

Materiales

para la Historia del Deporte

n.º 32 - 2026

¿Una pasión singular?

**Los Mundiales de fútbol y los países
de América y Europa latina (1962-2026)**

*Une passion singulière ? Les Coupes du monde
et les pays d'Amérique et d'Europe latine (1962-2026)*



POLITÉCNICA



Número extraordinario

¿Una pasión singular? Los Mundiales de fútbol y los países de América y Europa latina (1962-2026)

TABLA DE CONTENIDOS

PRESENTACIÓN

Une passion singulière ? Les Coupes du monde et les pays d'Amérique et d'Europe Latine (1962-2026) Paul Dietschy, Noemi García Arjona	PDF (FRANCÉS) 1-4
¿Una pasión singular? Los Mundiales de fútbol y los países de América y Europa latina (1962-2026) Paul Dietschy, Noemi García Arjona	PDF 5-8
A singular passion? The World Cups and the countries of Latin America and Europe (1962-2026) Paul Dietschy, Noemi García Arjona	PDF (INGLÉS) 9-12

ARTÍCULOS

El Mundial de fútbol femenino de 2023, ¿motor de cambio deportivo y social? Análisis comparado de la prensa española, francesa y mexicana Noemi García Arjona, Pim Verschuuren	PDF 13-33
De la Coupe du Monde au Mundialito : quelle est la meilleure occasion pour le football féminin italien ? Audrey Gozillon, Jean Bréhon, Oumaya Hidri Neys	PDF (FRANCÉS) 34-52
The internationalization of Brazilian players and the decline in national football performance: paradox or result? Luiz Alberto Pilatti, José Roberto Herrera Cantorani, Douglas Paulo Bertrand Renaux	PDF (INGLÉS) 53-76
Retrato de grupo: el Mundial de España 1982 en los relatos orales de los jugadores de la Selección Brasileña Bernardo Buarque de Hollanda	PDF 77-94

La dénomination des stades de la Coupe du Monde en Amérique Latine et en Europe (1962-2030) : entre mémoire, héritage culturel et marchandisation	PDF (FRANCÉS)
Matthieu Llorca, Javier Fernández-Cruz, Florian Koch	95-111
Modelo latino para un sueño chino: la influencia de la campeona del mundo, España, en la reforma futbolística de China (2015–2025)	PDF
Ramiro Cabañes Martínez	112-124

MISCELÁNEA

<i>In memoriam</i> : Marcello Marchioni	PDF
Obituario	125-126
Teresa González Aja. Directora de <i>MHD</i>	
<i>In memoriam</i> : Marcello Marchioni	PDF
Necrologio	(ITALIANO)
Teresa González Aja. Directora de <i>MHD</i>	127-128

UNE PASSION SINGULIÈRE ? LES COUPES DU MONDE ET LES PAYS D'AMÉRIQUE ET D'EUROPE LATINE (1962-2026)

Paul DIETSCHY¹ , Noemi GARCÍA-ARJONA² 

¹Université Marie et Louis Pasteur (France)

²Université Paris-Saclay (France)

Correspondance: Noemi García Arjona. E-mail: noemi.garcia-arjona@universite-paris-saclay.fr

À l'occasion de la prochaine Coupe du monde de la FIFA en 2026, organisée pour la première fois par trois pays (États-Unis, Canada et Mexique), le comité éditorial de la revue *Materiales para la Historia del Deporte* consacre un numéro spécial dédié à cette compétition envisagée sous le prisme de la latinité. L'historiographie concernant les Coupes du Monde dans l'histoire du football est abondante, que l'on songe aux publications de Dietschy, Gastaut et Murlane (2006), de Wahl (2013), de Rinke et Schiller (2014), de Brizzi et Sbeti (2018), ou de González-Aja (2023), et des dossiers des revues *ISTOR* (2018), *Soccer & Society* (2020 & 2022) et *Football(s). Histoire, culture, économie, société* (2022). Néanmoins, l'approche de l'objet historique constitué par la Coupe du monde de football est loin d'être épuisée.

Ce numéro spécial de *Materiales para la Historia del Deporte* vise à approfondir la connaissance des multiples implications géopolitiques, économiques, culturelles, médiatiques, sociales et historiques engendrées par l'organisation de la Coupe du monde, aussi bien dans les pays de culture et de langue latines du continent américain (Argentine, Brésil, Chili, Colombie, Mexique et Uruguay entre autres) que dans les territoires européens de culture et de langue latines (Espagne, France, Portugal, Italie et Roumanie). Loin de renvoyer à une essence homogène, celle-ci se définit comme une catégorie ouverte, marquée par l'hybridation, le métissage et la circulation des pratiques et des imaginaires (Dicenta 2011). En tant que construction historique et sociale, la latinité se caractérise par son instabilité et par les tensions qui traversent ses usages contemporains, notamment en termes d'identités, de rapports de pouvoir et de dynamiques de reconnaissance (Caminero-Santangelo 2025). Dans le champ sportif, elle peut être appréhendée comme un espace de production culturelle où se combinent traditions, appropriations et rivalités, révélant à la fois des formes de proximité et des lignes de fracture entre contextes nationaux.

Le choix de ces pays veut d'abord envisager la question de la « *latinidad* » footballistique qui serait autant une certaine manière de concevoir, organiser, jouer au football, qu'une sorte de déclinaison sportive de la promotion de la latinité et de la mise en place de formes de solidarité entre pays latins, projet de l'Union latine, créée en 1948 à Paris. La Coupe latine que se disputent les meilleurs clubs espagnols, français, italiens et portugais entre 1949 et 1957 en avaient ainsi été une sorte de préfiguration sportive. La Coupe du monde masculine de football pourrait en avoir été une autre.

Pensée et fondée par deux Latins, les Français Henri Delaunay et Jules Rimet, elle a été organisée et remportée pour ses quatre premières éditions (1930, 1934, 1938, 1950) par des pays de culture latine. Appelée Coupe Jules Rimet de 1950 à 1970, elle a pu aussi constituer un bon laboratoire de la latinité footballistique autant dans ses points communs que dans ses différences, voire ses rivalités parfois exacerbées.

Les premières décennies de l'histoire de la Coupe du monde ayant été assez largement étudiées, le choix a été fait de centrer le propos sur une période courant de 1962 (Chili) à 2026 (désignation et préparation de l'édition coorganisée par le Canada, les États-Unis et le Mexique). Ces décennies forment une période marquée par l'importance croissante de la télévision, l'élargissement du format de la compétition et les transformations de la FIFA voulues notamment par un président latino-américain (João Havelange, 1974-1998). Cette époque a vu également l'organisation ou la co-organisation de neuf éditions sur 17 par un pays de langue et de culture latine, alors que 12 éditions sur 16 ont été remportées par des équipes de l'Europe ou de l'Amérique latine. Autrement dit, entre Amérique et Europe, les pays latins se sont taillé la part du lion. Notons toutefois que la Coupe du monde féminine créée en 1991 présente des caractéristiques différentes, en raison du très inégal développement du football joué par les femmes dans les pays d'Amérique et d'Europe latine. Sur les neuf éditions disputées à ce jour, une seule a été organisée (France) ou remportée (Espagne) par un pays latin.

Dans le prolongement de ces perspectives, les six contributions réunies dans ce numéro spécial, rédigées en français, en espagnol et en anglais, s'inscrivent dans une lecture articulée des quatre axes proposés dans l'appel. Cette structuration permet d'appréhender la « latinidad » footballistique à partir de configurations empiriques variées, allant des processus organisationnels aux dynamiques de globalisation, en passant par les pratiques de jeu et les constructions mémorielles.

Le premier axe, consacré à l'accueil et à l'organisation des compétitions, est appréhendé à partir d'une lecture qui dépasse les dimensions strictement matérielles et logistiques pour les inscrire dans des configurations de pouvoir, de légitimation et de gouvernement du sport. Les contributions réunies mettent ainsi en évidence les logiques politiques, économiques et diplomatiques qui sous-tendent l'attribution et la mise en œuvre des grands événements footballistiques dans les espaces latins, tout en interrogeant les tensions qu'ils cristallisent en matière de coûts, de controverses publiques et de stratégies de communication. Dans cette perspective, l'article de García-Arjona et Verschuuren analyse le cas de la Coupe du monde de 2023 et du mouvement #SeAcabó sous le prisme d'un processus de médiatisation du scandale à l'ère #MeToo. À partir d'un corpus de presse comparatif (Espagne, France, Mexique), les auteurs montrent comment l'agression subie par la joueuse Jennifer Hermoso par le président de la Fédération Espagnole de Football Luis Rubiales est progressivement reconfigurée en problème public à travers des processus de mise en visibilité, de cadrage médiatique et de circulation transnationale des discours. L'analyse met en évidence le rôle structurant des médias dans la transformation de l'événement en scandale, ainsi que les conflits d'interprétation qui l'accompagnent, révélant les rapports de pouvoir et les résistances à l'œuvre dans le champ du football féminin. Le scandale apparaît dès lors comme un opérateur de politisation et de visibilisation des inégalités de genre, susceptible de produire des effets de transformation, bien que ceux-ci demeurent contingents, différenciés et non nécessairement inscrits dans des recompositions structurelles durables. De leur côté, Gozillon, Bréhon et Hidri Neys mobilisent une approche socio-historique des processus d'institutionnalisation du football féminin italien, en mettant l'accent sur le rôle des compétitions non officielles, telles que la *Coppa del Mondo* et les *Mundialitos*. Leur contribution permet de penser l'organisation du sport en dehors des cadres institutionnels stabilisés, en mettant en lumière des formes d'entrepreneuriat sportif situées à l'intersection d'initiatives privées, de logiques militantes et de contraintes sociales liées au genre. L'analyse souligne le caractère ambivalent de ces dynamiques, à la fois pionnières et marginalisées, et met en évidence les conditions sociales et politiques qui limitent leur capacité à produire une institutionnalisation durable.

Le deuxième axe, centré sur le déroulement des compétitions, s'intéresse aux formes de jeu, aux styles footballistiques et aux modalités de participation qui contribuent à la construction d'une

« latinité » sportive, tant dans les pratiques sur le terrain que dans les expressions des publics et des acteurs. Dans cette perspective, le jeu ne se réduit pas à une dimension technique ou tactique, mais apparaît comme un langage social, porteur de valeurs, de normes et d'identités collectives. L'article de Buarque participe directement à cette réflexion en proposant une analyse de la Coupe du monde de 1982 à partir de récits oraux de joueurs de la sélection brésilienne. En déplaçant le regard des discours médiatiques vers la mémoire des acteurs, il met en évidence les processus par lesquels se construit une mémoire collective du tournoi, structurée autour de moments clés tels que la préparation de l'équipe ou l'épisode de la « tragédie de Sarriá ». L'analyse souligne ainsi que les styles footballistiques ne relèvent pas uniquement de configurations tactiques, mais s'inscrivent dans des processus symboliques plus larges, où se recomposent mémoire, identité et récit collectif.

Le troisième axe prolonge cette réflexion en interrogeant la place des pays latins dans la globalisation du football, envisagée comme un ensemble de circulations, de transferts et de recompositions à l'échelle transnationale. Il s'agit d'analyser la manière dont les modèles sportifs, les savoir-faire, les acteurs et les ressources symboliques se diffusent, se transforment et se réapproprient dans des contextes différenciés, contribuant à la production de formes plurielles de « latinidad ». Dans cette perspective, la globalisation du football « latino » ne se réduit pas à un processus d'homogénéisation, mais met en lumière les processus de circulation des modèles, des pratiques et des acteurs, ainsi que la production de représentations différenciées de la latinité, entre convergence et pluralité. Cabañes Martínez apporte un éclairage significatif en analysant l'influence du modèle espagnol dans la réforme du football chinois entre 2015 et 2025. Il montre comment ce modèle, fondé à la fois sur des performances sportives internationales, des styles de jeu spécifiques et des dispositifs de formation structurés, est érigé en modèle de référence dans un processus de transfert et d'adaptation institutionnelle. Cette contribution met en évidence les mécanismes de circulation des modèles et les logiques de sélection, de traduction et de réappropriation qui accompagnent leur mise en œuvre dans des contextes nationaux distincts. Dans une autre perspective, l'article de Pilatti, Herrera Cantorani et Renaux examine les effets de l'internationalisation des joueurs brésiliens sur les performances du football national. À partir d'une approche quantitative et socio-économique, les auteurs montrent que l'exportation précoce des talents s'inscrit dans une division internationale du travail sportif, contribuant à fragiliser la compétitivité des clubs et de la sélection nationale brésilienne. L'analyse met ainsi en lumière les effets structurels de la globalisation du marché du football, où les dynamiques économiques redéfinissent les équilibres sportifs, les trajectoires professionnelles et les formes d'identification au jeu.

Enfin, le quatrième axe porte sur les enjeux d'héritage et de mémoire, envisagés comme des processus sociaux de construction, de sélection et de transmission des significations associées aux Coupes du monde. Il s'agit d'interroger la manière dont ces événements s'inscrivent dans la durée à travers des formes matérielles et immatérielles — infrastructures, récits, symboles —, tout en analysant les usages politiques, culturels et économiques de l'événement. L'héritage des méga-événements est ainsi appréhendé non seulement comme un ensemble de retombées tangibles, mais aussi comme un espace de production symbolique, souvent mobilisé dans les discours relatifs aux gains géopolitiques et au *soft power*. L'article de Fernández-Cruz, Koch et Llorca s'inscrit dans cette réflexion en analysant l'évolution des logiques de dénomination des stades ayant accueilli les Coupes du monde entre 1962 et 2030. Les auteurs mettent en évidence le passage de modèles fondés sur l'ancrage territorial et la commémoration — à travers les toponymes et les éponymes — vers des logiques de marchandisation liées au *naming*, avant l'émergence de configurations hybrides. Cette transformation révèle les tensions entre mémoire, identité et économie globale, en montrant comment les stades, loin de se réduire à de simples infrastructures, fonctionnent comme des supports de patrimonialisation et des lieux d'inscription de rapports sociaux et symboliques. L'analyse souligne ainsi que les formes contemporaines d'héritage sportif résultent d'un compromis instable entre logiques de conservation, stratégies de valorisation économique et recompositions des identités collectives.

En définitive, ce numéro spécial invite à dépasser une lecture essentialiste de la « latinidad » footballistique pour la penser comme une construction historique, relationnelle et évolutive,

façonnée par des dynamiques de circulation, de conflictualité et de reconfiguration. À travers la diversité des terrains et des approches mobilisées, les contributions réunies mettent en évidence la manière dont les Coupes du monde constituent à la fois des laboratoires d'expérimentation sociale et des révélateurs des transformations contemporaines du football. En ce sens, ce dossier propose une contribution à la réflexion historiographique et sociopolitique sur le football, en invitant à articuler les échelles d'analyse — du local au global — ainsi que les temporalités — de l'événement à l'héritage — afin de mieux appréhender les recompositions à l'œuvre dans le sport contemporain.

Références

- Brizzi, Riccardo et Nicola Sbeti. 2018. *Storia della Coppa del mondo di calcio (1930–2018)*. *Politica, sport, globalizzazione*. Le Monnier.
- Broudehoux, Anne-Marie. 2017. *Mega-Events and Urban Image Construction: Beijing and Rio de Janeiro*. Routledge.
- Caminero-Santangelo, Marta. 2025. « Latinidad, again ». *Latino Studies* 23 : 1–3. <https://doi.org/10.1057/s41276-025-00511-8>.
- Correia, Miguel. 2019. *Una historia popular del fútbol*. Hoja de Lata.
- Desjardins, Benjamin M. 2021. « Mobilising gender equality : A discourse analysis of bids to host the FIFA Women's World Cup 2023 ». *International Review for the Sociology of Sport* 56 (8) : 1189–205. <https://doi.org/10.1177/1012690221998131>.
- Dicenta, José Luis. 2011. « ¿Cómo definir la latinidad a inicios del siglo XXI? ». *Cuadernos Americanos* 135 (1) : 189–93.
- Dietschy, Paul. 2010. *Histoire du football*. Perrin.
- Dietschy, Paul. 2022. « La Coupe du monde dans toutes ses dimensions ». *Football(s). Histoire, culture, économie, société* (1).
- Dietschy, Paul, Yvan Gastaut et Stéphane Murlane. 2006. *Histoire politique des Coupes du monde*. Vuibert.
- González Aja, Teresa. 2023. *Historia del fútbol. De juego simple a espectáculo complejo*. Catarata.
- Mason, Tony. 1995. *Passion of the People? Football in Latin America*. Verso.
- Rinke, Stefan et Kay Schiller. 2014. *The FIFA World Cup 1930–2010: Politics, Commerce, Spectacle and Identities*. Wallstein Verlag.
- Segura M. Trejo, Fernando. 2018. « Historia de los mundiales ». *ISTOR. Revista de Historia Internacional* 18 (72).
- Vonnard, Philippe, Clément Astruc, Lorenzo Jalabert D'Amado et Nicola Sbeti. 2020. « Organizing the World Cup: Organization, Heritage and Failing Bids ». *Soccer & Society* 21 (8).
- Waele, Jean-Michel de et Robert Adam. 2022. « The Many Worlds of the World Cup: National Experiences of a Global Event ». *Soccer & Society* 23 (7).
- Wahl, Alfred. 2013. *Histoire de la Coupe du monde de football*. Peter Lang.

ORCID

Paul DIETSCHY  <https://orcid.org/0000-0002-2229-0972>

Noemi GARCÍA-ARJONA  <https://orcid.org/0000-0002-7269-6524>

¿UNA PASIÓN SINGULAR? LOS MUNDIALES DE FÚTBOL Y LOS PAÍSES DE AMÉRICA Y EUROPA LATINA (1962-2026)

Paul DIETSCHY¹ , Noemi GARCÍA-ARJONA² 

¹Universidad Marie et Louis Pasteur (Francia)

²Universidad Paris-Saclay (Francia)

Correspondencia: Noemi García Arjona. E-mail: noemi.garcia-arjona@universite-paris-saclay.fr

[Texto original en francés publicado en este mismo número]

Con motivo de la próxima Copa Mundial de la FIFA de 2026, organizada por primera vez por tres países (Estados Unidos, Canadá y México), el comité editorial de la revista *Materiales para la Historia del Deporte* dedica un número especial a esta competición analizada bajo el prisma de la latinidad. La historiografía relativa a las Copas del Mundo en la historia del fútbol es abundante, como muestran las publicaciones de Dietschy, Gastaut y Mourlane (2006), Wahl (2013), Rinke y Schiller (2014), Brizzi y Sbeti (2018) o González-Aja (2023), así como los monográficos de las revistas *ISTOR* (2018), *Soccer & Society* (2020 y 2022) y *Football(s). Histoire, culture, économie, société* (2022). No obstante, el abordaje del objeto histórico que constituye la Copa del Mundo de fútbol dista mucho de estar agotado.

Este número especial de *Materiales para la Historia del Deporte* pretende profundizar en el conocimiento de las múltiples implicaciones geopolíticas, económicas, culturales, mediáticas, sociales e históricas derivadas de la organización de la Copa del Mundo, tanto en los países de cultura y lengua latinas del continente americano (Argentina, Brasil, Chile, Colombia, México y Uruguay, entre otros) como en los territorios europeos de cultura y lengua latinas (España, Francia, Portugal, Italia y Rumanía). Lejos de remitir a una esencia homogénea, la latinidad se define aquí como una categoría abierta, marcada por la hibridación, el mestizaje y la circulación de prácticas e imaginarios (Dicenta 2011). Como construcción histórica y social, la latinidad se caracteriza por su inestabilidad y por las tensiones que atraviesan sus usos contemporáneos, especialmente en términos de identidades, relaciones de poder y dinámicas de reconocimiento (Caminero-Santangelo 2025). En el ámbito deportivo, puede entenderse como un espacio de producción cultural donde se combinan tradiciones, apropiaciones y rivalidades, revelando tanto formas de proximidad como líneas de fractura entre contextos nacionales.

La elección de estos países responde, en primer lugar, a la voluntad de abordar la cuestión de una “latinidad” futbolística entendida tanto como una determinada manera de concebir, organizar y jugar al fútbol, como una suerte de traducción deportiva de la promoción de la latinidad y de la construcción de formas de solidaridad entre países latinos, proyecto impulsado por la Unión Latina, creada en 1948 en París. La Copa Latina, disputada entre los mejores clubes españoles, franceses,

italianos y portugueses entre 1949 y 1957, constituyó en este sentido una primera prefiguración deportiva. La Copa Mundial masculina de fútbol puede considerarse otra de sus expresiones. Concebida y fundada por dos latinos, los franceses Henri Delaunay y Jules Rimet, fue organizada y ganada en sus cuatro primeras ediciones (1930, 1934, 1938 y 1950) por países de cultura latina. Denominada Copa Jules Rimet entre 1950 y 1970, funcionó también como un auténtico laboratorio de la latinidad futbolística, tanto en sus elementos comunes como en sus diferencias e incluso en sus rivalidades, a veces exacerbadas.

Dado que las primeras décadas de la historia de la Copa del Mundo han sido ampliamente estudiadas, se ha optado por centrar este dossier en el periodo comprendido entre 1962 (Chile) y 2026 (designación y preparación de la edición coorganizada por Canadá, Estados Unidos y México). Estas décadas conforman un periodo marcado por la creciente importancia de la televisión, la ampliación del formato de la competición y las transformaciones de la FIFA impulsadas, entre otros, por un presidente latinoamericano (João Havelange, 1974-1998). Este periodo ha visto igualmente la organización o coorganización de nueve de las diecisiete ediciones por parte de países de lengua y cultura latinas, mientras que doce de las dieciséis ediciones disputadas fueron ganadas por selecciones europeas o latinoamericanas. En otras palabras, entre América y Europa, los países latinos se han repartido la mayor parte de los éxitos mundialistas. Conviene señalar, sin embargo, que la Copa del Mundo femenina, creada en 1991, presenta características diferentes debido al desarrollo muy desigual del fútbol practicado por mujeres en los países de América y Europa latinas. De las nueve ediciones disputadas hasta la fecha, solo una ha sido organizada (Francia) o ganada (España) por un país latino.

En continuidad con estas perspectivas, las seis contribuciones reunidas en este número especial, redactadas en francés, español e inglés, se articulan en torno a los cuatro ejes propuestos en la convocatoria. Esta estructuración permite abordar la “latinidad” futbolística a partir de configuraciones empíricas diversas, que van desde los procesos organizativos hasta las dinámicas de globalización, pasando por las prácticas de juego y las construcciones memoriales.

El primer eje, dedicado a la acogida y organización de las competiciones, se aborda desde una lectura que supera las dimensiones estrictamente materiales y logísticas para inscribirlas en configuraciones de poder, legitimación y gobierno del deporte. Las contribuciones reunidas ponen así de relieve las lógicas políticas, económicas y diplomáticas que subyacen a la atribución y puesta en marcha de los grandes eventos futbolísticos en los espacios latinos, al tiempo que interrogan las tensiones que cristalizan en términos de costes, controversias públicas y estrategias de comunicación. En esta perspectiva, el artículo de García-Arjona y Verschuuren analiza la Copa del Mundo de 2023 y el movimiento #SeAcabó desde el prisma de un proceso de mediatización del escándalo en la era #MeToo. A partir de un corpus comparativo de prensa (España, Francia y México), los autores muestran cómo la agresión sufrida por la jugadora Jennifer Hermoso por parte del presidente de la Federación de Fútbol, Luis Rubiales es progresivamente reconfigurada como problema público a través de procesos de visibilización, encuadre mediático y circulación transnacional de discursos. El análisis pone de relieve el papel estructurante de los medios en la transformación del acontecimiento en escándalo, así como los conflictos de interpretación que lo acompañan, revelando las relaciones de poder y las resistencias presentes en el campo del fútbol femenino. El escándalo aparece así como un operador de politización y visibilización de las desigualdades de género, susceptible de producir efectos de transformación, aunque estos permanezcan contingentes, diferenciados y no necesariamente inscritos en recomposiciones estructurales duraderas. Por su parte, Gozillon, Bréhon e Hidri Neys movilizan una aproximación sociohistórica a los procesos de institucionalización del fútbol femenino italiano, poniendo el acento en el papel de competiciones no oficiales, como la *Coppa del Mondo* y los *Mundialitos*. Su contribución permite pensar la organización del deporte fuera de los marcos institucionales estabilizados, destacando formas de emprendimiento deportivo situadas en la intersección entre iniciativas privadas, lógicas militantes y condicionamientos sociales ligados al género. El análisis subraya el carácter ambivalente de estas dinámicas, a la vez pioneras y marginadas, y pone de manifiesto las

condiciones sociales y políticas que limitan su capacidad para producir una institucionalización duradera.

El segundo eje, centrado en el desarrollo de las competiciones, se interesa por las formas de juego, los estilos futbolísticos y las modalidades de participación que contribuyen a la construcción de una “latinidad” deportiva, tanto en las prácticas sobre el terreno de juego como en las expresiones de los públicos y de los diferentes actores implicados. Desde esta perspectiva, el juego no se reduce a una dimensión técnica o táctica, sino que aparece como un lenguaje social, portador de valores, normas e identidades colectivas. El artículo de Buarque participa directamente en esta reflexión al proponer un análisis de la Copa del Mundo de 1982 a partir de relatos orales de jugadores de la selección brasileña. Al desplazar la mirada desde los discursos mediáticos hacia la memoria de los actores, pone de manifiesto los procesos mediante los cuales se construye una memoria colectiva del torneo, estructurada en torno a momentos clave como la preparación del equipo o el episodio de la “tragedia de Sarriá”. El análisis subraya así que los estilos futbolísticos no dependen únicamente de configuraciones tácticas, sino que se inscriben en procesos simbólicos más amplios, en los que se recomponen memoria, identidad y relato colectivo.

El tercer eje prolonga esta reflexión interrogando el lugar de los países latinos en la globalización del fútbol, entendida como un conjunto de circulaciones, transferencias y recomposiciones a escala transnacional. Se trata de analizar la manera en que los modelos deportivos, los saberes, los actores y los recursos simbólicos se difunden, se transforman y se reapropian en contextos diferenciados, contribuyendo a la producción de formas plurales de “latinidad”. Desde esta perspectiva, la globalización del fútbol “latino” no puede reducirse a un simple proceso de homogeneización, sino que pone de relieve dinámicas de circulación de modelos, prácticas y actores, así como la producción de representaciones diferenciadas de la latinidad, entre convergencia y pluralidad.

Cabañes Martínez aporta una contribución especialmente significativa al analizar la influencia del modelo español en la reforma del fútbol chino entre 2015 y 2025. El autor muestra cómo este modelo, basado tanto en éxitos deportivos internacionales como en estilos de juego específicos y dispositivos de formación estructurados, es erigido como referencia dentro de un proceso de transferencia y adaptación institucional. El artículo pone así de manifiesto los mecanismos de circulación de modelos y las lógicas de selección, traducción y apropiación que acompañan su implementación en contextos nacionales diferenciados.

Desde otra perspectiva, el artículo de Pilatti, Herrera Cantorani y Renaux examina los efectos de la internacionalización de los jugadores brasileños sobre el rendimiento del fútbol nacional. A partir de un enfoque cuantitativo y socioeconómico, los autores muestran que la exportación precoz de talentos se inscribe en una división internacional del trabajo deportivo, contribuyendo a fragilizar la competitividad de los clubes y de la selección brasileña. El análisis pone así de relieve los efectos estructurales de la globalización del mercado futbolístico, en la medida en que las dinámicas económicas redefinen los equilibrios deportivos, las trayectorias profesionales y las formas de identificación con el juego.

Por último, el cuarto eje aborda las cuestiones relacionadas con el legado y la memoria, entendidos como procesos sociales de construcción, selección y transmisión de los significados asociados a los Mundiales. Se trata de interrogar la manera en que estos acontecimientos se inscriben en la duración a través de formas materiales e inmateriales —infraestructuras, relatos, símbolos—, al tiempo que se analizan los usos políticos, culturales y económicos del evento. El legado de los megaeventos se concibe así no solo como un conjunto de repercusiones tangibles, sino también como un espacio de producción simbólica, frecuentemente movilizado en los discursos relativos a las ganancias geopolíticas y al *soft power*.

El artículo de Fernández-Cruz, Koch y Llorca se integra en esta reflexión al analizar la evolución de las lógicas de denominación de los estadios que han acogido las Copas del Mundo entre 1962 y 2030. Los autores ponen de manifiesto el paso de modelos basados en el arraigo territorial y la conmemoración —a través de topónimos y epónimos— hacia lógicas de mercantilización vinculadas al *naming*, antes de la aparición de configuraciones híbridas. Esta transformación revela las tensiones existentes entre memoria, identidad y economía global, mostrando cómo los estadios,

lejos de reducirse a simples infraestructuras, funcionan como soportes de patrimonialización y espacios de inscripción de relaciones sociales y simbólicas. El análisis subraya así que las formas contemporáneas de legado deportivo resultan de un compromiso inestable entre lógicas de conservación, estrategias de valorización económica y recomposiciones de las identidades colectivas.

En definitiva, este número especial invita a superar una lectura esencialista de la “latinidad” futbolística para pensarla como una construcción histórica, relacional y evolutiva, configurada por dinámicas de circulación, conflictividad y reconfiguración. A través de la diversidad de terrenos y enfoques movilizados, las contribuciones reunidas ponen de relieve la manera en que las Copas del Mundo constituyen al mismo tiempo laboratorios de experimentación social y reveladores de las transformaciones contemporáneas del fútbol. En este sentido, este número monográfico pretende contribuir a la reflexión historiográfica y sociopolítica sobre el fútbol, invitando a articular las escalas de análisis —de lo local a lo global— así como las temporalidades —del acontecimiento al legado— con el fin de comprender mejor las recomposiciones en curso en el deporte contemporáneo.

Bibliografía

- Brizzi, Riccardo y Nicola Sbeti. 2018. *Storia della Coppa del mondo di calcio (1930–2018). Politica, sport, globalizzazione*. Le Monnier.
- Broudehoux, Anne-Marie. 2017. *Mega-Events and Urban Image Construction: Beijing and Rio de Janeiro*. Routledge.
- Caminero-Santangelo, Marta. 2025. «Latinidad, again». *Latino Studies* 23: 1–3. <https://doi.org/10.1057/s41276-025-00511-8>.
- Correia, Miguel. 2019. *Una historia popular del fútbol*. Hoja de Lata.
- Desjardins, Benjamin M. 2021. «Mobilising gender equality: A discourse analysis of bids to host the FIFA Women’s World Cup 2023». *International Review for the Sociology of Sport* 56 (8): 1189–205. <https://doi.org/10.1177/1012690221998131>.
- Dicenta, José Luis. 2011. «¿Cómo definir la latinidad a inicios del siglo XXI?». *Cuadernos Americanos* 135 (1): 189–93.
- Dietschy, Paul. 2010. *Histoire du football*. Perrin.
- Dietschy, Paul. 2022. «La Coupe du monde dans toutes ses dimensions». *Football(s). Histoire, culture, économie, société* (1).
- Dietschy, Paul, Yvan Gastaut y Stéphane Mourlane. 2006. *Histoire politique des Coupes du monde*. Vuibert.
- González Aja, Teresa. 2023. *Historia del fútbol. De juego simple a espectáculo complejo*. Catarata.
- Mason, Tony. 1995. *Passion of the People? Football in Latin America*. Verso.
- Rinke, Stefan y Kay Schiller. 2014. *The FIFA World Cup 1930–2010: Politics, Commerce, Spectacle and Identities*. Wallstein Verlag.
- Segura M. Trejo, Fernando. 2018. «Historia de los mundiales». *ISTOR. Revista de Historia Internacional* 18 (72).
- Vonnard, Philippe, Clément Astruc, Lorenzo Jalabert D’Amado y Nicola Sbeti. 2020. «Organizing the World Cup: Organization, Heritage and Failing Bids». *Soccer & Society* 21 (8).
- Waele, Jean-Michel de y Robert Adam. 2022. «The Many Worlds of the World Cup: National Experiences of a Global Event». *Soccer & Society* 23 (7).
- Wahl, Alfred. 2013. *Histoire de la Coupe du monde de football*. Peter Lang.

ORCID

Paul DIETSCHY  <https://orcid.org/0000-0002-2229-0972>

Noemi GARCÍA-ARJONA  <https://orcid.org/0000-0002-7269-6524>

A SINGULAR PASSION? THE WORLD CUPS AND THE COUNTRIES OF LATIN AMERICA AND EUROPE (1962-2026)

Paul DIETSCHY¹ , Noemi GARCÍA-ARJONA² 

¹Marie et Louis Pasteur University (France)

²Paris-Saclay University (France)

Correspondence: Noemi García Arjona. E-mail: noemi.garcia-arjona@universite-paris-saclay.fr

[Original text in French published in this issue]

On the occasion of the upcoming 2026 FIFA World Cup, organized for the first time by three countries (the United States, Canada, and Mexico), the editorial board of *Materiales para la Historia del Deporte* has devoted a special issue to this competition examined through the prism of Latinity. The historiography of the World Cup in football history is extensive, as illustrated by the works of Dietschy, Gastaut, and Murlane (2006), Wahl (2013), Rinke and Schiller (2014), Brizzi and Sbeti (2018), and González-Aja (2023), as well as the special issues published by *ISTOR* (2018), *Soccer & Society* (2020 and 2022), and *Football(s). Histoire, culture, économie, société* (2022). Nevertheless, the historical object constituted by the FIFA World Cup remains far from exhausted.

This special issue of *Materiales para la Historia del Deporte* seeks to deepen our understanding of the multiple geopolitical, economic, cultural, media-related, social, and historical implications generated by the organization of the World Cup, both in the Latin-language and Latin-culture countries of the American continent (including Argentina, Brazil, Chile, Colombia, Mexico, and Uruguay) and in the European territories shaped by Latin languages and cultures (Spain, France, Portugal, Italy, and Romania). Far from referring to a homogeneous essence, Latinity is understood here as an open category marked by hybridity, cultural mixing, and the circulation of practices and imaginaries (Dicenta 2011). As a historical and social construction, Latinity is characterized by instability and by the tensions that shape its contemporary uses, particularly in terms of identities, power relations, and dynamics of recognition (Caminero-Santangelo 2025). Within the sporting field, it may be approached as a space of cultural production where traditions, appropriations, and rivalries intersect, revealing both forms of proximity and lines of fracture between national contexts.

The choice of these countries is first and foremost intended to address the question of a footballing “Latinity,” understood both as a particular way of conceiving, organizing, and playing football, and as a sporting expression of the promotion of Latinity and the construction of forms of solidarity among Latin countries, a project embodied by the Latin Union founded in Paris in 1948. The Latin Cup, contested between the best Spanish, French, Italian, and Portuguese clubs from 1949 to 1957, constituted in this respect an early sporting prefiguration. The men’s FIFA World Cup may likewise be considered another of its expressions. Conceived and founded by two Latins, the

Frenchmen Henri Delaunay and Jules Rimet, the competition was both organized and won in its first four editions (1930, 1934, 1938, and 1950) by countries of Latin culture. Known as the Jules Rimet Cup between 1950 and 1970, it also functioned as a genuine laboratory of footballing Latinity, revealing both commonalities and differences, as well as occasionally exacerbated rivalries.

Since the early decades of World Cup history have already been extensively studied, this dossier focuses on the period extending from 1962 (Chile) to 2026 (the designation and preparation of the edition co-hosted by Canada, the United States, and Mexico). These decades form a period marked by the growing importance of television, the expansion of the tournament format, and the transformations of FIFA promoted notably by a Latin American president (João Havelange, 1974–1998). This era also witnessed the organization or co-organization of nine out of seventeen editions by countries of Latin language and culture, while twelve out of sixteen editions were won by European or Latin American teams. In other words, between Europe and the Americas, Latin countries secured the lion's share of World Cup success. It should nevertheless be noted that the Women's World Cup, created in 1991, presents different characteristics due to the highly unequal development of women's football across Latin American and Latin European countries. Of the nine editions held to date, only one has been hosted (France) or won (Spain) by a Latin country.

In continuity with these perspectives, the six contributions brought together in this special issue, written in French, Spanish, and English, are structured around the four thematic axes proposed in the call for papers. This framework makes it possible to approach football "Latinity" through a variety of empirical configurations, ranging from organizational processes to dynamics of globalization, including playing practices and constructions of memory.

The first axis, devoted to the hosting and organization of competitions, is approached through a perspective that moves beyond strictly material and logistical dimensions in order to situate them within broader configurations of power, legitimacy, and the governance of sport. The contributions gathered here thus highlight the political, economic, and diplomatic logics underlying the attribution and implementation of major football events in Latin contexts, while also examining the tensions they crystallize in terms of costs, public controversies, and communication strategies. From this perspective, the article by García-Arjona and Verschuuren analyzes the 2023 Women's World Cup and the #SeAcabó movement through the prism of the mediatization of scandal in the #MeToo era. Drawing on a comparative press corpus (Spain, France, and Mexico), the authors show how the assault suffered by the player Jennifer Hermoso at the hands of Luis Rubiales, president of the Spanish Football Federation, was progressively reconfigured as a public issue through processes of visibility, media framing, and the transnational circulation of discourse. The analysis highlights the structuring role of the media in transforming the event into a scandal, as well as the interpretative conflicts accompanying it, thereby revealing the power relations and forms of resistance operating within the field of women's football. The scandal thus appears as a mechanism for the politicization and the scandal thus appears as a mechanism for making gender inequalities visible, capable of generating transformative effects, even if these remain contingent, uneven, and not necessarily embedded within lasting structural reconfigurations.

For their part, Gozillon, Bréhon, and Hidri Neys mobilize a socio-historical approach to the institutionalization processes of Italian women's football, emphasizing the role of unofficial competitions such as the *Coppa del Mondo* and the *Mundialitos*. Their contribution makes it possible to conceptualize the organization of sport outside stabilized institutional frameworks, highlighting forms of sports entrepreneurship situated at the intersection of private initiatives, activist logics, and gender-related social constraints. The analysis underlines the ambivalent character of these dynamics, at once pioneering and marginalized, while also revealing the social and political conditions limiting their capacity to produce durable institutionalization.

The second axis, centered on the unfolding of competitions, focuses on forms of play, footballing styles, and modes of participation that contribute to the construction of a sporting "Latinity," both in practices on the pitch and in the expressions of publics and the various actors involved. From this perspective, the game is not reduced to a technical or tactical dimension; rather, it appears as a social language, carrying values, norms, and collective identities.

Buarque's article contributes directly to this reflection by offering an analysis of the 1982 World Cup through the oral accounts of players from the Brazilian national team. By shifting the focus from media discourses to the memory of the actors themselves, the article highlights the processes through which a collective memory of the tournament is constructed, structured around key moments such as the team's preparation or the episode of the "tragedy of Sarriá." The analysis thus underlines that footballing styles do not depend solely on tactical configurations, but are embedded in broader symbolic processes in which memory, identity, and collective narrative are recomposed.

The third axis extends this reflection by examining the place of Latin countries within the globalization of football, understood as a set of circulations, transfers, and recompositions operating on a transnational scale. The aim is to analyze how sporting models, forms of expertise, actors, and symbolic resources circulate, are transformed, and are reappropriated in differentiated contexts, thereby contributing to the production of plural forms of "Latinity." From this perspective, the globalization of "Latin" football cannot be reduced to a mere process of homogenization; rather, it brings to light dynamics of circulation involving models, practices, and actors, as well as the production of differentiated representations of Latinity, between convergence and plurality.

Cabañes Martínez makes a particularly significant contribution by analyzing the influence of the Spanish model on the reform of Chinese football between 2015 and 2025. The author shows how this model, grounded both in international sporting success and in specific styles of play and structured training systems, is established as a reference within a process of institutional transfer and adaptation. The article thus highlights the mechanisms through which models circulate, as well as the logics of selection, translation, and reappropriation that accompany their implementation in differentiated national contexts.

From another perspective, the article by Pilatti, Herrera Cantorani, and Renaux examines the effects of the internationalization of Brazilian players on the performance of national football. Drawing on a quantitative and socio-economic approach, the authors show that the early export of talent forms part of an international division of sporting labor, contributing to the weakening of the competitiveness of Brazilian clubs and of the national team. The analysis thus highlights the structural effects of the globalization of the football market, insofar as economic dynamics redefine sporting balances, professional trajectories, and forms of identification with the game.

Finally, the fourth axis addresses issues of legacy and memory, understood as social processes of construction, selection, and transmission of the meanings associated with World Cups. It examines the ways in which these events become inscribed over time through material and immaterial forms—infrastructures, narratives, and symbols—while also analyzing the political, cultural, and economic uses of the event. The legacy of mega-events is thus conceived not only as a set of tangible outcomes, but also as a space of symbolic production, frequently mobilized in discourses on geopolitical gains and soft power.

The article by Fernández-Cruz, Koch, and Llorca contributes to this reflection by analyzing the evolution of the naming logics of stadiums that hosted World Cup matches between 1962 and 2030. The authors highlight the shift from models based on territorial rootedness and commemoration—through toponyms and eponyms—toward forms of commercialization linked to naming rights, before the emergence of hybrid configurations. This transformation reveals the tensions between memory, identity, and the global economy, showing how stadiums, far from being reducible to mere infrastructures, function as supports of heritage-making and as spaces in which social and symbolic relations are inscribed. The analysis thus underlines that contemporary forms of sporting legacy result from an unstable compromise between logics of preservation, strategies of economic valorization, and recompositions of collective identities.

Ultimately, this special issue invites us to move beyond an essentialist reading of footballing "Latinity" and to understand it instead as a historical, relational, and evolving construction, shaped by dynamics of circulation, conflict, and reconfiguration. Through the diversity of empirical settings and approaches mobilized, the contributions gathered here show how World Cups constitute both laboratories of social experimentation and revealing sites of contemporary transformations in football. In this sense, this special issue seeks to contribute to historiographical and sociopolitical

reflection on football by calling for an articulation of scales of analysis—from the local to the global—as well as temporalities—from the event to its legacy—in order to better understand the ongoing recompositions at work in contemporary sport.

References

- Brizzi, Riccardo, and Nicola Sbeti. 2018. *Storia della Coppa del mondo di calcio (1930–2018). Politica, sport, globalizzazione*. Le Monnier.
- Broudehoux, Anne-Marie. 2017. *Mega-Events and Urban Image Construction: Beijing and Rio de Janeiro*. Routledge.
- Caminero-Santangelo, Marta. 2025. «Latinidad, again». *Latino Studies* 23: 1–3. <https://doi.org/10.1057/s41276-025-00511-8>.
- Correia, Miguel. 2019. *Una historia popular del fútbol*. Hoja de Lata.
- Desjardins, Benjamin M. 2021. «Mobilising gender equality: A discourse analysis of bids to host the FIFA Women's World Cup 2023». *International Review for the Sociology of Sport* 56 (8): 1189–205. <https://doi.org/10.1177/1012690221998131>.
- Dicenta, José Luis. 2011. «¿Cómo definir la latinidad a inicios del siglo XXI?». *Cuadernos Americanos* 135 (1): 189–93.
- Dietschy, Paul. 2010. *Histoire du football*. Perrin.
- Dietschy, Paul. 2022. «La Coupe du monde dans toutes ses dimensions». *Football(s). Histoire, culture, économie, société* (1).
- Dietschy, Paul, Yvan Gastaut, and Stéphane Mourlane. 2006. *Histoire politique des Coupes du monde*. Vuibert.
- González Aja, Teresa. 2023. *Historia del fútbol. De juego simple a espectáculo complejo*. Catarata.
- Mason, Tony. 1995. *Passion of the People? Football in Latin America*. Verso.
- Rinke, Stefan, and Kay Schiller. 2014. *The FIFA World Cup 1930–2010: Politics, Commerce, Spectacle and Identities*. Wallstein Verlag.
- Segura M. Trejo, Fernando. 2018. «Historia de los mundiales». *ISTOR. Revista de Historia Internacional* 18 (72).
- Vonnard, Philippe, Clément Astruc, Lorenzo Jalabert D'Amado, and Nicola Sbeti. 2020. «Organizing the World Cup: Organization, Heritage and Failing Bids». *Soccer & Society* 21 (8).
- Waele, Jean-Michel de, and Robert Adam. 2022. «The Many Worlds of the World Cup: National Experiences of a Global Event». *Soccer & Society* 23 (7).
- Wahl, Alfred. 2013. *Histoire de la Coupe du monde de football*. Peter Lang.

ORCID

Paul DIETSCHY  <https://orcid.org/0000-0002-2229-0972>

Noemi GARCÍA-ARJONA  <https://orcid.org/0000-0002-7269-6524>

EL MUNDIAL DE FÚTBOL FEMENINO DE 2023, ¿MOTOR DE CAMBIO DEPORTIVO Y SOCIAL? ANÁLISIS COMPARADO DE LA PRENSA ESPAÑOLA, FRANCESA Y MEXICANA

The 2023 Women's Football World Cup: A Driver of Sporting and Social Change? A Comparative Analysis of the Spanish, French, and Mexican Press

Noemi GARCÍA-ARJONA¹ , Pim VERSCHUUREN² 

¹Université Paris-Saclay (Francia)

²Université Rennes 2 (Francia)

Correspondencia / correspondence: Noemi García-Arjona E-mail: noemi.garcia-arjona@universite-paris-saclay.fr

Resumen

Este artículo analiza el caso Rubiales como un proceso de escandalización mediatizada en el contexto del fútbol femenino, adoptando una perspectiva comparada entre España, Francia y México. A partir de un enfoque teórico que articula los estudios sobre escándalo, mediatización y análisis del discurso, el trabajo examina, por un lado, la construcción mediática del caso, atendiendo a los procesos de visibilización, denuncia y disputa simbólica que configuran el acontecimiento como problema público; y, por otro, sus impactos y repercusiones en los planos institucional, mediático y social. El análisis se basa en un corpus de prensa generalista y deportiva, documentos institucionales y producciones audiovisuales, lo que permite captar la circulación transnacional de narrativas y marcos interpretativos. Los resultados muestran diferencias significativas en los modos de tratamiento mediático según los contextos nacionales, así como una capacidad desigual del escándalo para generar transformaciones duraderas. El estudio contribuye a la literatura al proponer una lectura comparada y procesual de los escándalos deportivos, destacando su papel como catalizadores –aunque no necesariamente garantes– de cambio estructural.

Palabras clave: escandalización, mediatización, fútbol femenino, España, Francia, México.

Abstract

This article examines the Rubiales case as a process of mediated scandalization within the context of women's football, adopting a comparative perspective across Spain, France, and Mexico. Drawing on a theoretical framework that combines scholarship on scandal, mediatization, and discourse analysis, the study explores, first, the media construction of the case, focusing on processes of visibility, denunciation, and symbolic contestation that shape the event as a public issue; and second, its impacts and repercussions at institutional, media, and social levels. The analysis relies on a corpus including general and sports press, institutional documents, and audiovisual productions, enabling the

Este es un artículo de acceso abierto distribuido bajo los términos de la licencia de atribución-no comercial-sin derivados de Creative Commons (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>), que permite la reutilización, distribución y reproducción no comercial en cualquier medio, siempre que se cite adecuadamente la obra original y no se altere, transforme o construya sobre ella de ninguna manera.

identification of transnational circulation of narratives and interpretative frames. Findings reveal significant cross-national differences in media treatment, as well as uneven capacities of the scandal to produce lasting transformations. The article contributes to the literature by advancing a comparative and process-oriented approach to sports scandals, highlighting their role as catalysts –though not necessarily guarantors– of structural change.

Keywords: scandalization, mediatization, women's football, Spain, France, Mexico.

1. Introducción

La Copa Mundial Femenina de la FIFA 2023 constituye, a escala global, un punto de inflexión en las dinámicas de visibilidad, legitimación y transformación del fútbol femenino. La victoria de España, primera en su historia, contribuyó a situar este deporte en el centro del espacio público europeo y latino, generando un nivel de exposición mediática sin precedentes. Sin embargo, este acontecimiento no puede analizarse de forma aislada, ya que fue inmediatamente reconfigurado por la irrupción del denominado “caso Rubiales” y la emergencia del movimiento #SeAcabó. Esta secuencia transformó un éxito deportivo en una controversia pública de gran alcance, inscrita en un proceso de dramatización social en el que se entrelazan indignación moral, movilización colectiva y polarización discursiva.

En este sentido, el Mundial de 2023 no se limita a ser un megaevento deportivo, sino que se configura como un momento discursivo, caracterizado por la intensificación y circulación transnacional de discursos mediáticos, políticos y sociales en torno a las violencias sexistas en el deporte. Tal y como ha puesto de relieve la literatura reciente, el caso #SeAcabó actuó como un “shock moral” que permitió visibilizar formas de violencia históricamente normalizadas en el fútbol femenino, al tiempo que desencadenó dinámicas simultáneas de movilización feminista y de reacción antifeminista¹. Este doble movimiento revela la ambivalencia del proceso: la visibilización de las desigualdades no implica necesariamente su resolución, sino que puede intensificar los conflictos en torno a su interpretación y tratamiento.

En continuidad con nuestro reciente trabajo inscrito en la sociología del escándalo², este artículo se propone analizar si, y en qué medida, esta secuencia ha constituido un verdadero motor de cambio para el fútbol femenino, tanto en España como en otros contextos latinos. En particular, se analiza el caso de México, donde la presencia de Jennifer Hermoso —máxima goleadora histórica de la selección española y víctima de la agresión de Luis Rubiales, presidente de la Real Federación Española de Fútbol (RFEF)— favoreció la circulación transnacional de significados, repertorios de protesta y reacciones mediáticas, al tratarse de una figura destacada de la Liga MX Femenil (Primera división femenina). Del mismo modo, se analiza el caso francés, cuyo proceso de institucionalización del fútbol femenino presenta características específicas y aún inacabadas en comparación con otros contextos europeos³. España es, además, utilizada de forma recurrente como referencia en los medios franceses y ha sido recientemente citada en la Asamblea Nacional francesa como un «modelo inspirador» en la lucha contra las violencias de género⁴.

Este caso resulta especialmente pertinente para poner a prueba la hipótesis de una difusión internacional de ideas y valores asociados a las reivindicaciones del fútbol femenino en contextos donde las ligas ya han alcanzado un estatus profesional, pero donde persisten déficits estructurales en términos de reconocimiento, regulación y condiciones laborales. En este sentido, nuestra

¹ Ver los trabajos recientes de Crabill, “Women's football, sexism and media representation: Contextualising the Rubiales/Hermoso kiss”, 223-228, y de Rodrigo-Jusué, y colaboradores, “#SeAcabó: how a mass-mediated “social drama” made visible and confronted (subjective and objective) violence in women's football in Spain”, 1-18.

² Verschuuren y García-Arjona, “L'événement sportif, objet et sujet de scandales médiatiques”, 12-15.

³ Gozillon y Bréhon, “L'institutionnalisation du football féminin au crible des politiques sportives fédérales : Suède-France, ‘on refait le match’ (XX^e-XXI^e siècles)”, 49-66.

⁴ Assemblée Nationale, “Question écrite n° 6292: Dispositif espagnol pour lutter contre les violences faites aux femmes”, 2023, <https://questions.assemblee-nationale.fr/q16/16-6292QE.htm>.

hipótesis se sustenta en el hecho de que España puede operar como un doble referente: por un lado, como modelo de éxito deportivo del fútbol femenino —especialmente a través de la hegemonía del FC Barcelona en la Liga de Campeones y el reconocimiento individual de jugadoras ganadoras del Balón de Oro como Alexia Putellas o Aitana Bonmatí—; por otro, como epicentro de luchas feministas y reivindicaciones estructurales que, amplificadas por el caso #SeAcabó, han tenido un eco significativo en la prensa francesa y mexicana. Esta doble dimensión contribuye a reforzar su centralidad como nodo de circulación transnacional de discursos, conflictos y marcos interpretativos en torno al fútbol femenino. La aportación de este artículo se sitúa precisamente en la exploración de esta dimensión comparada, todavía poco desarrollada en la literatura existente. Frente a enfoques centrados exclusivamente en el caso español, se propone analizar las resonancias del escándalo en tres países diferentes, atendiendo a sus especificidades institucionales, mediáticas y culturales.

Desde el punto de vista teórico, el artículo se apoya en el concepto de escándalo como fenómeno instituyente, en la medida en que pone en cuestión normas sociales previamente naturalizadas y abre un espacio de redefinición de valores, relaciones de poder y marcos interpretativos. En este sentido, el Mundial de 2023 y el caso Rubiales ofrecen un objeto de estudio privilegiado para analizar cómo los mega eventos deportivos pueden funcionar como catalizadores de procesos sociales más amplios, así como los límites de estos procesos. La cuestión central que guía este trabajo es, por tanto, la siguiente: ¿en qué medida el escándalo del Mundial de 2023 ha contribuido a transformar las condiciones de desarrollo del fútbol femenino en España y en otros contextos latinos?

Metodológicamente, el estudio se basa en una combinación de revisión de la literatura reciente y análisis cualitativo de fuentes documentales. Se adopta un diseño analítico en dos partes: en primer lugar, un análisis del desarrollo y la evolución del escándalo, centrado en su emergencia, escalada y en las dinámicas de reacción pública y mediática; y, en segundo lugar, un análisis de sus impactos y repercusiones, orientado a identificar la persistencia, transformación o atenuación de los efectos observados tras la resolución judicial del caso.

2. El proceso de *escandalización* mediática a través de una aproximación sociológica

El análisis del caso Rubiales y del movimiento #SeAcabó requiere inscribirse en una sociología del escándalo que permita comprender no solo la emergencia del acontecimiento, sino también sus efectos, temporalidades y transformaciones. Desde esta perspectiva, el escándalo no se reduce a un hecho puntual o a una desviación individual, sino que constituye un proceso social complejo, en el que intervienen múltiples actores, dispositivos mediáticos y marcos normativos.

Siguiendo el enfoque propuesto por De Blic y Lemieux⁵, el escándalo puede entenderse como una “prueba” social que pone en tensión normas previamente naturalizadas y obliga a los actores a posicionarse. Este enfoque insiste en la dimensión relacional del escándalo: no existe en sí mismo, sino que emerge a través de procesos de denuncia, visibilización y controversia. En este sentido, el escándalo cumple una función social ambivalente. Por un lado, sanciona la transgresión de normas; por otro, contribuye a su redefinición, al abrir un espacio de debate público sobre los valores que estructuran un grupo social.

Esta dimensión procesual implica considerar el escándalo como una secuencia temporal abierta, caracterizada por una fuerte contingencia. Lejos de responder a una lógica lineal, su desenlace es incierto. En efecto, la resolución de un escándalo —ya sea en forma de sanción, reforma o neutralización— no está predeterminada, sino que resulta de equilibrios inestables y de relaciones de poder situadas. En este sentido, la sociología del escándalo permite captar el carácter imprevisible de las transformaciones sociales, así como los límites de los efectos de denuncia.

Por su parte, el trabajo de Cabás⁶ permite profundizar en la dimensión mediática del proceso de escandalización. Desde esta perspectiva, el escándalo es inseparable de las condiciones de visibilidad

⁵ De Blic y Lemieux, “Le scandale comme épreuve”, 13.

⁶ Cabás, “Escándalos políticos y comunicación pública”, 109.

propias de las sociedades contemporáneas, en las que los medios de comunicación desempeñan un papel central en la construcción, amplificación y circulación de las controversias. Todo escándalo mediático implica un proceso de sanción social comunicativa, en el que la forma de presentación de los hechos influye directamente en la percepción pública de los actores implicados. Además, la resolución del escándalo —entendida como la “sutura” del conflicto normativo— tiene efectos directos sobre la legitimidad de los individuos y de las instituciones, pudiendo derivar tanto en procesos de deslegitimación como en mecanismos de recomposición simbólica. En este sentido, los escándalos no solo producen efectos negativos, sino que también cumplen una función de control social y de deliberación pública, al favorecer la discusión sobre las normas y valores que estructuran la vida colectiva.

Bayle y Rayner⁷ aportan elementos fundamentales para comprender esta dinámica en el ámbito deportivo. Su análisis del escándalo del FIFAGate muestra cómo las prácticas corruptas, durante largo tiempo toleradas o incluso institucionalizadas, pueden devenir súbitamente escandalosas a partir de la convergencia de denuncias, movilizaciones y cambios en los equilibrios de poder. El escándalo no surge, por tanto, de la mera existencia de una transgresión, sino de un proceso acumulativo de visibilización, en el que intervienen periodistas, denunciantes, instituciones y actores políticos. Este proceso puede generar un efecto dominó, en el que movilizaciones sucesivas conducen a una crisis sistémica, obligando a las organizaciones a adoptar medidas que previamente resultaban impensables. La noción de “resiliencia al escándalo” resulta particularmente relevante, ya que permite explicar por qué determinadas prácticas pueden persistir a pesar de su visibilización pública, así como por qué algunos escándalos no desembocan en transformaciones estructurales duraderas. De este modo, el escándalo aparece como un campo de lucha, en el que se confrontan dinámicas de denuncia y estrategias de conservación del orden establecido. En el siguiente esquema se sintetizan las distintas etapas del proceso de escandalización mediática que hemos querido aplicar para el caso del Mundial de 2023 (figura 1).

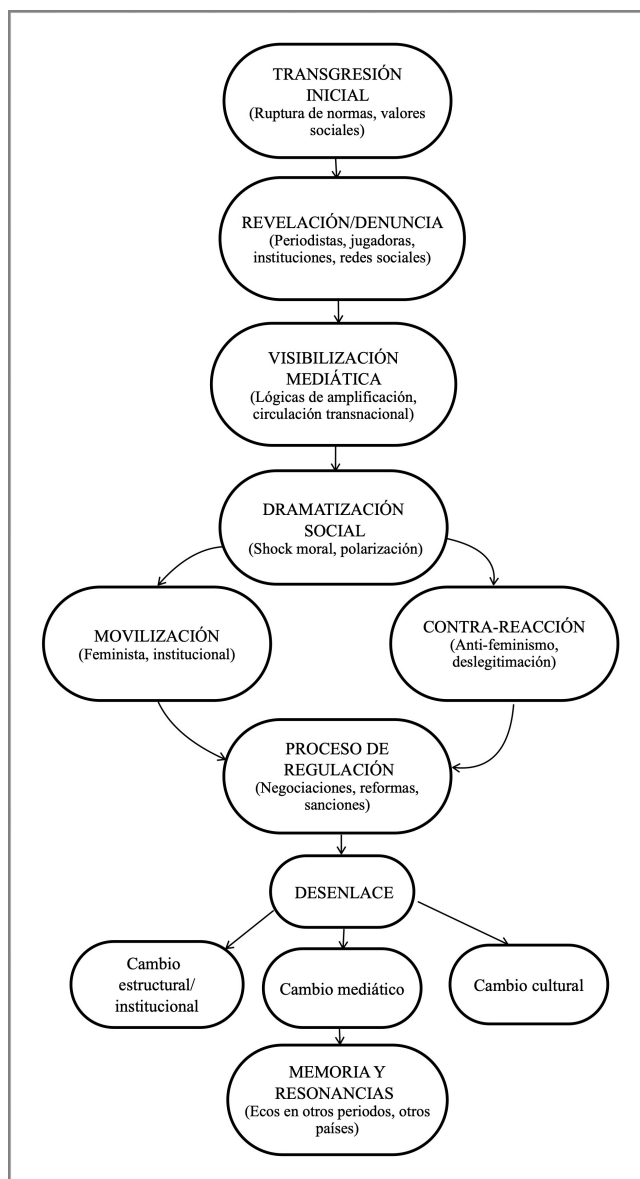


Figura 1. Esquema conceptual del proceso de escandalización mediática. Elaboración propia a partir de los trabajos de De Blic y Lemieux y Bayle y Rayner.

En coherencia con este marco teórico, el presente estudio adopta una perspectiva de doble análisis: en primer lugar, se examina el tratamiento mediático del caso atendiendo a los procesos de visibilización, denuncia y construcción discursiva que configuran el escándalo como problema público. En segundo lugar, se analizan sus impactos y repercusiones con el objetivo de identificar la persistencia, transformación o eventual atenuación de sus efectos en los planos institucional,

⁷ Bayle y Rayner, “Sociology of a Scandal”, 3.

mediático y social. Este doble enfoque analítico permite captar tanto las dinámicas de producción del escándalo como sus efectos estructurales, abordando la cuestión central de la investigación: ¿qué ecos, resonancias o transformaciones duraderas produce un escándalo en el campo deportivo e institucional a escala internacional?

3. Corpus documental

Nuestro estudio adopta un enfoque cualitativo de carácter comparado, basado en el análisis documental y el análisis de contenido mediático. El objetivo es examinar el proceso de escandalización asociado al caso Rubiales y sus efectos en distintos contextos nacionales (España, Francia y México), atendiendo tanto a su emergencia como a sus posibles resonancias a medio plazo. Para ello, se propone un diseño temporal articulado en dos momentos. Un primer periodo se centra en la cobertura mediática inmediata del escándalo (agosto de 2023–enero de 2024), caracterizada por la intensidad informativa, la rápida internacionalización del caso y la emergencia de marcos interpretativos vinculados a las violencias de género en el deporte. Un segundo momento se orienta a captar sus efectos, reconfiguraciones y prolongaciones en el tiempo, abarcando desde finales de 2024 hasta febrero de 2025, coincidiendo con la celebración del juicio y la emisión de la sentencia. Este segundo periodo se extiende, además, a lo largo de todo el año 2025, marcado por la reactivación mediática del caso a partir del intento de reposicionamiento público de Luis Rubiales mediante la publicación de su autobiografía *Matar a Rubiales* en noviembre de 2025, que generó un nuevo ciclo de cobertura mediática.

En primer lugar, se ha realizado un análisis de prensa centrado en los principales diarios nacionales de los tres países, seleccionados por su capacidad de estructurar el debate público y por su relevancia en el campo mediático deportivo e institucional. Aunque estudios recientes como el de López-Carrión y Sanahuja-Peris⁸ examinan la repercusión del mismo escándalo en contextos con un alto grado de profesionalización del fútbol femenino como es el caso del Reino Unido, nuestro análisis se centra en países donde dicho desarrollo es aún incompleto. Nuestra aportación consiste en estudiar las posibles influencias mutuas y la circulación de discursos en estos contextos, en particular en la esfera latina.

Para la selección de los artículos, el corpus se ha construido a partir de una búsqueda sistemática en la base de datos Europresse mediante el término “Rubiales”, abarcando el periodo comprendido entre el 1 de enero de 2023 y el 31 de diciembre de 2025. Para garantizar la comparabilidad internacional del corpus, se seleccionaron cabeceras de referencia en cada contexto nacional. En el caso español, se optó por *El País*, considerado uno de los diarios generalistas de mayor influencia nacional e internacional (con versión en inglés), y difusión tanto en formato impreso como digital. En Francia, se seleccionó *Le Monde*, periódico de referencia en el ámbito nacional e internacional, reconocido por su posicionamiento como diario de calidad y su papel central en la formación de la opinión pública y de las élites políticas y culturales. Por su parte, en México se eligió *El Universal*, uno de los diarios de mayor tirada y alcance en el país, con una amplia penetración digital y una posición consolidada en la cobertura de la actualidad política y social. En el caso de *El País*, se identificaron 256 referencias de artículos, y se realizó una selección final de 133 artículos. En el caso de *Le Monde*, 50 artículos fueron identificados inicialmente, y tras la eliminación de duplicados, el corpus final se centró en 37 artículos que mencionan el término “Rubiales”, de los cuales 11 abordan directamente el caso entre el 25 de agosto de 2023 y el 14 de febrero de 2025. El análisis se completa con la incorporación del caso mexicano: se seleccionó un total de 68 noticias de *El Universal*.

Quisimos comparar la cobertura mediática del caso en la prensa deportiva, para lo cual se analizaron el diario *Marca*, que dedicó una gran cobertura tanto al escándalo como al juicio, incluso con seguimiento intensivo y retransmisión en directo, por lo que se explica un mayor volumen de artículos seleccionados (182). Del contexto francés se analizaron *L'Équipe* y *L'Équipe Magazine*, con un

⁸ López-Carrión y Sanahuja-Peris, “Caso Rubiales”, 335-348.

total de 77 artículos seleccionados. Este volumen elevado evidencia la fuerte repercusión internacional del escándalo. El tratamiento mediático presenta una intensidad particularmente alta en la fase inicial, con 34 artículos publicados entre el 20 de agosto y el 28 de septiembre de 2023 (38 días), lo que confirma la lógica de amplificación propia del proceso de escandalización. Posteriormente, el caso reaparece en la agenda mediática en momentos clave del proceso judicial, especialmente durante las audiencias de febrero de 2024 y el juicio entre diciembre de 2024 y febrero de 2025. Encontramos esta misma tendencia en la prensa mexicana deportiva, donde se consultaron los artículos del diario *Récord*, con una selección final de 112 artículos, la mayoría de los cuales abordan el escándalo en sus primeros meses, y solo 8 noticias del juicio de 2025. Otro indicador revelador de este impacto del fútbol español, más allá del escándalo Rubiales, es la amplia cobertura de noticias recurrentes relacionadas con jugadoras estrella de la liga española y especialmente del Barça femenino, como Alexia Putellas y Aitana Bonmatí.

	España		Francia		México	
	El País	Marca	Le Monde	L'Équipe	El Universal	Récord
Total	133	182	37	77	68	112

Tabla 1. *Corpus documental comparado entre la prensa española, francesa y mexicana. Fuente: elaboración propia.*

El análisis del corpus se ha llevado a cabo mediante el software NVivo (versión 15), siguiendo una estrategia de codificación en dos etapas. En primer lugar, se realizó una codificación automática e inductiva del corpus. En una segunda etapa, se aplicó una codificación axial orientada a estructurar las categorías en torno a los efectos del escándalo y su evolución temporal y transnacional. Este enfoque permite articular el análisis en torno a dos momentos clave: la fase de emergencia y máxima visibilización mediática (2023–2024) y la fase de sedimentación o transformación de sus efectos a lo largo del año del juicio, en 2025. En coherencia con el marco teórico, se presta especial atención a la dimensión contingente del proceso de escandalización, así como a las diferencias en su tratamiento y en sus efectos según los tres contextos nacionales.

4. Resultados

4.1. El escándalo Rubiales y el movimiento #SeAcabó

4.1.1. Tratamiento mediático del caso en España, Francia y México

El domingo 20 de agosto de 2023, la Copa Mundial de fútbol femenino concluye con la victoria de la selección española frente a Inglaterra en la final. La ceremonia de entrega de trofeos, retransmitida en directo a escala mundial, consagra también el éxito de una competición particularmente mediatizada, en un contexto de creciente visibilidad del deporte femenino a nivel global. Las imágenes de la entrega de medallas muestran entonces al presidente de la RFEF, Luis Rubiales, dando un beso en la boca a una jugadora española, Jennifer Hermoso, una de las tres capitanas de la selección. En pocas horas, a medida que el público percibe que se trata de un beso no consentido, confirmado horas después por la propia jugadora, se abre un escándalo mediático en España y a nivel internacional. Este desembocará, tras varias semanas de indignación y sucesivos acontecimientos, en la suspensión del presidente y la apertura de un proceso judicial en su contra.

Si bien una combinación de factores permitió la adopción de estas sanciones —entre ellos el rechazo al sexismo de una buena parte de la sociedad española, la actitud de negación y agresividad del propio responsable, así como la dimensión internacional de la denuncia—, la escandalización se vio particularmente alimentada por la postura ambigua y cambiante de una parte de los representantes e instituciones del deporte a lo largo de la evolución del caso. La fuerte mediatización

del Mundial y de la final en España constituye un primer elemento de contexto clave para explicar la amplitud de la polémica. Este evento había sido previamente presentado y utilizado como un símbolo en la defensa de la integridad, el lugar y los derechos de las mujeres en el fútbol y en el deporte. A lo largo de estas primeras semanas de escandalización, la negación y la agresividad de Rubiales y de sus apoyos contribuyen a una movilización multisectorial que estos mismos actores critican abiertamente.

En el caso de la prensa española, concretamente de *El País*, se observa una línea editorial coherente con su signo político (centroizquierda), y el tratamiento es, desde el primer minuto, de denuncia⁹. Sucesivas editoriales y columnas de opinión de figuras españolas del periodismo, la politología y la cultura se suceden en los primeros días del caso a finales del mes de agosto para reprobar el gesto de Rubiales, y se hacen eco de las declaraciones de políticos, ministros y personalidades del mundo deportivo denunciando el beso forzado. El rotativo español además se sirve de la polémica para retomar el problema de la desigualdad salarial y las condiciones netamente inferiores entre jugadoras y jugadores de la selección española¹⁰; además, dedica varios artículos de fondo a presentar la evolución de Jennifer Hermoso, como la noticia que le dedica a sus orígenes y su evolución como futbolista, que se puede interpretar como una manera de evitar que el mérito deportivo fuera apagado por el foco mediático del caso¹¹. *El País* también se hace eco, desde el principio del caso, del abuso de poder de Rubiales, enmarcándolo dentro de los fallos sistémicos en la gobernanza del deporte español, sobre todo del fútbol¹².

Por último, cabe destacar que, antes de la esperada dimisión de Rubiales el viernes 25 de agosto durante la Asamblea Extraordinaria de la RFEF, *El País* hace una primera mención del caso como el “*Me Too*” español, pronosticando un profundo cambio social, e insistiendo en la figura de Jennifer Hermoso como precursora de este cambio: “La futbolista que sufrió el acoso, Jennifer Hermoso, ha hecho uso de su plena autonomía para hablar cuando ha querido, para denunciar en los términos que ha considerado oportunos, y para hacerlo a través del instrumento que ella ha elegido: su sindicato”¹³.

Esta misma línea de denuncia social la encontramos tanto en la prensa francesa como en el caso mexicano, sobre todo en el diario deportivo mexicano *Récord*. Este periódico dedica una amplia cobertura del caso en los primeros meses, de agosto de 2023 a junio de 2024 con 97 noticias, y menos en el juicio (8 noticias). Desde el inicio, *Récord* se posiciona en defensa de la jugadora que milita en el club Pachuca, considerada por la prensa como una de las grandes estrellas de la liga mexicana. En otra noticia, *Récord* se hace eco de la repercusión del caso en el contexto deportivo mexicano, con las declaraciones de Andrea Rodebeaugh, seleccionadora mexicana del equipo femenino, argumentando que la FMF (Federación Mexicana de Fútbol) ya tiene activado un protocolo específico en caso de agresiones sexuales a jugadoras¹⁴. Cabe destacar también que este diario deportivo dedica desde el principio del escándalo un tratamiento de denuncia hacia Luis Rubiales, al que se le presenta como una personalidad problemática por sus reiteradas polémicas en la gestión de la RFEF, como el caso de la supercopa de España y las comisiones a la empresa de Gerard Piqué, o las acusaciones a la oficina de Corrupción de uso del dinero de la federación para pagar orgías¹⁵, acusaciones de las que también *El Universal* se hace eco¹⁶.

Sin embargo, encontramos un tratamiento menos crítico en otros diarios, y esto independientemente del país. En el diario *Marca* el tratamiento del caso es claramente

⁹ *El País*, “A Jenni no le gustó el beso”.

¹⁰ *El País*, “La igualdad salarial en el Mundial: la gran deuda pendiente del fútbol”.

¹¹ *El País*, “Jennifer Hermoso, de la fragilidad a la madurez de una veterana”.

¹² *El País*, “Luis Rubiales y el complejo de emperador: “Déjennos trabajar”.

¹³ *El País*, “El Me Too español”.

¹⁴ *Récord*, “México ha fortalecido su protocolo”.

¹⁵ *Récord*, “Entre orgías y corrupción”.

¹⁶ *El Universal*, “Los escándalos de Luis Rubiales”.

sensacionalista, sobre todo al principio, cuando no hay todavía condena de otros países ni de personalidades públicas y políticas. Así, el mismo 20 de agosto tras el final del partido, este periódico equipara lo ocurrido con Rubiales con el beso en directo de Iker Casillas a la periodista (y pareja) Sara Carbonero en la final del Mundial de Sudáfrica en 2010¹⁷. Sólo después de la repercusión general en los días posteriores, el diario deportivo irá cambiando su línea editorial a un discurso de denuncia, pero no dejará de publicar artículos con datos escabrosos y las declaraciones de celebridades de la prensa amarilla. Esta misma tendencia la encontramos en el mexicano *El Universal*, con un tratamiento somero, y haciéndose eco también de un uso sensacionalista del escándalo, titula el 20 de agosto una noticia de esta manera: “Luis Rubiales adelanta que la “boda” con Jennifer Hermoso será en Ibiza”, aludiendo al destino vacacional de las jugadoras después de su victoria en el Mundial.

4.1.2. Dramatización social del proceso: Rubiales se niega a dimitir

De forma inesperada, el viernes 25 de agosto de 2023 por la tarde, durante la Asamblea extraordinaria de la RFEF, Luis Rubiales anunció públicamente que no dimitiría de su cargo. En su intervención, se presentó como víctima y acusó a diversos representantes del Gobierno y a actores políticos de orientación progresista de promover un “falso feminismo”. Estas declaraciones fueron ampliamente recogidas por todos los diarios analizados, adquiriendo una resonancia mediática aún mayor en la medida en que la dimisión se daba prácticamente por descontada. La retransmisión en directo del discurso, así como la escenificación del apoyo mayoritario por parte de los responsables federativos, reforzaron su impacto público y contribuyeron a intensificar el proceso de mediatización del caso¹⁸.

En reacción, las campeonas del mundo manifiestan su indignación en redes sociales y expresan su apoyo incondicional a Hermoso. Las declaraciones de miembros del Gobierno, condenando el gesto y solicitando la dimisión, se sucedieron, mientras que paralelamente se iniciaban procedimientos administrativos y penales tanto de la FIFA como de las instancias jurídicas españolas. Por otro lado, algunos actores desempeñaron un papel ambiguo, en función de sus vínculos con Rubiales y la Federación. Más allá de la evidente duplicidad de determinadas figuras de las instituciones del fútbol español —que modificaron su posicionamiento entre la Asamblea General del viernes 25 y el abandono colectivo del lunes 28—, también resultó significativa la toma de postura tardía y prudente de los jugadores de la selección masculina y de varios miembros de la RFEF, entre ellos el seleccionador, Jorge Vilda.

Pero el hecho que cambió el curso de los acontecimientos fue el tuit de la futbolista y miembro de la selección española Alexia Putellas, capitana de la selección y dos veces Balón de Oro, al finalizar la Asamblea de la RFEF y la no dimisión de Rubiales: “Esto es inaceptable. Se acabó. Contigo compañera @JenniHermoso”¹⁹. La repercusión de la comunidad virtual de apoyo se amplía más allá del ámbito deportivo y del contexto español, encontrando rápidamente eco en la escena internacional: el *hashtag* #SeAcabó se viraliza. En este sentido, un elemento contextual adicional determinante en el proceso de escandalización es su dimensión internacional. Esta presión mediática externa contribuyó a cristalizar las posiciones en España.

Tras la negativa de Luis Rubiales a dimitir durante la Asamblea de la RFEF, *El País* intensifica su línea editorial mediante diversas crónicas de carácter claramente denunciante que interpretan este episodio como un punto de inflexión en la gestión del caso. En este sentido, textos como el de Lucía Lijtmaer caracterizan el discurso de Rubiales como una respuesta “misógina, victimista y organizada” frente al movimiento feminista, subrayando estrategias discursivas de negación, inversión de la víctima y construcción de un relato de “linchamiento” o “asesinato social” que

¹⁷ *Marca*, “Rubiales repitió el beso de Casillas a Carbonero... ¡con Jenni Hermoso!”.

¹⁸ *El País*, “Prensa internacional sorprendida ante la negativa de Rubiales”.

¹⁹ Twitter (Alexia Putellas), 25 de agosto de 2023. <https://x.com/alexiaputellas/status/1695052143978295707?lang=fr>.

desplaza el foco de la agresión denunciada²⁰. Paralelamente, el editorial del 26 de agosto articula el caso en términos de cristalización de un “*Me Too* español”, enfatizando la dimensión colectiva del lema y su capacidad de interpelación social más allá del ámbito deportivo²¹.

El movimiento *#SeAcabó* tuvo fuerte resonancia al otro lado del Atlántico, y la prensa mexicana, sobre todo *Récord*, va a dedicar una cobertura extensa a la reacción de las jugadoras españolas. El 25 de agosto publica una noticia con el lema, subrayando el hecho de que Jennifer Hermoso, junto con sus compañeras de selección, renuncian a ser convocadas mientras se mantuvieran en el cargo los mismos dirigentes. En ambos periódicos mexicanos se recogen las declaraciones de la jugadora internacional Andrea Pereira, excompañera de Jennifer Hermoso en el Barcelona, defendiendo a la jugadora española, y denunciando que esos hechos similares no eran casos aislados en el fútbol femenino²².

En este contexto, el mismo periódico se hace eco de un gesto de elevada densidad simbólica con motivo de la llegada del FC Barcelona a Ciudad de México para disputar su primer encuentro tras la final del Mundial de 2023, en un amistoso frente al Club América Femenil. Antes del inicio del partido, ambos equipos desplegaron conjuntamente una pancarta reivindicativa y posaron bajo el lema «Se acabó, no estás sola», escenificando una forma de solidaridad colectiva que trasciende el ámbito español. De forma excepcional en la prensa española, la noticia del fútbol mexicano es tratada también por *El País*, de lo que podemos deducir que es en México donde el caso Rubiales tuvo especial repercusión. En esta noticia, se recalca el papel de la hinchada de aficionadas Barra Feminista, que lucha contra las violencias machistas en el fútbol mexicano²³.

Además de este gesto, se observan en la prensa mexicana numerosas manifestaciones de apoyo procedentes de otros clubes, de la Federación Mexicana de Fútbol y de diversas figuras del ámbito deportivo y mediático. Entre ellas destacan el seleccionador nacional del equipo masculino Javier Aguirre —conocido también en España por su trayectoria de entrenador en varios clubes de La Liga—, así como el periodista David Faitelson en varias crónicas de *El Universal*, o el podcast de Ana Paula Ordorica, que retoma explícitamente el lema «Se acabó».

Tanto *El Universal* como *Récord* subrayan de manera particularmente profusa la dimensión internacional del caso, recogiendo declaraciones de figuras emblemáticas del fútbol femenino como la estadounidense Megan Rapinoe o la brasileña Marta. Los gestos de apoyo se multiplican —como el del Borussia Dortmund— y el caso alcanza incluso instancias internacionales, siendo mencionado en la Organización de las Naciones Unidas. *El Universal* recoge el 11 de septiembre de 2023, en rueda de prensa, las declaraciones del portavoz del secretario general António Guterres tras la dimisión de Rubiales al frente de la RFEF, evidenciando así la proyección global del caso y su inscripción en una agenda internacional vinculada a la responsabilidad institucional y a las violencias de género²⁴.

La prensa francesa también cubre el caso, aunque con una intensidad menor que la mexicana, adoptando un enfoque en ocasiones irónico. En particular, se observa una tendencia a subrayar el carácter contradictorio y desacreditado de la negativa de Luis Rubiales a dimitir, pese a la acumulación de reacciones institucionales y la apertura de procedimientos tanto judiciales (Fiscalía) como deportivos (sanción de la FIFA). En este sentido, *L'Équipe* destaca que, al negarse a dimitir, Rubiales “provocó una sublevación histórica de las jugadoras profesionales españolas”²⁵, poniendo el acento en la dimensión colectiva y el carácter reivindicativo de las jugadoras a no ser seleccionadas.

²⁰ Litjmaer, “El aullido”.

²¹ *El País*, “Se acabó”.

²² *Récord*, “Andrea Pereira sobre el caso Jenni Hermoso-Rubiales”; *El Universal*, “Andrea Pereira ante la unión”.

²³ *El País*, “El vendaval contra el machismo”.

²⁴ *El Universal*, “Es bueno ver que hay mecanismos”.

²⁵ *L'Équipe*, “Rubiales provoque une révolution”.

Asimismo, en pleno desarrollo del escándalo, el 28 de agosto de 2023, el mismo diario publica una breve tribuna de opinión con un tono marcadamente sarcástico hacia la figura de Rubiales, en la que se afirma: “Pobre Luis, víctima —según sus propias palabras— de un “falso feminismo” rampante en su país, y aferrado con toda su mala fe a su sillón. Pobre Luis: gracias a él, quizás en el futuro habrá más mujeres en los estrados de entrega de premios, y no solo para llevar los trofeos”²⁶. Este tipo de discursos refleja una cobertura que, sin dejar de informar, recurre a la ironía para desacreditar públicamente la posición del dirigente y evidenciar la pérdida de legitimidad de su discurso.

A diferencia de la prensa deportiva francesa, el tratamiento en *Le Monde* se caracteriza por un menor volumen de cobertura, pero una mayor densidad analítica, situando el escándalo en un marco sociopolítico más amplio. Los artículos tienden a establecer conexiones con dinámicas estructurales, como las relaciones de género, las transformaciones del feminismo o las crisis de legitimidad institucional en el ámbito deportivo. Así, por ejemplo, el 31 de agosto de 2023, *Le Monde* publica en la segunda página de su edición impresa un extenso artículo en el que vincula el caso con la evolución de los derechos de las mujeres en España y subraya el desfase del fútbol respecto a los avances feministas en la sociedad española²⁷.

Cabe destacar aquí un ejemplo de la relevancia social del caso Rubiales en Francia, que tuvo incluso su eco en la prensa extranjera. El 2 de octubre de 2023 se dio un altercado en el partido PSG–Lyon tras la exhibición de una pancarta en apoyo a Jennifer Hermoso y Kadidiatou Diani con el lema «*Jenni, Kadi, te creemos*», #*SeAcabó*, por parte del colectivo feminista deportivo *Les dégommeuses*, vinculando explícitamente el incidente con el movimiento surgido en España²⁸. La cobertura de este episodio pone de relieve diferencias en los enfoques mediáticos. Mientras que la prensa mexicana, en particular *Récord*, tiende a enfatizar el carácter conflictivo del suceso y de apoyo a Jennifer Hermoso²⁹, la prensa francesa —y específicamente *Le Monde*— adopta un tratamiento más analítico, interpretando el episodio como parte de una dinámica más amplia de movilización social y reivindicación contra las violencias de género en el fútbol³⁰.

La decisión de la FIFA de abrir un procedimiento disciplinario contra Rubiales el sábado 26 —acompañada de su suspensión provisional— favoreció directamente el abandono de apoyos por parte de los dirigentes de las federaciones regionales hacia Rubiales. El mismo lunes 28 de agosto, el conjunto de organismos deportivos (Consejo Superior de Deportes, Gobierno, federaciones territoriales, La Liga, sindicatos) se pronuncian conjuntamente a favor de su dimisión inmediata. La Fiscalía de la Audiencia Nacional abre diligencias por un posible delito de agresión sexual. Bajo esta presión institucional, social y mediática, Rubiales presenta finalmente su dimisión el domingo 10 de septiembre.

4.1.3. Juicio y sentencia a Rubiales

La segunda etapa del escándalo se caracteriza por su judicialización, que introduce una nueva temporalidad en el proceso de escandalización, desplazando el foco desde la indignación mediática hacia la resolución institucional del conflicto. La reacción de la Fiscalía General del Estado se produjo días después del beso no consentido, añadiendo a la acusación de agresión sexual la de presiones por parte de él y del entorno de la federación a la jugadora para que declarase a su favor³¹. La sentencia dictada en febrero de 2025 marca un punto de inflexión en esta fase: el expresidente de la Real Federación Española de Fútbol fue condenado a una multa de 10.800 euros

²⁶ *L'Équipe*, “Bouche dégoût”.

²⁷ *Le Monde*, “Le football à la traîne”.

²⁸ Kadidiatou Diani es una jugadora francesa de nivel internacional que presentó en 2023 una denuncia contra el exentrenador del equipo femenino del Paris Saint-Germain, Didier Ollé-Nicolle, por agresión sexual.

²⁹ *Récord*, “Letrero en apoyo a Jenni Hermoso”.

³⁰ *Le Monde*, “Des militantes féministes”.

³¹ *El País*, “La Fiscalía se querrela”.

por un delito de agresión sexual, quedando absuelto del delito de coacciones, noticia de la que se hicieron eco también Francia y México³². Este desenlace judicial, percibido en los medios como “moderado” o incluso “clemente”, ilustra las tensiones entre reconocimiento jurídico de los hechos y expectativas sociales generadas durante la fase inicial del escándalo. En efecto, tal como sugiere el marco teórico de la sociología de la escandalización, el desenlace no es lineal ni completamente predecible, sino que se inscribe en una dinámica contingente donde los efectos del escándalo se negocian y reinterpretan.

El tratamiento mediático de esta fase pone de relieve una cierta atenuación de la intensidad discursiva, aunque sin desaparición del caso. En España, la cobertura se centra en la resolución judicial y en sus implicaciones, contribuyendo a reabrir el foco sobre las dinámicas estructurales que rodearon el escándalo. El tratamiento del diario *Marca*, por ejemplo, destaca por un seguimiento diario del juicio (con retransmisión en directo), desarrollando un tono mucho más tajante de condena que en la primera fase del escándalo, y no solo con el gesto y la postura aislada de Rubiales. En efecto, el rotativo deportivo es especialmente crítico con el funcionamiento interno de la RFEF³³, a la que califica de “mafia”, tanto por las tretas que utilizaron para intentar persuadir con presiones a Jennifer Hermoso para cambiar su versión de los hechos, como por la actitud soberbia mostrada durante el juicio por los integrantes del núcleo duro que defendieron a Rubiales hasta su dimisión.

Siguiendo la línea discursiva precedente, *El País* abordará la sentencia del caso con artículos de fondo donde se interpreta la sentencia como una solución agrisulce al caso³⁴. Si bien se aplaude el hecho de que la agresión sexual sea reconocida con el eje central de la falta de consentimiento, se critica la suma irrisoria de la multa para un alto responsable deportivo, así como las penas accesorias no aplicadas de la nueva Ley de Libertad Sexual. En particular, estas crónicas destacan las presiones ejercidas sobre la jugadora para sostener una versión atenuada de los hechos, así como las relaciones de poder internas en la Federación, evidenciando mecanismos de control y de mantenimiento del *statu quo* que trascienden el episodio puntual. Destaca, además, que la sentencia marca un precedente judicial al valerse de la declaración de la víctima para considerar que el beso no fue consentido, esperando que también esta interpretación pueda trascender al plano social³⁵.

A escala internacional, la cobertura del juicio confirma la persistencia de la resonancia del caso, aunque con una intensidad sensiblemente menor que durante la fase inicial del escándalo (agosto–septiembre de 2023). Este descenso cuantitativo no implica, sin embargo, una pérdida de relevancia simbólica, sino más bien una reconfiguración de sus marcos interpretativos en función de los contextos mediáticos nacionales. En Francia, el tratamiento mediático se caracteriza por una lectura politizada y estructural del proceso judicial. El diario *Le Monde* publica varios artículos entre el 9 y el 14 de febrero de 2025, en los que el juicio es abordado no como un episodio estrictamente deportivo, sino como un caso paradigmático inscrito en debates más amplios sobre igualdad de género, violencia sexual y transformaciones sociales. Esta interpretación se refleja, por ejemplo, en el artículo publicado el 14 de febrero de 2025, donde se subraya que las jugadoras españolas “han obtenido ya avances significativos”, consolidando la idea de un efecto positivo del escándalo en términos de derechos y reconocimiento³⁶. Esta misma lógica se observa en *L'Équipe*, que contribuye a la internacionalización del caso mediante análisis retrospectivos de sus efectos, como el artículo en profundidad que dedica en 2024 a la figura de Jennifer Hermoso como propulsora de un cambio deportivo y social³⁷.

³² *El País*, “Así termina el ‘caso Rubiales’”; *Marca*, “Rubiales, condenado a 18 meses”; *Le Monde*, “L’affaire du baiser forcé”; *El Universal*, “Luis Rubiales apelará su sentencia”.

³³ *Marca*, “Más rubialistas que Rubiales”.

³⁴ *El País*, “La sentencia a Rubiales: se acabó, pero no del todo”.

³⁵ *El País*, “Caso Rubiales’: de la normalidad jurídica a la normalidad social”.

³⁶ *Le Monde*, “L’affaire du baiser forcé”.

³⁷ *L'Équipe*, “Hermoso a fait bouger les lignes”.

En México se observa una cobertura mucho más limitada durante la fase judicial, en contraste con la intensa atención mediática del verano de 2023. En la prensa generalista, *El Universal* mantiene igualmente una presencia reducida del caso, con apenas tres artículos en el periodo analizado: dos dedicados al juicio y uno vinculado a la presentación de la autobiografía de Rubiales, marcado por un episodio de carácter anecdótico. En la prensa deportiva, como *Récord*, el tratamiento se centra en la reproducción de hechos y declaraciones, como resúmenes del juicio o reacciones puntuales, como las declaraciones de Jennifer Hermoso en redes sociales al conocer la sentencia (“Ahora sí, se acabó”, en febrero de 2025), lo que evidencia una lógica de cobertura episódica. Cabe destacar, sin embargo, un editorial del mismo periódico que moviliza el lema surgido en el proceso de Gisèle Pelicot en Francia —desplazar la vergüenza de la víctima al agresor— para interpretar el juicio de Rubiales, integrándolo así en un repertorio global de denuncia de los abusos de poder y de redefinición del consentimiento³⁸. Esta articulación no opera solo como analogía, sino como transferencia simbólica entre contextos nacionales, y como una señal de alarma para el fútbol mexicano. Así:

Esto es un aviso a tiempo para anticiparnos en la Liga Mx Femenil, y por supuesto en cualquier deporte, en que la mujer deportista debe de estar y sentirse protegida por parte de la institución que represente y por ende, por la propia Federación. Y así como Hermoso ha aceptado que después del incidente nadie le habló del protocolo de antiacoso como mecanismo de protección, estaría bien que en México lo tuviéramos listo y que las jugadoras y DT's lo conocieran³⁹.

Como epílogo del caso, ya resuelto judicialmente, la figura de Rubiales se caracteriza por un progresivo aislamiento institucional y simbólico, acompañado de la persistencia de un discurso de victimización. Lejos de reconocer los hechos o pedir disculpas a la víctima, el exdirigente reaparece en noviembre de 2025 con una entrevista en profundidad en *Marca*⁴⁰, con motivo de la publicación de su autobiografía *Matar a Rubiales*, centrada en gran medida en la construcción de un relato de persecución por las acusaciones de supuesta corrupción y evasión fiscal publicadas por varios medios. En esta entrevista filmada por el rotativo deportivo, Rubiales denuncia una presunta confabulación en su contra que implicaría a actores deportivos, mediáticos y políticos, sobre todo Javier Tebas, presidente de la Liga, y el propio presidente del Gobierno español, Pedro Sánchez. La escasa cobertura mediática de esta reaparición —más allá de episodios anecdóticos como la agresión con lanzamiento de huevos durante la presentación del libro— confirma el cierre del ciclo de escandalización: el caso, que había funcionado como catalizador de debate y cambio, concluye con la marginalización del actor principal y la consolidación de un nuevo consenso normativo en torno a la violencia de género en el deporte.

4.2. Impactos del escándalo

Dos años después del estallido del escándalo, el análisis se desplaza hacia una segunda temporalidad caracterizada por la resolución judicial del caso y por la reconfiguración de su presencia en el espacio público. Este segundo momento permite interrogar la capacidad del escándalo para producir efectos estructurales duraderos, más allá de la intensidad inicial de su mediatización.

Desde el punto de vista mediático, los resultados muestran una relativa desactivación del ciclo de escandalización, marcada por una menor intensidad y una cobertura discontinua. Esta “embolización mediática” contrasta con la amplitud del momento inicial y plantea la cuestión del papel de la prensa en la prolongación —o el agotamiento— de los problemas públicos. En este sentido, el tratamiento mediático posterior al escándalo sugiere una cierta dificultad para sostener una reflexión estructural sobre las condiciones del fútbol femenino y las violencias de género, lo que

³⁸ El juicio, celebrado en Francia entre septiembre y diciembre de 2024, suscitó una amplia atención internacional: el marido de Gisèle Pelicot y otros 51 hombres fueron condenados por violación y agresión sexual durante más de una década. Desde entonces, Gisèle Pelicot se ha consolidado como una figura relevante en la lucha contra la violencia contra las mujeres.

³⁹ *Récord*, “Que la vergüenza cambie de bando”.

⁴⁰ *Marca*, “Rubiales: ‘No busco volver al fútbol’”.

apunta a una posible brecha entre visibilidad y transformación. Sin embargo, en coherencia con el marco teórico adoptado, el desenlace judicial no puede interpretarse como un cierre lineal del proceso. Al contrario, confirma el carácter contingente e imprevisible del escándalo: lejos de clausurarse, este se reconfigura en nuevas formas de presencia y de sentido.

4.2.1. Avances en las reivindicaciones del fútbol femenino a partir del Mundial 2023

Nuestro análisis comparado de España, Francia y México permite matizar la idea de que el Mundial de 2023, y en particular el caso Rubiales, haya actuado como un motor directo de cambio estructural en el fútbol femenino profesional. Más bien, los resultados apuntan a un efecto predominante de intensificación de la visibilidad mediática y de aceleración de dinámicas ya existentes, cuyos efectos estructurales permanecen más inciertos.

En el caso de la prensa española, el escándalo de Rubiales se inscribe en un contexto previo de conflictividad laboral y de reivindicación por la profesionalización del fútbol femenino. La creación del sindicato FutPro en 2021 y las negociaciones con la RFEF en torno al convenio colectivo evidencian que las tensiones no emergen con el episodio de 2023, sino que forman parte de un proceso acumulativo de disputas por derechos, condiciones laborales y reconocimiento. En esta trayectoria se inscriben episodios relevantes como el conflicto de “las 15” —cuya renuncia a jugar con la selección en el Mundial fue en ocasiones deslegitimada mediáticamente, mediante discursos que infantilizaban a las jugadoras y la reducían a una “pataleta”—, y tras el Mundial, en una nueva huelga de futbolistas en septiembre de 2023, así como la presión continuada ejercida por las campeonas del mundo para impulsar transformaciones estructurales en los órganos directivos de la Federación⁴¹.

No obstante, la interpretación de estos avances como un punto de inflexión estructural debe ser relativizada. Si bien el caso aceleró dinámicas de visibilización y produjo efectos inmediatos en términos de legitimidad institucional, se inscribe igualmente en un contexto de fuertes tensiones y resistencias, marcado por los intereses estratégicos de la propia Federación, en particular en relación con la candidatura de España al Mundial de 2030 junto a Marruecos, validada el 4 de octubre de 2023. En este sentido, más que una ruptura clara, el proceso refleja una reconfiguración negociada del equilibrio de poder, en la que coexisten avances en derechos con lógicas persistentes de presión y conservación institucional.

En el plano estrictamente deportivo, las tensiones derivadas del caso continúan afectando a la selección femenina, evidenciando la persistencia de inestabilidad institucional. Los medios, tanto españoles como extranjeros, destacan las declaraciones de incomprensión del entrenador Jorge Vilda por haber sido cesado a su pesar⁴², o la presión ejercida sobre la nueva seleccionadora Montse Tomé, quien decide apartar a Jennifer Hermoso de la convocatoria, una decisión que se prolonga en el tiempo y se traduce en la ausencia de la jugadora en la Eurocopa de 2025. A pesar de este contexto, la selección alcanza la final del torneo, donde es derrotada por Inglaterra. Este periodo se caracteriza, además, por una notable inestabilidad en el banquillo —marcada por el relevo de Tomé en agosto de 2025 por Sonia Bermúdez, tercera seleccionadora en apenas dos años—, así como por la exclusión prolongada de Hermoso, que no será reincorporada hasta fases posteriores⁴³.

A pesar de los avances en términos de visibilidad, reconocimiento y ciertas mejoras contractuales, diversos trabajos subrayan que el fútbol femenino en España sigue enfrentando límites estructurales en su desarrollo⁴⁴. En particular, la dificultad para consolidar audiencias, la persistencia de desigualdades económicas y las tensiones internas en la selección nacional —ampliamente documentadas en la cobertura de *L'Équipe* entre 2024 y 2025— cuestionan la idea de una transformación profunda y consolidada. La coexistencia de lecturas mediáticas divergentes, entre

⁴¹ *El País*, “Las futbolistas lo saben, es ahora o nunca”.

⁴² *El País*, “Jorge Vilda: ‘He sido cesado injustamente’”.

⁴³ *Récord*, “Jenni Hermoso no entra en la convocatoria”.

⁴⁴ Véase García, “Luis Rubiales”, 372; y García et al., “Scandalization”, 5.

balance positivo y diagnóstico de estancamiento, refleja esta ambivalencia. Por ejemplo, en julio de 2024, el diario deportivo francés indica que las españolas tienen dificultades para atraer público durante el torneo olímpico. Ese mismo año, en diciembre, *L'Équipe* da cuenta del ambiente “enrarecido” en la selección española, con heridas todavía abiertas dentro del equipo y en sus relaciones con la RFEF⁴⁵. Más recientemente en julio de 2025, en plena Eurocopa, el rotativo deportivo francés subraya las tensiones persistentes en la selección⁴⁶.

Así, observamos en la prensa deportiva francesa una construcción ambivalente del caso, que oscila entre la relativización de sus efectos y el reconocimiento de su impacto estructural. Esta tensión se refleja claramente en la entrevista a Aitana Bonmatí, triple campeona consecutiva del Balón de Oro (2023, 2024 y 2025), donde la jugadora subraya las limitaciones del proceso al afirmar que, pese a la visibilidad alcanzada, los cambios concretos han sido escasos: “Desgraciadamente, no puedo decir que muchas cosas hayan cambiado [...] tengo la impresión de que la Copa del Mundo no ha servido para nada”⁴⁷. En comparación con el caso inglés tras la Eurocopa de 2022, Bonmatí señala la ausencia de efectos tangibles en términos de inversión, asistencia a los estadios o desarrollo estructural en España. Sin embargo, apenas un día después, el mismo diario propone una lectura diferente en un artículo de análisis donde destaca la relevancia de la figura de Jennifer Hermoso como catalizador de cambios deportivos y sociales más amplios⁴⁸.

Esta interpretación mitigada del impacto real de la selección converge con el análisis propuesto por *El País* durante la Eurocopa de 2025, donde se cuestiona abiertamente el grado de adhesión social hacia la selección española femenina⁴⁹. Este diario subraya cómo el beso de Rubiales no solo activó un proceso de transformación simbólica —convirtiendo a las jugadoras en referentes de la lucha feminista—, sino que también generó una polarización inédita en torno al equipo nacional. De este modo, la selección pasa de ser un espacio de consenso a convertirse en un objeto de identificación conflictiva: al tiempo que crece su visibilidad, sus audiencias y su éxito deportivo, emergen también fenómenos de rechazo, hartazgo o distanciamiento.

En la prensa mexicana, esta ambivalencia se traduce en una apropiación selectiva del caso, que combina su uso como referencia en debates sobre género con una integración parcial en la agenda deportiva nacional. Así, episodios como las declaraciones consideradas machistas de Javier “Chicharito” Hernández y la respuesta de Alexia Putellas evidencian cómo el caso Rubiales sigue operando como marco interpretativo para problematizar las relaciones de poder en el deporte⁵⁰. Sin embargo, esta reactivación se produce de forma fragmentaria, más vinculada a controversias puntuales que a un seguimiento estructurado de la evolución del fútbol profesional femenino.

4.2.2. Más allá del terreno de juego: el impacto social y mediático del caso

Es cierto que la fuerza del escándalo Rubiales radica en que trasciende el ámbito estrictamente deportivo. El gesto de Rubiales y su actitud irreverente impactan en la sociedad española y alimentan el debate político y social sobre el sexismo y la lucha contra las violencias, en un contexto ya marcado por fuertes reivindicaciones sociales. La ley conocida como “solo sí es sí”, orientada a reformar el Código Penal en materia de consentimiento sexual, había sido aprobada en octubre de 2022 y ya había polarizado la opinión pública, generando una fuerte reacción antifeminista. Del mismo modo, la ley “trans”⁵¹, aprobada pocos meses después, había producido divisiones incluso dentro del propio movimiento feminista.

⁴⁵ *L'Équipe*, “Ranoeurs, joueuses écartées”.

⁴⁶ *L'Équipe*, “L’Espagne en quête de l’Euro”.

⁴⁷ *L'Équipe*, “Aitana Bonmati (Espagne) : ‘La Coupe du monde n'a servi à rien’”.

⁴⁸ *L'Équipe*, “Victime du baiser forcé”.

⁴⁹ *El País*, “¿Va España con la selección femenina”.

⁵⁰ *Récord*, “Alexia Putellas responde a Chicharito”.

⁵¹ Ley 4/2023, de 28 de febrero, para la igualdad real y efectiva de las personas trans y para la garantía de los derechos de las personas LGTBI.

Más allá de la resolución judicial, la segunda etapa del escándalo invita a interrogar la profundidad de las transformaciones producidas, particularmente en relación con el discurso institucional que, desde finales de 2023, presentó el caso como un punto de inflexión en materia de igualdad de género. Así, resulta significativo el lanzamiento en noviembre de 2023 de una campaña del Ministerio de Igualdad con el lema “Ahora España es otra”, en sintonía con el movimiento #SeAcabó, lo que contribuyó a inscribir el escándalo deportivo en un relato político más amplio de cambio social⁵².

A corto plazo, la primera repercusión inmediata se produce el 28 de agosto de 2023, tras la negativa de Rubiales a dimitir, con la organización de varias manifestaciones que retoman el lema impulsado por Alexia Putellas y exigen sanciones ejemplares⁵³. En México, *El Universal* se hace eco de la noticia en apoyo a la jugadora⁵⁴, y en Francia, *Le Monde* subraya el desfase del fútbol respecto a los avances sociales en materia de derechos de las mujeres, señalando que el escándalo provocó “un auténtico seísmo en la sociedad española”, en un contexto “en completo desfase con los logros de los últimos años en materia de violencia contra las mujeres”. El mismo diario describe asimismo la dimensión de la movilización social: “miles de mujeres concentradas en la plaza de Callao el 28 de agosto de 2023, coreando lemas como “Se acabó”, “No es un beso, es una agresión” o “Jenni, estamos contigo”, en una “marea violeta” que simboliza las luchas feministas y exige la dimisión del dirigente”⁵⁵. Paralelamente, el impacto se traduce en efectos concretos en otros ámbitos sociales: según *El País*, el caso duplicó las visitas al Observatorio de acoso sexual del sindicato Comisiones Obreras entre julio y septiembre de 2023, reflejando un efecto pedagógico y de toma de conciencia que llevó a muchas mujeres a buscar información y recursos frente a situaciones de acoso laboral⁵⁶.

A largo plazo, el balance posterior al juicio pone de manifiesto una lectura mediática diferenciada, especialmente en el caso español, donde *El País* desarrolla un análisis más sistemático de los efectos sociales del caso desde una perspectiva feminista. Entre las principales lecciones se identifica, en primer lugar, el papel determinante del apoyo colectivo —de las jugadoras, ciertos actores institucionales y los medios— en la legitimación de la denuncia. En segundo lugar, destaca la agencia de las futbolistas, capaces de imponer su relato y desbordar los marcos tradicionales de la “víctima perfecta”. No obstante, el caso también ha funcionado como un espacio de reactivación de imaginarios propios de la cultura de la violación, evidenciando tanto avances en la visibilización de estas problemáticas como la persistencia de resistencias estructurales en su reconocimiento⁵⁷.

De este modo, el caso Rubiales se presenta en la prensa española con un impacto ambivalente: por un lado, la condena judicial por agresión sexual constituye un hito simbólico al reconocer la falta de consentimiento y legitimar socialmente la denuncia, reforzando la visibilidad de las violencias en el deporte. Por otro, las limitaciones de la sentencia —la absolución por coacciones, la levedad de las sanciones económicas y la ausencia de reconocimiento de las relaciones de poder estructurales— evidencian la persistencia de marcos institucionales que dificultan una transformación plena.

En el plano del impacto social y simbólico, Jennifer Hermoso se consolida como una figura de referencia tanto deportiva como feminista a escala internacional. En el año posterior al escándalo, su reconocimiento trasciende el ámbito futbolístico —incluida entre las 100 personas más influyentes del mundo por *Time*, distinguida como mejor jugadora del año por *The Guardian* y nominada al premio *The Best*— y se traduce en una fuerte carga simbólica en los discursos mediáticos. Jennifer Hermoso recibió el Premio Sócrates 2024 durante la ceremonia del Balón de

⁵² Ministerio de Igualdad. “Ahora España es otra”, 16 de noviembre de 2023 <https://www.youtube.com/watch?v=bE3r26x-VJM>.

⁵³ *El País*, “Decenas de personas salen a la calle”.

⁵⁴ *El Universal*, “Video: Cientos de personas se reúnen”.

⁵⁵ *Le Monde*, “Le football à la traîne”.

⁵⁶ *El País*, “El ‘caso Rubiales’ duplicó el número”.

⁵⁷ *El País*, “Más allá de la sentencia”.

Oro, sucediendo a Vinícius Jr., en reconocimiento a su compromiso en la lucha por la igualdad y contra las violencias sexistas⁵⁸.

Su figura circula además en contextos internacionales como el mexicano, donde es reinterpretada como modelo feminista en un momento de avances significativos del movimiento de mujeres, lo que refuerza su papel como referente transnacional en la articulación entre deporte, género y cambio social. Por ejemplo, *Récord* le dedica a finales de 2025 un artículo en profundidad por su papel esencial en el cambio de paradigma del fútbol femenino mexicano, para que la Liga MX Femenil deje de considerarse una liga “exótica”⁵⁹.

Pero la figura de Jennifer Hermoso trasciende la cobertura en el contexto mexicano, tal y como recoge la prensa francesa tras la victoria del Mundial en 2023, a su vuelta a la temporada de liga regular. En este marco, Hermoso es presentada como modelo de inspiración para las mujeres, en un momento de avance del movimiento feminista en México, marcado por hitos como la despenalización del aborto por la Corte Suprema el 6 de septiembre de 2023 y la presencia de dos mujeres en la contienda presidencial de junio de 2024⁶⁰.

En Francia, el impacto del caso se manifiesta de forma mucho más atenuada y se inscribe en una lógica comparativa más que transformadora. La prensa generalista, especialmente *Le Monde*, introduce una lectura estructural al establecer paralelismos con escándalos nacionales, como el ejemplo de Noël Le Graët, expresidente de la Federación Francesa de Fútbol. En este sentido, se subraya que el caso Rubiales “no deja de hacerse eco del ‘caso Le Graët’”, recordando que este último dimitió en febrero de 2023 tras acusaciones de acoso “moral y sexual”. Asimismo, el diario destaca similitudes en las dinámicas de poder y protección institucional, señalando que, “como el español, el dirigente francés pudo contar durante mucho tiempo con el apoyo inquebrantable de su institución”⁶¹, e incluso que ambos fueron públicamente respaldados en sus respectivas asambleas mediante muestras explícitas de apoyo. No obstante, a diferencia del contexto español, no se observan consecuencias institucionales o transformaciones estructurales de similar alcance, lo que refuerza la idea de un impacto predominantemente discursivo, más orientado a la reinterpretación mediática que a la reconfiguración efectiva de las estructuras.

Pero frente a esta construcción positiva de la figura de Hermoso como referente, emerge una narrativa contraria que pone de relieve las resistencias y reacciones adversas generadas por el caso, especialmente visibles en el espacio digital. De manera significativa, es la prensa mexicana —y en particular *Récord*— la que documenta con mayor detalle el *backlash* sufrido por Jennifer Hermoso, incluyendo insultos reiterados en redes sociales⁶², ataques de carácter lesbóforo⁶³, así como episodios más graves como amenazas de muerte en el contexto de la Liga MX Femenil⁶⁴. Estas manifestaciones evidencian la persistencia de dinámicas de violencia simbólica y digital frente a figuras que encarnan procesos de cambio.

En definitiva, esta segunda etapa pone de relieve una tensión entre institucionalización del cambio y persistencia de las estructuras. Si bien el escándalo ha contribuido a reforzar la visibilidad de las reivindicaciones y a acelerar ciertas reformas, sus efectos estructurales permanecen parciales y desiguales.

⁵⁸ *L'Équipe*, “Hermoso, le symbole d’une lutte”.

⁵⁹ *Récord*, “Jenni Hermoso: la jugadora que cambió la narrativa del fútbol femenino”.

⁶⁰ *L'Équipe*, “Hermoso, retour en héroïne”.

⁶¹ *Le Monde*, “Baiser forcé : l’affaire Rubiales”.

⁶² *Récord*, “Jenni Hermoso denunció los insultos”.

⁶³ *Récord*, “Jenni Hermoso, de Tigres Femenil, fue víctima de la lesbofobia y homofobia”.

⁶⁴ *Récord*, “Jenni Hermoso denunció amenazas de muerte”.

5. Discusión y conclusiones

A medida que se aleja en el tiempo, el escándalo Rubiales parece experimentar una progresiva disipación de sus efectos, cuya intensidad inicial contrasta con una huella cada vez menos tangible en el plano estructural. En esta perspectiva temporal, el Mundial femenino de 2023 y el caso Rubiales no constituyen tanto un punto de inflexión duradero como un momento de alta visibilidad seguido de una relativa normalización. Lejos de constituir un punto de inflexión estructural, el Mundial femenino de 2023 y el caso Rubiales evidencian los límites del escándalo como motor de transformación en el deporte. Si bien la secuencia generó una visibilidad mediática sin precedentes y activó una movilización social e institucional significativa, sus efectos aparecen, a medio plazo, más simbólicos que estructurales.

En conjunto, el análisis confirma que el caso Rubiales debe interpretarse como un proceso de escandalización con efectos multiescalares —sociales, deportivos y mediáticos— cuya intensidad y alcance varían según los contextos nacionales. En línea con las conclusiones de Moscoso-Sánchez⁶⁵, nuestros resultados muestran que el escándalo actuó como acelerador de dinámicas de profesionalización ya en curso en España, materializadas en avances concretos como el acuerdo del 15 de septiembre de 2023 y el aumento del salario mínimo en la Liga F. Este efecto catalizador se inscribe en un ciclo previo de reivindicación, marcado por conflictos como el episodio de “las 15” o la creciente estructuración sindical a través de FutPro, lo que confirma que el escándalo no genera las transformaciones, sino que intensifica procesos latentes.

Desde una perspectiva más amplia, la discusión de nuestros resultados con la literatura reciente permite identificar tres grandes tipos de impactos. En el plano social, el caso contribuye a reforzar las reivindicaciones en materia de igualdad de género, visibilizando tanto las violencias estructurales como nuevas formas de agencia de las deportistas, capaces de desbordar el modelo de la “víctima perfecta”. En el plano deportivo, se observan tensiones persistentes en la gobernanza del fútbol femenino, donde los avances institucionales coexisten con dinámicas de resistencia y conservación del poder. Finalmente, en el plano mediático, el escándalo impulsa una visibilización sin precedentes del fútbol femenino y de sus protagonistas, favoreciendo procesos de mitificación (Putellas, Hermoso, Bonmatí) y la emergencia de nuevas narrativas, como la visibilidad de identidades sexuales diversas tanto de jugadoras como de la afición⁶⁶.

No obstante, estos efectos se acompañan de dinámicas ambivalentes que matizan la idea de transformación estructural. Tal como subraya la literatura, la mediatización del caso genera también una fuerte polarización, con la emergencia de contra-narrativas antifeministas, procesos de banalización y formas persistentes de misoginia, especialmente en redes sociales⁶⁷. Este fenómeno, observado igualmente en nuestro corpus —especialmente en el tratamiento mexicano del *backlash* contra Hermoso—, confirma que los espacios mediáticos y digitales funcionan como arenas de disputa simbólica donde se confrontan proyectos de cambio y lógicas de reproducción del orden de género.

En este sentido, uno de los aportes centrales del estudio reside en evidenciar la dimensión transnacional del escándalo. Lejos de limitarse al contexto español, el caso circula y es reinterpretado en otros espacios mediáticos como Francia y México según lógicas selectivas de apropiación. Mientras que en Francia no generó una reflexión estructural sobre la situación de las jugadoras francesas (salvo una mención puntual del caso Le Graët en *Le Monde*), se utiliza principalmente como un marco comparativo para problematizar dinámicas internas; en México, en cambio, se integra en debates más amplios sobre el género, aunque de forma fragmentada y episódica. El tratamiento en la prensa internacional muestra una rápida transición desde la centralidad del caso hacia una integración más difusa en agendas nacionales específicas, sin que ello

⁶⁵ Moscoso-Sánchez, “¡Se acabó!”, 4.

⁶⁶ Véase el caso de la jugadora internacional del Barça, Mapi León, en Ribalta-Alcalde, Soler-Prat y Piedra, “Mapi León e Instagram”, 143-151; así como Shaw, Nelson y Fullagar, “We exist”, 1-16.

⁶⁷ Véase Abuín-Penas et al., “Social Influence”, 187; y Arrieta-Castillo, “Manosfera y fútbol femenino”, 12.

se traduzca en transformaciones estructurales comparables. La principal contribución de este trabajo radica en su enfoque comparativo y transnacional, aún poco desarrollado en la literatura reciente, mayoritariamente centrada en el contexto español. Frente a estos estudios, nuestro análisis permite identificar variaciones significativas en la circulación, apropiación y resignificación del escándalo entre distintos espacios mediáticos y culturales. Salvo excepciones puntuales, son escasos los estudios que abordan comparativamente el impacto internacional del caso, lo que refuerza la pertinencia analítica de la presente investigación.

A medio y largo plazo, sin embargo, la cuestión clave sigue siendo la sostenibilidad de estos cambios. Pese al aumento de la visibilidad y a ciertos avances normativos, la literatura coincide en señalar la persistencia de límites estructurales en términos de profesionalización, reconocimiento económico y estabilidad institucional⁶⁸. En esta línea, nuestros resultados apuntan a una tensión central entre visibilidad y transformación: el caso Rubiales ha contribuido a reconfigurar los marcos de percepción y a legitimar nuevas demandas, pero no ha eliminado las condiciones estructurales que posibilitan las desigualdades. Este límite se comprende mejor al situar el escándalo en el marco de la gobernanza deportiva. El caso Rubiales no constituye una desviación, sino el síntoma de un sistema deportivo español estructuralmente débil en términos de transparencia y profesionalización. En este contexto, el escándalo tiende a ser absorbido por lógicas de gestión de crisis y personalización de la responsabilidad. En línea con un reciente trabajo de García y colaboradores⁶⁹, la dinámica de *scapegoating* o de chivo expiatorio reduce el potencial transformador del escándalo, desplazando el foco hacia el individuo y limitando la problematización de las estructuras.

A modo de conclusión, nuestros resultados invitan a desplazar la mirada: más que preguntarse si el Mundial de 2023 ha transformado el fútbol femenino, se trata de analizar por qué incluso un escándalo global, altamente mediatizado y políticamente respaldado, encuentra límites estructurales a su capacidad de cambio. Lejos de operar como un motor autónomo, el escándalo se configura como un catalizador contingente, cuya eficacia depende de configuraciones institucionales, oportunidades políticas y estrategias de los actores implicados. En este sentido, el “#SeAcabó” funciona menos como un punto de llegada que como un momento de reconfiguración en curso, caracterizado por la coexistencia de avances significativos y resistencias persistentes. Esta ambivalencia, lejos de constituir un límite, se revela como una clave analítica central para comprender las dinámicas contemporáneas de cambio social en el deporte.

Referencias bibliográficas

- Abuín-Penas, J., A. Adá-Lameiras y M. Blanco-Ruiz. “Social Influence of the #SeAcabó Case: Analysis of Messages Received by Spanish National Team Players on Social Media”. *Multidisciplinary Journal of Gender Studies* 14, n.º 3 (2025): 178–200. <https://doi.org/10.17583/generos.16834>.
- Arrieta-Castillo, C. “Manosfera y fútbol femenino: análisis del discurso misógino en la comunidad virtual del diario Marca”. *ICONO 14. Revista Científica de Comunicación y Tecnologías Emergentes* 22, n.º 1 (2024): 2–29. <https://doi.org/10.7195/ri14.v22i1.2089>.
- Arrondel, L. y R. Duhautois. “Equal Play, Equal Pay? Pourquoi les footballeuses gagnent moins que les footballeurs”. *Regards croisés sur l'économie* 35, n.º 2 (2024): 54–63. <https://doi.org/10.3917/rce.035.0054>.
- Bayle, E. y H. Rayner. “Sociology of a Scandal: The Emergence of 'FIFAgate'”. *Soccer & Society* 19, n.º 4 (2016): 593–611. <https://doi.org/10.1080/14660970.2016.1228591>.
- Cabás, P. A. “Escándalos políticos y comunicación pública. El caso Nisman”. *Estado Abierto. Revista sobre el Estado, la Administración y las Políticas Públicas* 5, n.º 1 (2021): 107–27.

⁶⁸ Arrondel y Duhautois muestran que, pese a los avances recientes, el fútbol femenino sigue limitado por una base económica estructuralmente más débil —menores ingresos, audiencias y presupuestos— que restringe su profesionalización y explica la persistencia de desigualdades con el fútbol masculino. Arrondel y Duhautois, “Equal play, equal pay?”, 59.

⁶⁹ García et al., “Scandalization as catalyzer,” 5.

- Crabill, E. "Women's Football, Sexism and Media Representation: Contextualising the Rubiales/Hermoso Kiss". *European Journal of Cultural Studies* 28, n.º 1 (2025): 223–28. <https://doi.org/10.1177/13675494241270521>.
- De Blic, D. y C. Lemieux. "Le scandale comme épreuve: éléments de sociologie pragmatique". *Politix* 71, n.º 3 (2005): 9–38. <https://doi.org/10.3917/pox.071.0009>.
- García, B. "Luis Rubiales as a Symptom of Spanish Sport Poor Governance Standards". *Managing Sport and Leisure* 31, n.º 2 (2026): 370–79. <https://doi.org/10.1080/23750472.2023.2299843>.
- García, B., H. E. Meier, S. Monserrat-Revilla, S. Tickell y R. L. Llorente. "Scandalization as Catalyzer for Marginalized Stakeholders: The Impact of the Luis Rubiales 'Kissing Scandal' on Gender Relations in Spanish Football". *International Review for the Sociology of Sport* 0, n.º 0 (2026). <https://doi.org/10.1177/1012690226142145>.
- Gozillon, A. y J. Bréhon. "L'institutionnalisation du football féminin au crible des politiques sportives fédérales: Suède-France, 'on refait le match' (XX^e–XXI^e siècles)". *Staps* 145, n.º 2 (2024): 49–66. <https://doi.org/10.3917/sta.145.0049>.
- Hernández Rodríguez, T. M. y K. E. Gutiérrez Barraza. "Espejismos en la profesionalización del fútbol femenino mexicano". *Questiones Publicitarias* 8, n.º 36 (2025): 75–86. <https://doi.org/10.5565/rev/qp.419>.
- López-Carrión, A. y G. Sanahuja-Peris. "El 'Caso Rubiales' y el movimiento #SeAcabó en la prensa de España y del Reino Unido: entre la política y el género". *Historia de la Comunicación Social* 29, n.º 2 (2024): 335–48.
- Moscoso-Sánchez, D. "¡Se acabó! La reivindicación histórica que marcó un antes y un después en el fútbol femenino español". *Sociología del Deporte* 4, n.º 2 (2023). <https://doi.org/10.46661/socioldeporte.9431>.
- Ribalta-Alcalde, D., S. Soler-Prat y J. Piedra. "Mapi León e Instagram: visibilidad lésbica en el fútbol y en redes sociales". *Estudios LGBTIQ+, Comunicación y Cultura* 5, n.º 2 (2025): 143–51. <https://doi.org/10.5209/eslg.101504>.
- Rodrigo-Jusúe, I., K. Liston, M. Doidge, J. Black, G. Sinclair, T. Fletcher y T. Lynn. "#SeAcabó: How a Mass-Mediated 'Social Drama' Made Visible and Confronted (Subjective and Objective) Violence in Women's Football in Spain". *Feminist Media Studies*, (2025): 1–18. <https://doi.org/10.1080/14680777.2025.2461123>.
- Shaw, S., M. Nelson y S. Fullagar. "'We Exist. Don't Forget or Overlook Us.': Queering the Legacies of the 2023 Women's FIFA World Cup". *Equality, Diversity and Inclusion: An International Journal*, (2025): 1–18. <https://doi.org/10.1108/EDI-04-2024-0187>.
- Verschuuren, P. y N. García-Arjona. "L'événement sportif, objet et sujet de scandales médiatiques. Analyse sociologique du scandale Rubiales en marge de la Coupe du Monde féminine FIFA 2023". *Palimpseste*, n.º 11 (2024): 12–15.

Corpus documental

El País (España)

- "A Jenni no le gustó el beso de Rubiales, a nosotras tampoco". *El País*, 20 de agosto de 2023.
- "El Me Too español". *El País*, 24 de agosto de 2023.
- "La igualdad salarial en el Mundial: la gran deuda pendiente del fútbol". *El País*, 20 de agosto de 2023.
- "Jennifer Hermoso, de la fragilidad a la madurez de una veterana". *El País*, 22 de agosto de 2023.
- "Luis Rubiales y el complejo de emperador: 'Déjennos trabajar'". *El País*, 23 de agosto de 2023.
- "Prensa internacional sorprendida ante la negativa de Rubiales". *El País*, 25 de agosto de 2023.
- "El aullido". Lucía Litjmaer, *El País*, 25 de agosto de 2023.
- "Se acabó". *El País*, 25 de agosto de 2023.
- "Decenas de personas salen a la calle para exigir el cese de Rubiales". *El País*, 26 de agosto de 2023.
- "El vendaval contra el machismo en el fútbol femenino encuentra eco en México: '¡Que se vayan los Rubiales, van a caer!'". *El País*, 30 de agosto de 2023.
- "Jorge Vilda: 'He sido cesado injustamente'". *El País*, 5 de septiembre de 2023.
- "La Fiscalía se querrela contra Rubiales por agresión sexual y coacciones a Jenni Hermoso". *El País*, 8 de septiembre de 2023.
- "Las futbolistas lo saben, es ahora o nunca". *El País*, 16 de septiembre de 2023.

- “El ‘caso Rubiales’ duplicó el número de visitas al observatorio de CC OO contra el acoso sexual”. *El País*, 13 de noviembre de 2023.
- “Así termina el ‘caso Rubiales’: una multa de 10.800 euros y tres absueltos”. *El País*, 20 de febrero de 2025.
- “La sentencia a Rubiales: se acabó, pero no del todo”. *El País*, 21 de febrero de 2025.
- “Caso Rubiales’: de la normalidad jurídica a la normalidad social”. *El País*, 21 de febrero de 2025.
- “Más allá de la sentencia: qué hemos aprendido del juicio contra Rubiales”. *El País*, 22 de febrero de 2025.
- “¿Va España con la selección femenina de fútbol?: cómo el beso de Rubiales polarizó a la sociedad en torno a La Roja”. *El País*, 13 de julio de 2025

Marca (España)

- “Rubiales repitió el beso de Casillas a Carbonero... ¡con Jenni Hermoso!”. *Marca*, 20 de agosto de 2023.
- “Más rubialistas que Rubiales”. *Marca*, 19 de febrero de 2025.
- “Rubiales, condenado a 18 meses de multa por agresión sexual a Jenni Hermoso: no irá a la cárcel”. *Marca*, 20 de febrero de 2025.
- “Rubiales: ‘No busco volver al fútbol, solo poder trabajar tranquilo en España’”. *Marca*, 13 de noviembre de 2025.

Le Monde (Francia)

- “Baiser forcé : l’affaire Rubiales’ met en lumière la libération de la parole des sportives”. *Le Monde*, 26 de agosto de 2023.
- “Le football à la traîne des acquis féministes espagnols”. *Le Monde*, 31 de agosto de 2023.
- “Des militantes féministes, dont Alice Coffin, dénoncent une ‘riposte violente’ du service de sécurité du PSG”. *Le Monde*, 2 de octubre de 2023.
- “L’affaire du baiser forcé : la condamnation de Luis Rubiales, une victoire en demi-teinte pour Jenni Hermoso”. *Le Monde*, 21 de febrero de 2025.
- “L’affaire du baiser forcé, un tournant pour les footballeuses espagnoles”. *Le Monde*, 14 de febrero de 2025.

L’Équipe (Francia)

- “Rubiales provoque une révolution”. *L’Équipe*, 26 de agosto de 2023.
- “Bouche dégoût”. *L’Équipe*, 28 de agosto de 2023.
- “Aitana Bonmati (Espagne) : ‘La Coupe du monde n’a servi à rien’”. *L’Équipe*, 27 de febrero de 2024.
- “Victime du baiser forcé de Luis Rubiales, Jenni Hermoso (Espagne) a fait bouger les lignes”. *L’Équipe*, 28 de febrero de 2024.
- “Hermoso, retour en héroïne”. *L’Équipe*, 4 de octubre de 2023.
- “Hermoso, le symbole d’une lutte”. *L’Équipe*, 29 de octubre de 2024.
- “Rancœurs, joueuses écartées : l’affaire Rubiales a laissé des plaies encore ouvertes en sélection espagnole”. *L’Équipe*, 3 de diciembre de 2024.
- “L’Espagne en quête de l’Euro... et de quiétude dans un contexte de tensions entre les joueuses, la sélectionneuse et la Fédération”. *L’Équipe*, 3 de julio de 2025.

El Universal (México)

- “Los escándalos de Luis Rubiales; orgías, acusaciones de abuso y corrupción”. *El Universal*, 25 de agosto de 2023.
- “Andrea Pereira ante la unión por lo ocurrido con Jenni Hermoso: ‘Es de agradecer, esto llevaba mucho tiempo’”. *El Universal*, 27 de agosto de 2023.
- “‘Es bueno ver que hay mecanismos de rendición de cuentas’, dice la ONU, tras la renuncia de Rubiales a la RFEF”. *El Universal*, 11 de septiembre de 2023
- “Luis Rubiales apelará su sentencia; fue sometido a juicio por delito de agresión sexual contra Jennifer Hermoso”. *El Universal*, 20 de febrero de 2025.
- “Video: cientos de personas se reúnen en Madrid en apoyo a Jenni Hermoso y contra Luis Rubiales”. *El Universal*, 28 de agosto de 2023. <https://www.eluniversal.com.mx/deportes/video-cientos-de-personas-se-reunen-en-madrid-en-apoyo-a-jenni-hermoso-y-contra-luis-rubiales/>.

Récord (México)

- “Entre orgías y corrupción, la gestión de Rubiales ha estado marcada por la polémica”. *Récord*, 22 de agosto de 2023.
- “México ha fortalecido su protocolo”. *Récord*, 24 de agosto de 2023.
- “Andrea Pereira sobre el caso Jenni Hermoso-Rubiales: ‘Esto ya llevaba mucho tiempo’”. *Récord*, 27 de agosto de 2023.
- “Letrero en apoyo a Jenni Hermoso desata la violencia en partido del PSG”. *Récord*, 2 de octubre de 2023.
- “Jenni Hermoso, de Tigres Femenil, fue víctima de la lesbofobia y homofobia”. *Récord*, 25 de junio de 2024.
- “Jenni Hermoso denunció los insultos que recibe en redes: ‘¿Eres subnormal?’”. *Récord*, 22 de septiembre de 2024.
- “¡Que la vergüenza cambie de bando!”. *Récord*, 4 de febrero de 2025.
- “Jenni Hermoso no entra en la convocatoria de la Selección de España y respondió a Montse Tomé”. *Récord*, 22 de mayo de 2025.
- “Alexia Putellas responde a Chicharito Hernández y sus mensajes machistas”. *Récord*, 1 de agosto de 2025.
- “Jenni Hermoso denunció amenazas de muerte previo a la Semifinal contra Cruz Azul”. *Récord*, 18 de noviembre de 2025.
- “Jenni Hermoso: la jugadora que cambió la narrativa del fútbol femenino en México y en el mundo”. *Récord*, 12 de diciembre de 2025.

ORCID

Noemi GARCÍA-ARJONA  <https://orcid.org/0000-0002-7269-6524>

Pim VERSCHUUREN  <https://orcid.org/0000-0002-2046-7447>

DE LA COPPA DEL MONDO AU MUNDIALITO : DECOLLO RIUSCITO OU OCCASION MANQUÉE POUR LE FOOTBALL FÉMININ ITALIEN ?

From the *Coppa del Mondo* to the *Mundialito*: a successful launch or a missed opportunity for Italian women's football?

De la *Coppa del Mondo* al *Mundialito*: ¿despegue exitoso u oportunidad perdida para el fútbol femenino italiano?

Audrey GOZILLON¹ , Jean BRÉHON² , Oumaya HIDRI NEYS²

¹Université de Rouen (France)

²Université d'Artois (France)

Correspondencia / correspondence: Audrey Gozillon. E-mail: audrey.gozillon@univ-rouen.fr

Résumé

Longtemps conjugué uniquement « au masculin », c'est au cours de la seconde moitié du vingtième siècle que le football féminin s'émancipe : il faut reconnaître à l'Italie l'une des premières initiatives visant à bâtir une compétition internationale alors même que la pratique était encore dissimulée avant-guerre (Dietschy 2010 ; Gozillon 2021). En 1968, un groupe d'hommes d'affaires turinois crée une Federazione Italiana di Calcio Femminile, suivie deux ans plus tard, d'une première coupe du monde féminine non officielle (Martini Rosso Cup) préfigurant les Mundialito féminins à venir.

Reconnue et soutenue aujourd'hui par la Fédération Italienne de Football (FIGC : Federazione Italiana Giuoco Calcio), la pratique n'a cessé de voir ses effectifs « féminins » augmenter au cours du temps : passant d'environ 150 pratiquantes en 1957, à plus de 42 500 en 2024. En quoi ces premiers événements sportifs ont-ils contribué ou non à l'essor de la pratique du calcio femminile ?

Issue d'un travail de thèse et d'une recherche soutenue par la FIFA, cette proposition d'article souhaite, dans une perspective socio-historique, retracer le processus d'institutionnalisation du football des femmes en Italie et replacer le rôle de ces compétitions dans une approche plus « englobante » (Vigarello 1988) faisant de ces événements un facteur parmi d'autres pouvant expliquer la spécificité culturelle du football féminin latin. Entretien mené avec un responsable fédéral, archives institutionnelles et corpus établi à partir des travaux de référence sur le sujet constituent les matériaux principaux de ce travail.

Mots-clé: Italie, football, femmes, événements sportifs, processus d'institutionnalisation.

Cet article en accès libre est diffusé selon les termes de la licence d'attribution-pas d'utilisation commerciale-pas de modification de Creative Commons (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>), dans laquelle toute exploitation de l'œuvre est autorisée, hormis la modification et la création d'œuvres dérivées, uniquement à des fins non commerciales et à condition que le nom de l'auteur soit cité.

Abstract

Long associated solely with men, women's soccer began to gain recognition in the second half of the 20th century. Italy deserves credit for one of the first initiatives to establish an international competition, even though the sport was still largely hidden before the war (Dietschy 2010; Gozillon 2021). In 1968, a group of Turin businessmen created the Federazione Italiana di Calcio Femminile, followed two years later by the first unofficial women's world cup (Martini Rosso Cup), which foreshadowed the women's Mundialitos to come.

Now recognized and supported by the Italian Football Federation (FIGC: Federazione Italiana Giuoco Calcio), the sport has seen a steady increase in the number of female players over time, from around 150 in 1957 to more than 42,500 in 2024. How did these early sporting events contribute, or not, to the rise of calcio femminile?

Based on a thesis and research supported by FIFA, this article aims to trace the institutionalization of women's soccer in Italy from a socio-historical perspective and to place the role of these competitions in a more "comprehensive" approach (Vigarello 1988) approach, making these events one factor among others that can explain the cultural specificity of Latin women's soccer. An interview with a federal official, institutional archives, and a corpus based on reference works on the subject constitute the main materials for this work.

Keywords: Italy, football, women, sporting events, institutionalisation process.

Resumen

Asociado durante mucho tiempo exclusivamente a los hombres, el fútbol femenino comenzó a ganar reconocimiento en la segunda mitad del siglo XX. Italia merece el reconocimiento por una de las primeras iniciativas para establecer una competición internacional, a pesar de que este deporte seguía siendo en gran medida desconocido antes de la guerra (Dietschy 2010; Gozillon 2021). En 1968, un grupo de empresarios de Turín creó la Federazione Italiana di Calcio Femminile, a la que siguió dos años más tarde la primera copa mundial femenina no oficial (Copa Martini Rosso), que presagiaba los Mundialitos femeninos que vendrían después.

Ahora reconocido y apoyado por la Federación Italiana de Fútbol (FIGC: Federazione Italiana Giuoco Calcio), este deporte ha experimentado un aumento constante del número de jugadoras a lo largo del tiempo, pasando de unas 150 en 1957 a más de 42 500 en 2024. ¿Cómo contribuyeron, o no, estos primeros eventos deportivos al auge del calcio femminile?

Basado en una tesis y una investigación respaldadas por la FIFA, este artículo tiene como objetivo trazar la institucionalización del fútbol femenino en Italia desde una perspectiva sociohistórica y situar el papel de estas competiciones en un enfoque más «integral» (Vigarello 1988), convirtiendo estos eventos en un factor más entre otros que pueden explicar la especificidad cultural del fútbol femenino latino. Una entrevista con un funcionario federal, archivos institucionales y un corpus basado en obras de referencia sobre el tema constituyen los principales materiales de este trabajo.

Palabras clave: Italia, fútbol, mujeres, eventos deportivos, proceso de institucionalización.

Introduction

Longtemps réservé aux hommes, le football ne s'ouvre progressivement aux femmes en Europe qu'à partir des années 1970 (Williams 2013). Reconnue aujourd'hui comme une pratique à part entière (Breuil 2011), cette activité bénéficie d'un soutien croissant de la part des instances internationales et nationales. Toutefois, comme le souligne Nadine Kessler, sous-directrice du football féminin¹ à l'Union des Associations Européennes de Football (UEFA), lors de la présentation de la stratégie « Unstoppable » (2024-2030), si la « croissance est visible à tous les niveaux de jeu et aux quatre coins de l'Europe, elle se manifeste néanmoins à différents rythmes [ce qui engendre] des disparités

¹ La dénomination « football féminin » renvoie à la catégorie officielle de pratique qui sépare formellement femmes et hommes. Ce raccourci indigène est ici utilisé dans un souci de lisibilité bien qu'il fasse l'économie des apports de la sociologie du genre et des rapports sociaux de sexe, auxquels nous souscrivons.

dans les niveaux de développement » (UEFA 2024). À cet égard, un simple examen des taux de féminisation met en évidence de profonds écarts entre fédérations (Boniface et Gomez 2019) : Allemagne (14,5 %), Angleterre (20 %), Norvège (31 %), Suède (28 %), France (9 %), Espagne (8,8 %), Portugal (10 %), Italie (4 %), etc.

Cette disparité invite à interroger le développement du football féminin à l'aune des travaux portant sur les processus d'institutionnalisation des pratiques sportives, entendus comme des dynamiques historiques par lesquelles une activité se stabilise, se légitime et s'intègre à des structures sociales et organisationnelles (Vigarello 1988 ; Pociello 1999). Ils s'inscrivent également dans une perspective attentive aux rapports sociaux de sexe (Kergoat 2012), qui envisagent le sport comme un espace historiquement construit de domination masculine (Bourdieu 1998), au sein duquel l'accès des femmes relève de processus différenciés selon les contextes nationaux.

Afin de rendre compte de ces variations, nous avons réalisé, dans le cadre d'une bourse de recherche FIFA João Havelange², une socio-histoire comparée (Julien 2005 ; Noiriel 2008) des processus d'institutionnalisation du football féminin dans plusieurs pays européens. Cette démarche comparative vise à identifier des configurations nationales spécifiques, à partir de la mise en relation d'unités d'analyse communes, permettant de dégager à la fois des régularités et des singularités (Vigour 2005). Elle s'inscrit dans une approche relationnelle des faits sociaux, attentive aux interactions entre acteurs, institutions et contextes. Sur le plan méthodologique, nous avons, pour chaque cas étudié, croisé plusieurs types de sources : analyse de la littérature scientifique, enquête orale auprès des responsables nationaux, et dépouillement de fonds documentaires (« RetroNews », « Gallica », « National Football Museum »). Pour le cas français, les archives « Georges Boulogne », premier directeur technique national de la Fédération Française de Football (1970-82), ont également été mobilisées. L'analyse diachronique de ces matériaux, à travers la reconstitution de frises chronologiques comparées, a permis d'identifier trois grandes séquences du développement du football féminin. Premièrement, le « premier XX^e siècle » (Berstein et Milza 1990), de la fin des années 1890 au milieu des années 1960, caractérisé par une visibilité ponctuelle, mais fragile de la pratique. Deuxièmement, les « vingt décisives » (Sirinelli 2007), des années 1960 aux années 1990, marquées par des dynamiques d'émergence, de structuration et de reconnaissance progressive. Troisièmement, une période contemporaine, des années 1990 à nos jours, correspondant à un processus d'ancrage culturel (Pociello 1999), dont les formes restent néanmoins différenciées selon les espaces nationaux. Dans le prolongement des travaux de Xavier Breuil (2011), notre recherche propose ici d'analyser ces trajectoires à partir d'un cadre explicatif articulant facteurs endogènes et exogènes (Vigarello 1988). Elle met en évidence le rôle structurant de plusieurs variables : les politiques publiques en matière d'égalité, la médiatisation, l'organisation de (méga)événements et les stratégies des instances dirigeantes. Loin d'agir isolément, ces facteurs interagissent selon des configurations spécifiques, produisant des effets différenciés sur le développement de la pratique. Cette approche s'inscrit ainsi dans une socio-histoire des processus, attentive aux effets de combinaison et aux temporalités différenciées.

Les tendances identifiées invitent à porter une attention particulière au cas « singulier » de l'Italie. En effet, si certains travaux soulignent le rôle pionnier de ce pays dans l'organisation de compétitions féminines non officielles à l'échelle européenne et mondiale (Bertacchini 2009 ; Breuil 2011 ; Rabeux 2019), peu d'études en analysent les effets sur le développement de la pratique (Bourbillères et Djaballah 2024). Ce paradoxe interroge les conditions dans lesquelles les (méga)événements sportifs peuvent agir comme des leviers d'institutionnalisation.

Dans cette perspective, cet article mobilise les travaux relatifs aux effets sociaux des méga-événements, envisagés non seulement comme des instruments de développement économique, mais aussi comme des dispositifs de socialisation et de diffusion des pratiques (Junod 2007). Il s'agit dès lors de comprendre en quoi ces compétitions ont pu contribuer – ou non – à l'essor du *calcio femminile*, et comment elles s'inscrivent dans le processus de transformation du football, du *people's*

² Gozillon, Audrey. 2021. *Une féminisation différenciée des footballs européens. Analyse et comparaison des processus d'institutionnalisation de la pratique*. Suisse : Rapport de bourse João Havelange de la FIFA.

game au *global game* (Dietschy 2023). Afin d'évaluer si ces grandes compétitions peuvent être considérées comme de véritables « opportunités de socialisation » (Percheron 1993 ; Ihl 2002), nous avons retracé le processus d'institutionnalisation du football féminin en Italie. En adoptant une approche « englobante » (Vigarello 1988), qui considère ces événements comme un facteur parmi d'autres, nous avons analysé un corpus d'une vingtaine d'articles et d'ouvrages (*figure 1*). Ce travail a été complété par la consultation des archives de l'UEFA (séries institutionnelles, compétitions, communication et image), des ressources de la FIGC (Federazione Italiana Giuoco Calcio) (« *calcio femminile in Italia* »), ainsi que par la réalisation d'un entretien semi-directif mené avec le responsable du développement du football féminin au sein de la fédération.

Figure 1. Corpus étudié pour le cas italien.

- Archambault, Fabien. 2012. *Le contrôle du ballon. Les catholiques, les communistes et le football en Italie, de 1943 au tournant des années 1980*. École française de Rome.
- Bertacchini, Élisabeth. 2009. « Attualità nella preparazione atletica nel calcio femminile » [Actualités dans la préparation physique dans le football féminin]. Master thesis, University of Brescia.
- Breuil, Xavier. 2007. « Femmes, culture et politiques. Histoire du football féminin en Europe de la Grande Guerre jusqu'à nos jours ». PhD diss., University of Metz.
- Breuil, Xavier. 2011. *Histoire du football féminin en Europe*. Histoire du Sport.
- Burová, Anna. 2014. « Gender nella terminologia calcistica – studio comparativo tra il ceco e l'italiano » [Le genre dans la terminologie du football – étude comparative entre le tchèque et l'italien]. PhD diss., University of Palacký.
- Di Salvo, Giovanni. 2018. *Le pionnière del calcio. La storia di un gruppo di donne che sfidò il regime fascista* [Les pionnières du football. L'histoire d'un groupe de femmes qui a défié le régime fasciste]. Bradipolibri.
- Dietschy, Paul. 2014. *Histoire du football*. Perrin.
- Dietschy, Paul. 2017. « Le football italien des guerres mussoliniennes à la guerre civile », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 268 (4) : 85-96.
- Doidge, Mark. 2015. *Football Italia: Italian Football in an Age of Globalization*. Bloomsbury.
- Giani, Marco. 2017. « 'Amo moltissimo il giuoco del calcio'. Storia e retorica del primo esperimento di calcio femminile in Italia (Milano, 1933) » [« J'aime beaucoup le football ». Histoire et rhétorique de la première expérience de football féminin en Italie (Milan, 1933)]. *La Chambre Bleue Journal Of Gender Studies* (17) : 384-422.
- Giani, Marco. 2020. « Ragazzemoniali: Spinte Globalizzanti. E specificità nazionali nel calcio femminile italiano » [Ragazzemoniali : Tendances mondialisatrices. Et spécificités nationales dans le football féminin italien]. *Glocalism: Journal of culture, politics and innovation* (1) : 1-105.
- Gori, Gigliola et James A. Mangan. 2016. *Sport and the Emancipation of European Women: The Struggle for Self-fulfilment* [Le sport et l'émancipation des femmes européennes : la lutte pour l'épanouissement personnel]. Routledge.
- Lanfranchi, Pierre. 1998. « La réinvention du foot en Italie ». *Sociétés & Représentations* 7 (2) : 49-65.
- Lorenzini, Stefania. 2020. « Tra razzismo e sessismo, il caso delle calciatrici. Una riflessione pedagogica interculturale e di genere » [Entre racisme et sexisme, le cas des footballeuses. Une réflexion pédagogique interculturelle et de genre]. *Educazione Interculturale – Teorie, Ricerche, Pratiche* (18) : 122-37.
- Milza, Pierre. 1990. « Le football italien. Une histoire à l'échelle du siècle ». *Vingtième Siècle Revue d'histoire* 26 (2) : 49-58.
- Morini, Marco. 2022. *Stereotipi di genere nel calcio femminile* [Stéréotypes de genre dans le football féminin]. Master thesis, University of Vallée d'Aoste.
- Rabeux, Thibault. 2019. *Football féminin : Les Coupes du Monde officielles*. Amazon.
- Segreto, Luciano et Francesco Maccelli. 2024. « Towards an economic and political taxonomy of Italian football presidents (1960–2000) ». *Soccer & Society* 26 (2): 219-33.
- Williams, Jean et Rob Hess. 2015. « Women, Football and History: International Perspectives ». *The International Journal of the History of Sport* 32 (18): 2115–22.

1933, pionnières en crampons : premier élan ou *take off* raté ?

En Italie, le football est apparu à la fin du XIX^{ème} siècle (Dietschy 2001 ; Lanfranchi 2002 ; Archambault 2012). Plus précisément, il s'agit de « *calcio* ». Comme le montre les travaux de Pierre Milza (1990, 49), cette précision sémantique met en relief la spécificité de l'évolution de ce sport transalpin : son histoire est en effet marquée par « l'inégalité entre les grandes cités industrielles du Nord qui ont fourni les clubs les plus prestigieux et le Sud et, par empreinte laissée par le fascisme qui a érigé ce sport ici plus tôt qu'ailleurs en grand spectacle populaire ». C'est principalement dans des villes situées au sein de régions industrielles et urbanisées que les premières équipes d'hommes se sont ainsi développées. Si des compétitions sont rapidement mises en place, ces dernières sont, dans un premier temps, prises en charge par la Fédération de Gymnastique Nationale (FGN)³ – elle organise, par exemple à partir de 1895, un tournoi de football (Lanfranchi 1998 ; Dietschy 2001). Afin de structurer et de réguler une pratique en pleine expansion, la Fédération Italienne de Football (FIF), qui devient dix ans plus tard la Federazione Italiana Giuoco Calcio (FIGC), est créée en 1898. Ce processus s'inscrit dans une dynamique plus large d'institutionnalisation des pratiques sportives, entendue comme la formalisation progressive de règles, d'organisations et de dispositifs de légitimation (Vigarello 1988). Au cours de cette période, le *calcio* connaît une diffusion territoriale croissante, notamment dans le sud de l'Italie, à Naples ou à Bari.

Initialement investi par des fractions sociales dominantes – bourgeoisie et aristocratie –, le football participe d'abord d'une logique de distinction sociale, avant de s'inscrire, dans l'après-Première Guerre mondiale, dans un processus de popularisation. Comme le souligne Lanfranchi (2002, 18), il devient alors « un sport populaire qui s'ouvre aux masses ». Cette transformation peut être interprétée à l'aune des travaux sur la diffusion sociale des pratiques culturelles, qui montrent comment certaines activités passent d'un usage élitaire à une appropriation plus large, sous l'effet de recompositions sociales et politiques. Les effectifs augmentent rapidement, passant de 400 pratiquants en 1920 à 1 120 en 1923 (Dietschy 2001), témoignant de cette dynamique d'extension sociale et territoriale. Toutefois, ce processus d'institutionnalisation et de diffusion demeure profondément structuré par des rapports sociaux de sexe : les femmes peinent à s'engager dans la pratique, se heurtant à des normes sociales relatives au contrôle du corps féminin, à l'intégrité physique et à l'idéal de respectabilité (Gori 2006). Le corps sportif féminin apparaît ainsi comme un enjeu de régulation sociale, au croisement de logiques morales, médicales et culturelles de l'époque. Néanmoins, leur présence ne saurait être totalement invisibilisée. Si elles sont largement exclues du jeu, les femmes occupent une place dans les espaces périphériques de la pratique, notamment dans les tribunes. À cet égard, la figure des « dames patronnesses », membres de la Juventus de Turin, illustre une forme d'intégration différenciée et genrée au sein de l'univers footballistique (Dietschy 2001, 134). Cette participation indirecte renvoie à une division sexuée des rôles, dans laquelle les femmes sont assignées à des fonctions de soutien, de sociabilité ou de représentation, plutôt qu'à la pratique elle-même.

Il faut attendre les années 1930 pour voir le régime fasciste, instauré par Benito Mussolini, se saisir de la question de la place des femmes dans le sport en Italie. Cette intervention s'inscrit dans une politique plus large de mise en ordre des corps et des comportements, au sein de laquelle le sport constitue un instrument central de mobilisation et d'encadrement des populations. Si l'activité physique est alors pensée comme un moyen « de préparer le citoyen-soldat, de régénérer la santé et de promouvoir la socialité des Italiens par la pratique massive » (Gori 2006, 99), elle fait l'objet, en ce qui concerne les femmes, d'un traitement différencié. La pratique sportive féminine est assignée à des finalités spécifiques, centrées sur l'entretien du corps et la préservation des fonctions reproductives (Dietschy 2008). Loin de constituer un espace d'émancipation, elle s'inscrit dans une

³ Comme l'explique Paul Dietschy (2001), c'est au sein des sociétés de gymnastique que le football se développe en Italie au cours des années 1890. La Fédération devient donc un allié de circonstance pour la pratique puisque, bien implanté dans le Nord et l'Est du pays, elle pouvait compter sur l'appui des autorités.

logique normative visant à encadrer les usages du corps féminin. Par crainte de « dérives » – notamment liées à la promiscuité entre les sexes ou à un supposé « oubli de la fonction maternelle » –, le régime met en place un contrôle strict des activités autorisées. Seules certaines pratiques, jugées compatibles avec l'ordre moral et les représentations de la féminité, sont alors encouragées, « telles que le ski, le patinage, le basket-ball, la natation, le tennis ou encore certaines disciplines de l'athlétisme »⁴ (Gori 2006, 100). En revanche, rien ne précise que ces dernières ne peuvent pas jouer au football. Il faut dire qu'à cette époque, il paraît inconcevable, pour les dirigeants du pays, d'accorder la pratique du ballon rond au féminin ; point de vue soutenu par les journalistes de l'époque qui vont jusqu'à publier des propos ironiques sur le sujet : « à ce rythme, un jour on verra des femmes jouer au foot... »⁵ (Calcio Poco Romantico 2025). Pourtant, c'est dans ce contexte, qu'une trentaine de filles⁶ décident, en mars 1933, de créer la première équipe « féminine » à Milan : les *Gruppo Femminile Calcistico* (GFC) (Giani 2020) (Figure 2). Souhaitant obtenir l'approbation du régime pour s'entraîner et organiser des matchs en toute légalité, ces dernières adressent une demande aux autorités fascistes. C'est Léandro Arpinati⁷, alors à la tête du Comité National Olympique Italien (CONI)⁸ et de la Fédération Italienne de Football (FIGC)⁹, qui décide, contre toutes attentes, d'accorder aux joueuses le droit de pratiquer, à condition toutefois – étant donné la nature expérimentale de la chose – qu'elles jouent à huis clos (Giani 2017 ; Dietschy 2008).

Des premiers rassemblements s'organisent et ils sont soutenus par un hebdomadaire sportif milanais : *Il Calcio Illustrato*¹⁰. Plus précisément, le 29 mars 1933, le journal fournit à ses lecteurs des informations sur les jours et les horaires d'entraînement du collectif et invite, avec l'accord des joueuses, toutes « les femmes intéressées à s'inscrire, strictement par écrit »¹¹ (Giani 2017, 388). Après avoir publié plusieurs articles sur le sujet au mois d'avril, le journal décide de consacrer en mai une page entière aux footballeuses, avec pour titre : « Un'ora con le calciatrici milanesi »¹².



Figure 2. L'équipe féminine de football de Milan. Source : *Le journal Il Calcio Illustrato*, 15 mars 1933.

⁴ Certaines femmes engagées dans ces activités vont participer aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936. Ondina Valla (appelée également Trebisonda Valla), au 80 mètres haies, va même remporter la médaille d'or (Dietschy 2008).

⁵ « Tanto che sui giornali italiani si potevano leggere cose tipo 'di questo passo, un giorno vedremo delle donne giocare a calcio'... »

⁶ L'équipe du *Gruppo Femminile Calcistico* se compose de jeunes filles âgées de 15 à 20 ans. Majoritairement scolarisées et engagées dans des formations professionnelles diverses (couturière, modiste, dactylographe, etc.), elles doivent, pour pratiquer, obtenir une autorisation parentale, ce qui témoigne du maintien d'un contrôle familial étroit sur les engagements féminins. Originaires de milieux populaires de Milan – ville alors considérée comme un centre majeur du développement sportif, notamment féminin –, ces joueuses s'inscrivent dans un espace social où l'accès des femmes à la pratique sportive demeure encadré et conditionné. Encadrées par Ugo Cardosi, négociant en vin, elles pratiquent un *calcio* adapté, distinct de celui des hommes : deux mi-temps de 15 minutes, un ballon légèrement plus grand qu'un ballon d'enfant, et la présence d'hommes dans les buts (Giani 2017). Ces aménagements témoignent d'un processus de différenciation sexuée de la pratique sportive, au sein duquel le football féminin est reconfiguré afin de le rendre conforme aux normes sociales de féminité. Dans cette perspective, la modification des règles du jeu peut être interprétée comme une forme d'ajustement normatif, visant à rendre socialement acceptable l'engagement des femmes dans une activité historiquement construite comme masculine.

⁷ Leandro Arpinati est né en 1892 et mort en 1945. Homme politique et un dirigeant sportif italien, il a été considéré comme un ennemi du régime à partir de 1934 et envoyé en confinement dans une résidence surveillée.

⁸ A cette époque, le CONI se devait d'être le relais, dans le monde sportif, de la politique fasciste de Mussolini.

⁹ La FIGC a vu le jour en 1898.

¹⁰ Journal créé en 1931 par Leone Boccali.

¹¹ « Eventuali donne interessate a far pervenire le proprie iscrizioni, rigorosamente per iscritto ».

¹² « Une heure avec les footballeuses milanaïses ».

Cette première forme de reconnaissance médiatique et l'augmentation des effectifs de joueuses incitent les dirigeants à organiser une première rencontre officielle (Di Salvo 2018). Le match se déroule en public, le 11 juin 1933 à Milan, en présence d'environ mille spectateurs (Giani 2017). Pour l'occasion, le collectif est scindé en deux permettant ainsi de voir apparaître deux équipes : les *Gruppo Sportivo Ambrosiano* et les *Gruppo Sportivo Cinzano*. Si ces premières tentatives favorables à la pratique féminine sont relayés dans certains titres de presse par quelques journalistes-sportifs convaincus – *Il Calcio Illustrato* (Burová 2014) –, à l'inverse, la grande majorité de la presse écrite italienne n'hésite pas, quant à elle, à se moquer du phénomène émergent et des joueuses : en les dessinant soit en garçon manqué, soit en aventurière à la recherche d'un mari (Giani 2017) (*Figure 3*).

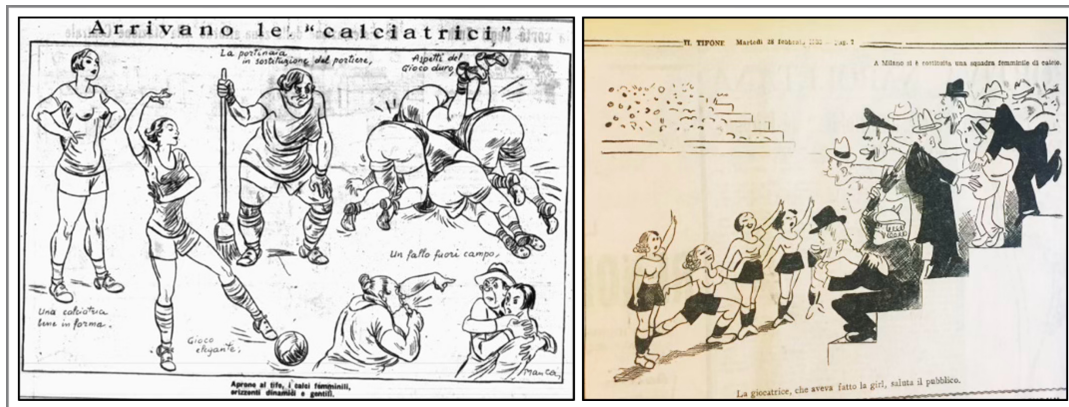


Figure 3. Caricature des footballeuses italiennes diffusées dans la presse. Source : Marco Giani (2017).

Les discours officiels exaltant la « *Donna madre e moglie* » (la femme-mère et épouse) (De Grazia 1992), les politiques natalistes visant le contrôle de la sphère privée (Willson 2002), ainsi que l'encadrement des organisations féminines fascistes – telles que les *Fasci Femminili*, les *Massaie Rurali* destinées aux femmes rurales ou encore les *Sezione Operaie e Lavoranti a Domicilio* pour les ouvrières – participent à la structuration d'un ordre social profondément genré. Articulés à une tradition patriarcale et catholique prégnante, ces dispositifs contribuent à limiter, voire à entraver, toute tentative d'émergence du football féminin, d'autant que les initiatives pionnières demeurent rares et peu institutionnalisées.

Dans cette configuration, l'espace sportif apparaît comme un lieu de reproduction des normes de genre, au sein duquel les femmes sont assignées à des rôles sociaux spécifiques, éloignés de la pratique compétitive. Parallèlement, le *calcio* masculin s'impose comme un puissant vecteur d'identification nationale, notamment à travers les succès de l'Équipe d'Italie de football, victorieuse de la Coupe du monde de football 1934 et de la Coupe du monde de football 1938, ainsi que du tournoi olympique des Jeux olympiques de Berlin 1936. Dès lors, la forte valorisation du football masculin, conjuguée au faible engagement des dirigeants en faveur de la pratique féminine, contribue à marginaliser durablement les premières tentatives de structuration du football des femmes. Autrement dit, la centralité du « vrai football », entendu comme pratique masculine légitime, tend à reléguer les premières expériences féminines à un statut périphérique, freinant ainsi leur reconnaissance et leur institutionnalisation.

En mai 1933, le président du CONI, Léandro Arpinati¹³ « tombe en disgrâce, pour des raisons obscures » (Bolz 2008, 75). Arrêté et envoyé en exil, il est remplacé par Achille Starace¹⁴, un homme plus autoritaire. Ce dernier, indigné contre la pratique du football des femmes, décide, quelques

¹³ Également à la tête de la Fédération Italienne de Football à cette époque, il sera remplacé par Giorgio Vaccaro.

¹⁴ Achille Starace est né le 18 août 1889 et décédé le 29 avril 1945. En plus d'être président du CONI, il est également secrétaire du parti national fasciste.

mois plus tard, de publier un éditorial intitulé « *Dell'attività sportiva femminile*¹⁵ »¹⁶ afin de « bloquer l'activité [...] et d'empêcher la création d'autres équipes »¹⁷ (Lorenzini 2020, 127). Ainsi, alors qu'au cours de cette période le football des hommes se professionnalise (Dietschy 2017), l'interdiction émise par le CONI en novembre 1933 engendre la disparition du football des femmes en Italie. Si durant ces huit mois d'existence, l'organisation de rencontres a permis à quelques footballeuses de sortir de l'ombre, le choix des instances dirigeantes, les lois mises en œuvre par le régime fasciste à l'encontre des femmes et les critiques émises par la majorité des médias éteignent toute tentative d'éclosion de la pratique.

Fédérations, tournois, joueuses : trio gagnant ou tentative infructueuse ?

La seconde guerre mondiale et l'immédiate après-guerre ne sont pas sans conséquence sur l'évolution de la place de la femme dans la société italienne. Le début de l'été 1943, « voit une dégradation rapide de la situation militaire et politique de l'Italie fasciste » (Foro 2016, 213). En effet, une série de défaites plonge le régime dans une véritable crise intérieure. Voyant alors le parti se désolidariser, les dirigeants décident de convoquer, les 24 et 25 juillet 1943, le Grand Conseil¹⁸. Durant cette réunion, ils votent pour un retour à une monarchie constitutionnelle et demandent la démission de Benito Mussolini (Foro 2016). Son arrestation, dès le lendemain, engendre la chute du régime et entraîne, quelques mois plus tard, la signature de l'armistice. Si plusieurs gouvernements se succèdent durant deux ans, dont celui d'Ivanoe Bonomi au cours duquel les femmes vont obtenir le droit de vote (1945), il faut attendre juin 1946 pour voir Alcide de Gasperi être élu chef de l'État et ainsi donner naissance à la première république italienne (Attal 2007). Afin de structurer cette « nouvelle » forme d'organisation politique, les italiens et italiennes élisent au même moment les membres de l'Assemblée en charge de la rédaction du projet de Constitution républicaine (Simoncini 2022). Au total, en 1946, 21 femmes (sur les 556 sièges disponibles) intègrent cette institution. Et ces dernières vont jouer un rôle clé sur « la question de l'égalité des citoyens devant la loi » (Simoncini 2022, 6) puisqu'elles vont engager des discussions sur la place des femmes dans la société (mariage, travail, enfants, etc.). Par le biais de leur engagement, elles réussissent à inscrire dans l'article 3 que « tous sont égaux devant la loi sans distinction de race, de sexe, de langue, religion, opinion politique, conditions personnelles et sociales » (Simoncini 2022, 6) et à modifier des textes afin de permettre aux italiennes de s'émanciper¹⁹. Ce contexte politique et social a indéniablement influencé le timide mais réel « risorgimento sportif » (Dietschy 2012) cette fois féminin, du football en particulier.

En 1946, deux équipes « féminines » se créent à Trieste²⁰ : la *Triestina* et les *Figlie di San Giusto* (Lorenzini 2020). Durant plusieurs mois ces dernières voyagent en Italie afin de promouvoir la pratique en organisant des rencontres contre des équipes locales improvisées. L'initiative individuelle répond au silence des instances dirigeantes. Alors que des collectifs se créent dans le pays, en 1957, la baronne Angela Altini de Torralbo²¹ se décide à prendre en charge le mouvement (Burová 2014 ; Morini 2022). Pour ce faire, et avec l'aide du comptable Vittorio Smedile, elle crée sa propre

¹⁵ « Attività sportiva femminile ».

¹⁶ Cet éditorial vient ordonner la dissolution de toutes les équipes sportives féminines qui ne se conformaient pas aux disciplines définies par le régime.

¹⁷ « Bloccare le attività calcistiche femminili milanesi e per evitare la creazione di altre squadre ».

¹⁸ Le Grand Conseil est l'organe le plus important du Parti national fasciste (PNF) italien depuis sa création en décembre 1922, à la chute de Benito Mussolini en juillet 1943.

¹⁹ Précisons toutefois que les enjeux autour de cet acte fondateur sont élevés. Il faut donc attendre « dix-huit mois entre la première séance de l'Assemblée (le 25 juin 1946) et l'approbation finale du texte (le 22 décembre 1947) promulgué le 27 décembre 1947 et entré en vigueur le 1^{er} janvier 1948 » (Passaglia, 2018, 46).

²⁰ A cette époque, la ville de Trieste est disputée entre l'Italie et la Yougoslavie. Pour lutter contre les violences italo-yougoslaves et réaffirmer son identité italienne, la ville utilise le sport comme moyen d'affirmation.

²¹ Députée nationale du parti monarchique, la baronne cherche alors à instrumentaliser le football féminin pour servir la propagande politique de sa formation (Bertacchini 2009).

fédération : l'Associazione Italiana Calcio Femminile²² (AICF) (Lorenzini 2020). Cette nouvelle organisation regroupe au total « six équipes : deux à Rome, trois à Naples et ses alentours et une en Sicile » (Breuil 2007, 163). Face à cet engouement, en 1959, Angela propose d'impulser le premier championnat national de football féminin. Mais ce dernier ne verra pas le jour puisque, suite à un désaccord avec son comptable, la baronne se voit dans l'obligation de dissoudre l'AICF (Bertacchini 2009). Alors que certains titres de presse comme l'*Unità* ou *La Gazzetta dello Sport* n'hésitent plus à publier quelques articles sur les footballeuses italiennes et qu'un reportage télévisuel (Luce Archivio 1959) sur les joueuses de Rome est même réalisé, la pratique tarde à essaimer, faute de soutien et de reconnaissance institutionnel. A l'image du développement du sport masculin en Europe (Terret, Kruger et Riordan 2004), la pratique féminine ne peut s'émanciper sans le soutien de ces associations et fédérations : les années soixante vont lui offrir cette opportunité, largement soutenue pour des engagements féministes nouveaux.

Il faut dire qu'au cours de cette décennie, on assiste à l'apparition de groupements de politiciennes – comme les *Lotta Femminista* (Gissi 2020) ou encore *Rivolta Femminile* (Bertelli et Equi Pierazzini 2017) – dont l'objectif est de remettre en question des habitudes morales très enracinées et de lutter « contre l'avortement clandestin, contre la répression sexuelle et les privilèges masculins, contre les anomalies et les hypocrisies ou encore contre la violence faites aux femmes » (Crainz 2008, 108). Ces engagements aboutissent à une évolution du droit italien puisqu'en 1963 les femmes peuvent accéder à certaines professions comme la magistrature (Crainz 2008) ou encore ne plus être licenciée pour cause de mariage (Bimbi 1994).

Ces évolutions politiques et sociales accompagnent le retour des femmes italiennes sur les terrains. D'abord, en 1965, à Milan, Valeria Rocchi, mère de famille, soutenue par Angelo Moratti (puissant président du club masculin de l'Inter de Milan²³), crée, au sein même de son club, la première section « féminine » : Associazione Calcio Femminile Milan. La même année, grâce à des professeurs d'éducation physique convaincus – Mira Rosi Bellei et son mari – et avec l'approbation du président de l'AS Roma, deux équipes « féminines » voient le jour au sein de la capitale : la *Lazio* et la *Roma* (Breuil 2007). Si ces sections renforcent l'image et la notoriété de clubs masculins installés en série A et favorisent l'activité économique de ses dirigeants, l'engouement gagne le pays en Ligurie, en Toscane ou encore en Émilie-Romagne. A cette époque d'ailleurs, la « presse italienne salue le succès des footballeuses et l'enthousiasme des jeunes filles pour la création d'équipes dans toute l'Italie »²⁴ (Lorenzini 2020, 127).

En 1968, alors que l'Italie accueille la Coupe d'Europe des hommes, que la sélection nationale remporte la compétition et que cette dernière n'attire pas moins de 3,6 millions de spectateurs (Dietschy 2017), un groupe d'hommes d'affaires et d'avocats de Turin décide, en parallèle, de créer la Federazione Italiana Calcio Femminile (FICF). Composée de « 53 équipes et 800 joueuses, la nouvelle organisation met en place un championnat de première et deuxième division, comprenant respectivement douze et vingt-quatre formations » (Breuil 2007, 201). A cette entreprise n'est, pour l'époque, rattaché aucun objectif féministe. Il s'agissait surtout d'exploiter ces événements inédits. Et de répondre à une demande de plus en plus forte de sportives convaincues.

Si au cours des années suivantes, le nombre de clubs appartenant à la FICF ne cesse de croître, en 1970, les dirigeants de dix clubs décident de prendre leur autonomie en créant une nouvelle instance : la Federazione Femminile Italiana Gioco Calcio (FIFGC) (Breuil 2007). Deux championnats coexistent alors dans le pays. Pour tenter de se démarquer et d'exploiter « le filon » du football féminin – mais aussi parce qu'à cette époque l'UEFA et la FIFA refuse de prendre en charge l'activité (Dietschy 2014 ; Vonnard 2018) – les dirigeants de la FICF décident, en novembre 1969, de mettre en place un championnat d'Europe des nations de football féminin. Ils demandent

²² « L'Association Italienne de Football Féminin ».

²³ Angelo Moratti (1919–1981) est un homme d'affaires italien surtout connu pour avoir été le président de l'Inter de Milan entre 1955 et 1968, période durant laquelle le club a connu l'une de ses plus grandes réussites historiques. Il est célèbre pour avoir construit l'« Inter de Helenio Herrera », surnommée le Grande Inter, une équipe légendaire dans les années 1960.

²⁴ « Stampa italiana elogia il successo delle calciatrici e dilaga l'entusiasmo delle giovani per la creazione di squadre in tutta Italia ».

« aux différents responsables du football féminin en Europe de présenter de véritables sélections nationales » (Breuil 2007, 210). Cette *Coppa Europa per Nazioni*²⁵, compétition non-officielle, est remportée par la sélection italienne devant 10 000 spectateurs à Turin. Face à cet engouement populaire, en février 1970, les dirigeants se rassemblent de nouveau et s'accordent pour organiser une Coupe du monde non-officielle. Pour donner plus de crédibilité à leur projet, ils décident de renommer leur fédération afin de donner naissance à la Fédération Internationale et Européenne de Football Féminin²⁶ (FIEFF) (Breuil 2007). S'il ne fait aucun doute que le milieu affairiste a participé à la relance du football féminin en Italie, il a, sans intérêt féministe aucun, œuvré à sa reconnaissance autant qu'à la structuration des premières compétitions au cours d'une période également favorable à l'échappée sportive des femmes.

Les coupes du monde féminines officielles : l'offensive italienne ?

En 1970, les dirigeants de la FIEFF impulsent la première édition de la *Coppa del Mondo femminile*. Appelée également la *Martini Rosso Cup*, cette compétition s'est déroulée au sein de sept villes italiennes différentes et a regroupé, au total, huit équipes : l'Allemagne de l'Ouest, l'Angleterre, l'Autriche, l'Italie, le Mexique, la Suisse, le Danemark et la Tchécoslovaquie. Organisée du 6 au 15 juillet, cette dernière est considérée, par la presse locale, comme un véritable succès au sein même du pays. Il faut dire que même si la *Squadra Azzurra* perd en finale face au Danemark à Turin, la rencontre permet d'attirer, ce jour-là, environ 40 000 spectateurs (Rabeux 2019).

Face à l'offensive italienne, l'UEFA, fondée en 1954, ne tarde pas à réagir. Figure incontournable de l'administration de l'UEFA, le secrétaire général Hans Bangerter, assure en 1970 « que si les instances nationales et internationales du football ne prennent pas rapidement les mesures nécessaires, le mouvement dissident [la FIEFF] possèdera des assises assez solides pour représenter une concurrence sérieuse »²⁷. Le comité exécutif de l'instance européenne recommande par circulaire aux associations nationales qui sont affiliées à l'UEFA de suivre le développement du football féminin et d'être vigilante « pour que ce dernier ne devienne pas la proie des 'managers' habiles et sans scrupules »²⁸. Ignorée et même méprisée par les dirigeants européens, l'émancipation de la pratique inquiète en haut-lieu : l'Union conseille même aux associations membres de « contrôler la pratique dans chaque pays pour éviter la concurrence » en créant des comités « féminins » afin de casser la dynamique impulsée par le mouvement des dirigeants italiens. Si ces recommandations sont entendues par certaines fédérations²⁹, en 1971, la FIEFF réussit à organiser une deuxième édition de la *Coppa Del Mondo* au Mexique (Figure 4).

Dénommée la *Campeonato mundial de futbol femenino*, cette compétition regroupe cette fois-ci six équipes : l'Angleterre, le Mexique, la France, le Danemark,



Figure 4. Affiche de la *Campeonato mundial de futbol femenino* (1971). Source : Thibault Rabeux (2019).

²⁵ Lors de cette édition quatre nations participent au tournoi : l'Italie, la France, l'Angleterre et le Danemark.

²⁶ « Federazione Internazionale di Calcio Femminile e Europea ».

²⁷ Bangerter, Norman Howard. « Comité exécutif. Séance du 17 novembre 1970 au Siège de la Fédération Française de Football à Paris », Carton RM00000775 : ExCo meeting, 1970.

²⁸ Bangerter, Norman Howard. « Procès-verbal du IV^e Congrès extraordinaire du 16 juin 1971 au Centre de Rencontres Internationales à Monte-Carlo », Carton RM00005993 : IV Extraordinary Congress, 1971.

²⁹ Au cours des années 1970, suite aux incitations de l'UEFA de nombreuses fédérations vont reconnaître le football des femmes (Gozillon 2021).

l'Argentine et l'Italie. Cette édition « est un énorme succès [...] ». La télévision locale retransmet les rencontres et des milliers de supporters se massent dans les stades pour assister aux matches et demander des autographes aux joueuses » (Rabeux 2019, 5). Si cette nouvelle coupe du monde non-officielle est remportée par le Danemark (3-0) devant plus de 110 000 spectateurs, l'accession de l'équipe hôte en finale résulte d'un truquage orchestré par les organisateurs (Rabeux 2019). Ce scandale va décrédibiliser la FIEFF et conduire à l'échec, l'année suivante, de l'organisation d'une troisième édition de la *Coppa Del Mondo* : aucune équipe ne s'est réinscrite au tournoi. En 1972, suite au désintérêt pour leurs compétitions, les responsables de la FIEFF décident de fusionner avec la FIGC et de former une nouvelle instance : la Fédération italienne unie de football féminin³⁰ (FFIUGC). Présidée par Giovanni Trabucco, ancien joueur de Palerme, cette dernière impulse un championnat italien qui se compose de quarante-cinq équipes réparties en quatre poules et décide, trois ans plus tard, de devenir : la Fédération Italienne de Football Féminin (FIGCF).

En 1980, suite aux incitations de l'UEFA³¹ et face à l'engouement généré, la Fédération de football italienne (FIGC : Federazione Italiana Giuoco Calcio) accepte de reconnaître, à son tour, le mouvement. Le CONI reconnaît la FIGCF comme étant une fédération affiliée à la FIGC (Bertacchini 2009) marquant une étape décisive dans le processus d'institutionnalisation de la pratique. Cette reconnaissance s'inscrit dans une dynamique de normalisation, au sens où l'intégration au sein des structures fédérales contribue à légitimer une activité jusque-là encore secondarisée. La même année, Giovanni Trabucco, président de cette fédération féminine, décide de structurer l'activité et d'impulser un nouveau championnat national. Au total, cette année-là, son organisation réunit « 13 équipes venues de toute l'Italie en série A ; 35 autres en 4 groupes régionaux constituent la série B ; 40 réparties en 4 groupes régionaux jouent en série C »³². Cette phase est d'importance : elle correspond à un moment de structuration formelle du champ, caractérisé par la mise en place de divisions, de règles communes et d'instances de régulation. Elle participe ainsi à la consolidation institutionnelle du football féminin, tout en renforçant sa visibilité.

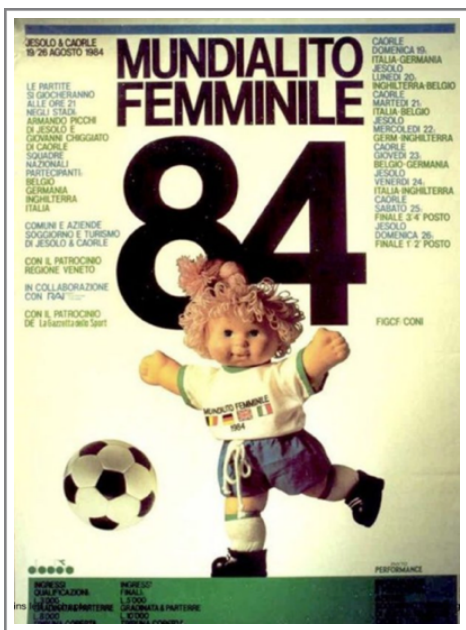


Figure 5. Affiche du Mundialito (1984). Source : Thibault Rabeux (2019).

Les compétitions organisées dans les districts comptent, quant à elles, plus de 150 équipes. En 1981, une association japonaise – l'Asian Ladies Football Confederation (ALFC)³³ – organise une coupe du monde « féminine » non-officielle. Si quatre équipes participent à cette compétition, c'est la sélection italienne qui va remporter la finale face aux Danemark (Rabeux 2019). L'année suivante, alors que le football des femmes commence à gagner du terrain, l'équipe nationale masculine italienne remporte la Coupe du monde qui se déroule en Espagne (Dietschy 2002). Le titre, décroché par Paolo Rossi et ses coéquipiers, permet à l'Italie de s'imposer, aux yeux du monde, comme une grande nation sportive. Face à ces performances, deux ans plus tard et avec le soutien du CONI, Giovanni Trabucco décide d'organiser une nouvelle compétition « féminine » internationale : le *Mundialito* (Rabeux 2019) (Figure 5).

Dans le cadre de cette nouvelle compétition, la FIGCF organise un tournoi qui se déroule du 19 au 26 août 1984 dans le nord de l'Italie. Composé de quatre équipes – l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne de l'Ouest et la Belgique –, cet événement bénéficie d'une couverture médiatique nationale

³⁰ « Federazione Femminile Italiana Unita Giuoco Calcio ».

³¹ UEFA, Procès-verbal du 7 juin 1979 : Carton RM00005994.

³² Archive de la Federazione Italiana Giuoco Calcio, en ligne.

³³ Cette organisation est composée de femmes, souvent épouses ou liées par le sang à de hauts dirigeants du football masculin.

significative. En effet, plusieurs quotidiens sportifs de premier plan, tels que *La Gazzetta dello Sport* ou *Il Corriere dello Sport*, lui consacrent de nombreux articles. Parallèlement, la télévision contribue à accroître sa visibilité : certains matchs sont diffusés sur Rai 3, chaîne appartenant au principal groupe audiovisuel italien (Rabeux 2019, 42).

Cette médiatisation participe d'un processus de légitimation symbolique, en rendant visible une pratique jusqu'alors marginalisée et en contribuant à transformer les représentations sociales qui lui sont associées. À l'issue des matchs de poule, l'Italie accède à la finale face à l'Allemagne de l'Ouest. Soutenues par près de 5 000 spectateurs, les joueuses italiennes s'imposent sur le score de 3 à 1. Comme le souligne Feriana Ferraguzzi, meneuse de jeu des Azzurre, l'organisation de la compétition et cette victoire ont permis « d'être davantage connues du grand public [...] Les journalistes étaient étonnés de voir que les femmes jouaient aussi bien au football. C'était une bonne publicité pour notre sport » (Rabeux 2019, 46). Cette séquence illustre le rôle des événements sportifs internationaux comme vecteurs de reconnaissance et d'accumulation de capital symbolique, en contribuant à modifier les hiérarchies établies au sein du champ sportif. Toutefois, cette dynamique demeure fragile. En 1985, une nouvelle édition du *Mundialito* est organisée en Italie, mais la sélection nationale s'incline en finale face à l'Angleterre (3-2).

L'année suivante, alors que l'on recense environ 10 000 pratiquantes en Italie, la Federazione Italiana Giuoco Calcio (FIGC) franchit une étape décisive dans le processus d'institutionnalisation : elle dissout la FIGCF et crée une commission féminine interne (Breuil 2007 ; Burová 2014). Cette décision peut être interprétée à l'aune des logiques d'intégration institutionnelle, par lesquelles une pratique initialement autonome est progressivement absorbée par les structures dominantes du champ. Elle conduit notamment « à l'inclusion des activités féminines dans la Ligue nationale amateur en 1987 » (Lorenzini 2020, 127), renforçant ainsi la structuration et la reconnaissance officielle de la discipline. Dans ce contexte, l'organisation de nouvelles éditions du *Mundialito* participe à la consolidation de cette dynamique.

Si le rôle des premiers dirigeants – parfois motivés par des logiques d'opportunité ou de captation – ainsi que la récupération progressive du mouvement par les instances fédérales nationales et européennes³⁴ doivent être soulignés, il apparaît également que les « vingt décisives » (Sirinelli 2007) du football féminin italien s'inscrivent dans un contexte plus large, particulièrement favorable (Porro 2001 ; Giulianotti et Porro 2004). Plusieurs transformations structurelles contribuent en effet à une normalisation progressive de la pratique sportive féminine. Parmi celles-ci figurent la *Svolta salutista* (tournant sanitaire) observée au seuil des années 1980, l'élaboration d'une *Carta dei diritti delle donne nello sport*, ainsi que l'influence croissante de figures emblématiques du sport féminin, à l'image de Sara Simeoni, médaillée d'or aux Jeux olympiques d'été de 1980. Ces évolutions s'articulent avec des transformations socio-culturelles plus larges, portées notamment par les mouvements féministes, qui contribuent à redéfinir les normes de genre et à élargir les possibilités d'engagement des femmes dans l'espace sportif.

Dans cette perspective, le développement du football féminin apparaît comme le produit d'une configuration spécifique, résultant de l'articulation entre dynamiques institutionnelles, médiatiques et socio-culturelles, plutôt que comme l'effet d'un facteur unique.

Une prise en charge fédérale inaboutie : l'effet d'un autre Catenaccio³⁵ italien ?

À la fin du vingtième siècle, le processus se poursuit : des actions en faveur du développement de l'activité vont voir le jour, notamment par l'action de dirigeantes élues au sein des instances. En 1991, tout d'abord, Evalina Codacci Pisanelli, nommée au poste de présidente de la commission en charge du football féminin, impulse la création d'une deuxième ligue : la Ligue A se compose donc de 14 équipes et la Ligue B compte deux divisions, contenant chacune 12 équipes (Gori et Mangan

³⁴ L'UEFA et la FIFA décident de reconnaître et de prendre en charge officiellement la pratique des femmes respectivement en 1982 et en 1986 (Vonnard 2018).

³⁵ Inspiré du « verrou suisse », le catenaccio est un système de jeu au football, qui vise à asseoir l'équipe sur une solide base défensive.

2016). En 1992, c'est ensuite Marina Sbardella, fille d'un arbitre de football et ancienne présentatrice sur la chaîne Rai, qui accède à ce poste. Cette dernière profite de sa position pour créer le premier tournoi de jeunes aux niveaux régional et national pour la tranche d'âge de 12 à 17 ans. Elle étend également la Ligue A à 16 équipes et divise la Ligue B en trois divisions de dix équipes (Gori et Mangan 2016). En 1993, elle organise enfin, en collaboration avec UEFA, le cinquième championnat d'Europe « féminin » en Italie. Tournoi au cours duquel, la *Squadra Azzurra* termine deuxième suite à une défaite face à la Norvège sur le score de 1 à 0 (Breuil 2011). Le 1^{er} mai 1997, les clubs des Série A et B élisent la nouvelle présidente de la commission : Natalina Ceraso Levati³⁶ (Lorenzini 2020). Cette dernière va réaliser le travail le plus décisif pour les footballeuses en Italie³⁷. Elle réorganise la pratique, en introduisant, par exemple, : « la SuperCoppa Femminile, opposant les gagnantes de la Coupe d'Italie aux championnes de la Ligue A. [...] [ou encore en refondant] la ligue B en quatre divisions de 12 équipes avec des play-offs pour déterminer les trois gagnantes qui seront promues en ligue A »³⁸ (Gori et Mangan 2016, 157). Le travail engagé par la commission féminine de la Federazione Italiana Giuoco Calcio (FIGC) pour restructurer le football féminin permet, au cours des années suivantes, d'observer des avancées significatives sur la scène internationale. L'équipe nationale italienne accède ainsi, en 1997, à la phase finale du Championnat d'Europe féminin de football 1997 en Allemagne, se qualifie pour la Coupe du monde féminine de football 1999 et participe, en 2001 et 2005, aux championnats d'Europe organisés respectivement en Allemagne et en Angleterre. Ces résultats traduisent les effets d'un processus de structuration institutionnelle et de montée en compétence sportive, qui contribue à renforcer la visibilité et la légitimité de la *Squadra Azzurra* sur la scène internationale. Ils peuvent être interprétés comme une forme d'accumulation de capital sportif et symbolique, résultant des efforts engagés par les dirigeantes en matière d'organisation des compétitions et de soutien à l'élite.

Toutefois, ces avancées demeurent limitées dans leurs effets sur la diffusion sociale de la pratique. En effet, le relatif déficit d'actions structurantes à destination des jeunes filles et des femmes, tous niveaux confondus, freine l'élargissement de la base des pratiquantes. Cette situation met en évidence un déséquilibre classique entre développement de l'élite et démocratisation de la pratique, souvent observé dans les processus d'institutionnalisation sportive. Ainsi, le nombre de licenciées n'augmente que modérément : d'environ 11 000 en 1990, il atteint 18 800 en 2009 (FIGC 2023). Dans cette perspective, le cas italien illustre les limites d'un modèle de développement centré sur la performance et la visibilité internationale, qui, en l'absence de politiques volontaristes en matière de formation, d'accès et de promotion, peine à produire des effets durables sur la massification de la pratique.

Les années suivantes ne marquent pas de rupture significative. Entre 2011 et 2019, le poste de président de la commission féminine demeure vacant (FIGC 2025), traduisant une forme de désengagement institutionnel. L'absence d'impulsion politique et stratégique se traduit par une stagnation relative du nombre de licenciées : 20 500 en 2011, 21 617 en 2014 et 23 900 en 2016 (FIGC 2023). Cette inertie peut être interprétée comme le produit d'un affaiblissement des capacités de gouvernance, combiné à un déficit de soutien médiatique et à des difficultés structurelles liées à la diffusion territoriale de la pratique, notamment au sein des clubs amateurs. Dans ce contexte, les tensions s'exacerbent au sein du football féminin de haut niveau. En 2015, les joueuses de première division entrent en grève afin de dénoncer l'absence de structuration professionnelle de leur activité (contrats, sponsors, financements). Cette mobilisation collective s'inscrit dans une logique de

³⁶ Natalina Ceraso Levati est la fille du président du club « féminin » historique de Fiammamonza créé en 1970. Elle est une figure de l'histoire du développement de la pratique en Italie.

³⁷ Son travail est facilité puisqu'en 2004, l'article 16 du décret législatif du CONI est modifié. Cette instance souhaite dorénavant que : « les fédérations sportives nationales soient régies par des dispositions législatives et réglementaires basés sur le principe de la démocratie interne, de la participation de tous à l'activité sportive dans des conditions d'égalité et en harmonie avec le système sportif national et international » (CONI, 2004).

³⁸ « An A League with 16 teams in one division, a B League with 14 teams divided into three divisions [...] the Super Cup between the Italian Cup winner and the A League champion. [...] And in 1998, the B League into four divisions of 12 teams with play-offs to determine the three winners who would be promoted to the A League ».

revendication de reconnaissance, au sens où les actrices du champ cherchent à faire valoir leurs droits et à obtenir une légitimation institutionnelle équivalente à celle du football masculin.

Face à l'ampleur du mouvement, le Conseil fédéral de la Federazione Italiana Giuoco Calcio (FIGC) engage une réponse institutionnelle en approuvant, dans les mois suivants, des orientations visant « le développement du football féminin dans le but de lancer un programme de relance du mouvement en Italie, visant à améliorer les normes tant quantitatives que qualitatives » (FIGC 2015). Cette séquence illustre un processus de réajustement institutionnel sous contrainte, dans lequel les mobilisations d'actrices contribuent à reconfigurer les priorités des instances dirigeantes.

Dans la continuité de cette dynamique, une étape décisive est franchie le 8 septembre 2018, lorsque la FIGC intègre directement la gestion de la *Divisione Calcio Femminile*, prenant en charge l'organisation des championnats de Série A et de Série B (Morini 2022). Ce transfert de compétences peut être analysé comme un processus d'intégration verticale, visant à renforcer le contrôle, la coordination et les ressources allouées au développement de la pratique. Comme l'explique la responsable du football féminin au sein de la fédération : « mon département n'est pas vraiment une commission, c'est une division, semblable à une ligue. Avant 2018, nous existions déjà, mais les championnats étaient organisés par la Ligue amateur. Le football féminin doit se développer et la fédération dispose de plus de ressources que la Ligue amateur » (extrait d'entretien). Les effets de cette réorganisation se manifestent rapidement en termes de visibilité et d'attractivité. Lors de la saison suivante, la rencontre opposant la ACF Fiorentina Femminile à la Juventus FC Women établit un double record, avec 39 027 spectateurs au stade et environ 343 000 téléspectateurs en moyenne (*DailyOnline* 2019). Cet événement illustre le rôle des politiques fédérales dans la production de nouvelles formes de visibilité, participant au moins à la revalorisation symbolique du football féminin dans l'espace public.

Si l'événement demeure finalement isolé, la nouvelle présidente de la commission féminine, Ludovica Mantovani³⁹, entend poursuivre les actions. La sélection et la participation de l'équipe nationale féminine italienne à la Coupe du monde organisée en France en 2019 dynamisent les statistiques : de 25 000 en 2018, le football féminin italien franchit les 31 400 licenciées en 2019 (FIGC 2021). Il faut dire que la couverture médiatique offerte par les médias italiens - en moyenne, 4,9 millions de téléspectateurs soit 31,7% de part pour chaque match - et la participation au quart de finale de la sélection, ont engendré une hausse de la visibilité des joueuses. Pour preuve, sur les réseaux sociaux « les comptes de l'équipe nationale féminin d'Italie ont vu leur audience croître en moins d'un mois : sur Twitter de 1 700 à 19 000, sur Facebook de 12 500 à 69 000 et sur Instagram de 7 000 à 103 000 » (Tascabile 2019). En 2021, après plusieurs années de réflexion pour mener à bien le projet, la FIGC impulse son premier plan de féminisation intitulé : « Notre avenir, dès maintenant »⁴⁰. Comme l'explique la responsable du football féminin au sein de la Federazione Italiana Giuoco Calcio (FIGC), les objectifs fixés pour les quatre prochaines années sont multiples : « nous souhaitons augmenter le nombre de jeunes joueurs inscrits ; remporter des succès internationaux avec les équipes nationales ; améliorer la compétitivité et le spectacle des compétitions ; accroître la base de supporters et introduire le professionnalisme en Ligue A, tout en assurant la pérennité du championnat » (extrait d'entretien). L'ensemble de ces orientations s'inscrit dans une stratégie globale de développement, combinant logiques de massification, de performance et de marchandisation du sport. Les effets de cette politique se traduisent par une augmentation significative du nombre de licenciées, qui dépasse les 45 700 pour la saison 2023-2024 (Tascabile 2019), témoignant d'une entrée progressive de la pratique dans une phase de consolidation à l'échelle nationale.

Dans cette dynamique, l'année 2024 marque une étape importante. Afin de répondre à ses engagements, la fédération a professionnalisé la Série A (Morini 2022), permettant aux joueuses de bénéficier d'un contrat de travail garantissant notamment un salaire et une protection sociale.

³⁹ Elle est la fille de l'ancien président de la Sampdoria, Paolo Mantovani. Elle a créé, à la mémoire de son père, la Fondation Torneo Ravano Coppa Paolo Mantovani.

⁴⁰ « *Il nostro domani, ora* ».

Parallèlement, elle a restructuré l'organisation du football féminin en scindant la *Divisione Calcio Femminile* en deux entités distinctes : la *Divisione Serie A Femminile Professionistica* et la *Divisione Serie B Femminile*. Cette réorganisation peut être analysée comme une étape supplémentaire dans le processus d'institutionnalisation, caractérisée par une différenciation accrue des niveaux de pratique et une formalisation des statuts.

Toutefois, malgré ces avancées structurelles, le taux de féminisation du football italien peine à dépasser les 4 %, révélant les limites des politiques mises en œuvre. Ce décalage entre structuration institutionnelle et diffusion sociale de la pratique met en évidence le poids persistant des facteurs culturels. Comme le souligne la responsable du football féminin : « le football féminin est un domaine qui peut encore être développé, car aujourd'hui les questions d'égalité des sexes, d'opportunités et d'autonomisation des femmes constituent des valeurs sociales importantes pour la FIGC » (extrait d'entretien). Néanmoins, ces dynamiques se heurtent à la persistance de stéréotypes et de représentations sociales défavorables. Comme le montrent plusieurs travaux, « les stéréotypes et les préjugés négatifs [...] produisent encore des formes de limitations et d'inégalités dont les effets sont difficiles à contenir et à surmonter dans le temps »⁴¹ (Lorenzini 2020, 127). Dans cette perspective, le cas italien illustre les tensions entre transformations institutionnelles et inerties socio-culturelles, soulignant que le développement du football féminin ne saurait être appréhendé uniquement à travers les politiques sportives, mais doit également être analysé à l'aune des rapports de genre et des normes sociales qui structurent durablement les pratiques.

En effet, l'héritage politique, social et culturel, le conservatisme défensif de certains dirigeants centrés sur le football masculin, la mise en œuvre tardive des politiques institutionnelles, l'absence d'accueil de grandes compétitions internationales féminines, la faible médiatisation des championnats nationaux ainsi que les résultats limités de l'équipe nationale féminine contribuent à freiner – ou, plus précisément, à retarder – l'avènement culturel du football féminin en Italie. À l'inverse, son homologue masculin bénéficie d'un statut de pratique hégémonique, solidement ancré dans les structures sociales et symboliques du pays.

Historiquement constitué comme le sport de prédilection, le football masculin tend ainsi à reléguer sa déclinaison féminine au second plan. Il s'impose également comme « un puissant agent d'intégration en même temps qu'un des vecteurs privilégiés de ce qu'il reste de ferveur patriotique et d'orgueil national dans ce pays où, plus qu'ailleurs peut-être, progresse le sentiment d'appartenance à des ensembles qui transcendent l'État-nation » (Milza 1990, 56). Dans cette perspective, le football peut être appréhendé comme un fait social total, au sens où il mobilise simultanément des dimensions politiques, culturelles et identitaires.

En Italie, le football-spectacle masculin, omniprésent, participe ainsi à la production et à l'entretien de formes d'identification collective. Il alimente un sentiment d'appartenance local, parfois assimilable à un « chauvinisme de clocher », faisant du club un espace de quasi-religion laïque (Podaliri et Balestri 1998), mais aussi un nationalisme ordinaire, ravivé à l'occasion des performances de l'Équipe d'Italie de football lors des grandes compétitions internationales. Ces « fièvres » collectives récurrentes (Dietschy 2017), en concentrant l'attention médiatique, économique et symbolique sur le football masculin, contribuent à maintenir une hiérarchie des pratiques au sein du champ sportif. Dans ce contexte, le développement du football féminin apparaît contraint par la domination structurelle et symbolique de son homologue masculin. Autrement dit, la centralité du football masculin, dans les logiques d'identification et de représentation collective, tend à limiter les possibilités d'émergence autonome du football féminin, en retardant son inscription durable dans les cultures sportives nationales.

⁴¹ « Stereotipi e i pregiudizi negativi [...] producono onde lunghe di limitazioni e disparità, i cui effetti nel tempo sono difficili da contenere, recuperare, superare ».

Conclusion

Les Grands Événements Sportifs Internationaux (GÉSI), en raison de leur caractère exceptionnel et de leur forte visibilité, sont fréquemment envisagés comme des leviers potentiels de transformation sociale, notamment à travers ce que la littérature désigne comme un « effet de démonstration » (Weed et Bull 2009). Toutefois, les travaux existants montrent que leurs effets sur la participation sportive demeurent variables, souvent limités dans le temps et dépendants des contextes nationaux (Bourbillères et Djaballah 2024).

L'analyse du cas italien, de son histoire et de son organisation actuelle, confirme ce constat tout en apportant un éclairage spécifique. Dans les années 1970-1980, l'organisation de compétitions féminines non officielles a bien contribué à une augmentation ponctuelle du nombre de pratiquantes, suggérant que ces événements ont pu fonctionner comme des catalyseurs de visibilité et d'engagement. À ce titre, ils ont participé à l'émergence et à la structuration initiale du football féminin. Néanmoins, ces dynamiques n'ont pas produit d'effets durables à l'échelle du système sportif. Le développement du football féminin italien apparaît en effet comme le résultat d'une configuration plus complexe, reposant sur l'articulation de plusieurs facteurs – événements, médiatisation, politiques publiques et stratégies fédérales – dont la combinaison inégale explique une trajectoire marquée par des avancées discontinues (*Figure 6*).

Dans cette perspective, les GÉSI ne sauraient être considérés comme des leviers autonomes de transformation, mais plutôt comme des ressources contingentes, dont l'efficacité dépend étroitement des contextes institutionnels, sociaux et culturels dans lesquels ils s'inscrivent. Le cas italien illustre ainsi les limites d'une lecture strictement événementielle du développement sportif.

Plus largement, la persistance d'un faible taux de féminisation s'explique par le poids d'un héritage historique et culturel, ainsi que par la domination structurelle du football masculin, qui concentre les ressources, les attentions et les investissements symboliques. Dans ce contexte, le football italien apparaît comme le reflet d'un ordre sportif genré, au sein duquel les inégalités d'accès et de reconnaissance demeurent fortement ancrées.

Dès lors, comprendre les conditions de développement du football féminin suppose de dépasser l'analyse des seuls dispositifs institutionnels pour interroger plus finement les logiques de fonctionnement des organisations sportives, ainsi que les expériences et les trajectoires des pratiquantes.

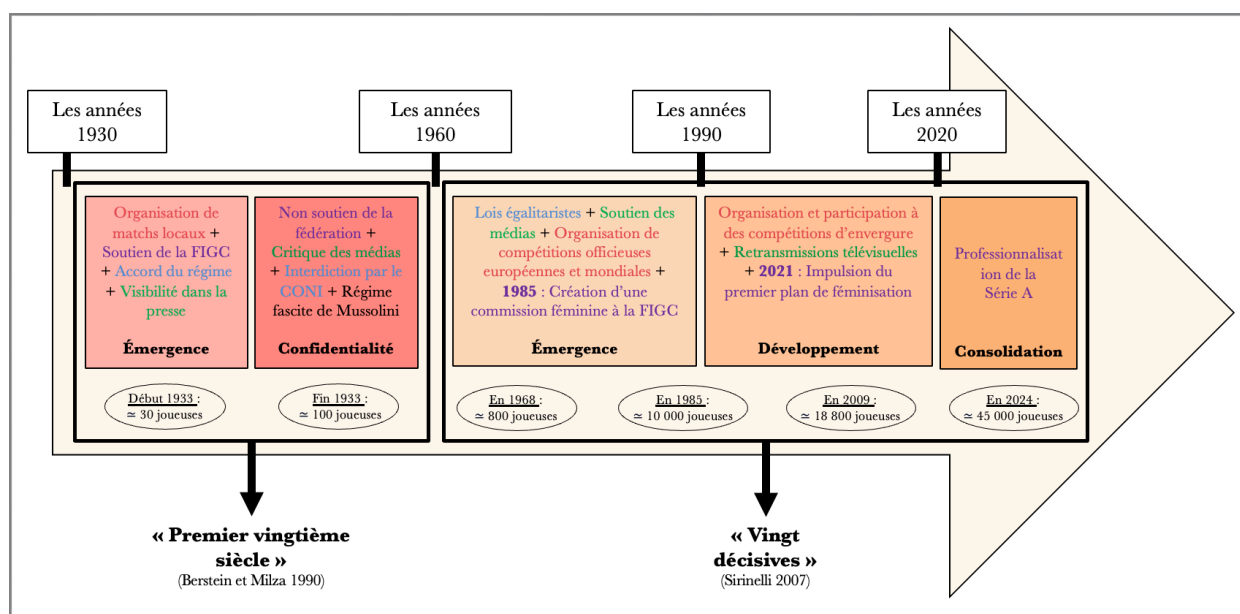


Figure 6. Le processus d'institutionnalisation du football dit féminin en Italie. Source : Gozillon Audrey, Jean Bréhon et Oumaya Hidri Neys (2025).

Bibliographie

- Archambault, Fabien. 2012. *Le Contrôle du ballon. Les catholiques, les communistes et le football en Italie, de 1943 au tournant des années 1980*. De Boccard.
- Attal, Frédéric. 2007. « La naissance de la République italienne (2-18 juin 1946) ». *Parlement[s], Revue d'histoire politique* 7 (1) : 141-53. <https://doi.org/10.3917/parl.007.0141>.
- Bertelli, Linda and Marta Equi Pierazzini. 2017. « Working with words: Italian feminism and organization studies ». *Gender, Work & Organization* 28 (4) : 1260-81. <https://doi.org/10.1111/gwao.12631>.
- Berstein, Serge et Pierre Milza. 1990. *Histoire du vingtième siècle. Tome 1. Le premier vingtième siècle. 1900-1939*. Un monde déstabilisé. Hatier.
- Bimbi, Franca. 1994. « Genre et citoyenneté en Italie ». *Les Cahiers du Genre* 9 (10) : 103-20.
- Bolz, Daphné. 2008. « Chapitre II. Les espaces de la pratique sportive au service de la 'religion fasciste' ». Dans *Les arènes totalitaires. Hitler, Mussolini et les jeux du stade*, sous la direction de Daphné Bolz. CNRS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.5573>.
- Boniface, Pascal et Carole Gomez. 2019. *Quand le football s'accorde au féminin*. Rapport de recherche de l'IRIS.
- Bourbillères, Hugo et Mathieu Djaballah. 2024. « Impacts des grands événements sportifs internationaux : points de repères et controverses ». *Management & Organisations du Sport* (6) : 1-51. <https://doi.org/10.46298/mos-2024-12668>.
- Breuil, Xavier. 2007. « Femmes, culture et politiques. Histoire du football féminin en Europe de la Grande Guerre jusqu'à nos jours ». Thèse de doctorat, Université of Metz.
- Breuil, Xavier. 2011. *Histoire du football féminin en Europe*. Histoire du Sport.
- Crainz, Guido. 2008. « Les transformations de la société italienne ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 100 (4) : 103-13. <https://doi.org/10.3917/ving.100.0103>.
- De Grazia, Victoria. 1992. *How Fascism Ruled Women: Italy, 1922-1945*. University of California Press.
- Dietschy, Paul. 2001. « Une passion urbaine : football et identités dans la première moitié du vingtième siècle. L'exemple de Turin et de l'Italie ». *Histoire urbaine* 3 (1) : 133-48. <https://doi.org/10.3917/rhu.003.0133>.
- Dietschy, Paul. 2002. « Le siècle du football ». *L'Histoire* (266) : 77-83.
- Dietschy, Paul. 2008. « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 55 (3) : 61-84. <https://doi.org/10.3917/rhmc.553.0061>.
- Dietschy, Paul. 2012. « Le sport italien entre modernité et fascisme ». Dans *Sport, corps et sociétés de masse : Le projet d'un homme nouveau*, edited by Bensoussan Georges, Paul Dietschy, Caroline François et Hubert Strouk. Armand Colin.
- Dietschy, Paul. 2014. *Histoire du football*. Perrin.
- Dietschy, Paul. 2017. « Le football italien des guerres mussoliniennes à la guerre civile ». *Guerres mondiales et conflits contemporains* 268 (4) : 85-96. <https://doi.org/10.3917/gmcc.268.0085>.
- Dietschy, Paul. 2023. « 'Le football et le rapprochement des peuples' ou la Weltanschauung des premiers dirigeants de la FIFA (1904-1942) ». *Relations internationales* 195 (3) : 15-32. <https://doi.org/10.3917/ri.195.0015>.
- Foro, Philippe. 2016. *L'Italie fasciste*. Armand Colin.
- Gissi, Alessandra. 2020. « La 'fonction essentielle' des femmes : Famille, travail domestique et salaire en Italie entre fascisme et République ». *Rives Méditerranéennes* (60) : 109-32.
- Giulianotti, Richard et Nicolà Porro. 2004. « Sport, civil society and the state in contemporary Italy ». *International Review for the Sociology of Sport* 39 (4) : 413-21.
- Gori, Gigliola. 2006. « Féminité et esthétique dans l'Italie fasciste ». *Le genre du sport* (23) : 93-118. <https://doi.org/10.4000/clio.1869>.
- Gozillon, Audrey. 2021. *Une féminisation différenciée des footbolls européens. Analyse et comparaison des processus d'institutionnalisation de la pratique*. Rapport de bourse João Havelange de la FIFA.
- Ihl, Olivier. 2002. « Socialisation et événements politiques ». *Revue française de science politique* (2) : 125-44.

- Julien, Élise. 2005. « Le comparatisme en histoire : Rappels historiographiques et approches méthodologiques ». *Hypothèses* (8) : 191-201. <https://doi.org/10.3917/hyp.041.0191>.
- Junod, Thomas. 2007. « Grands événements sportifs : des impacts multiples ». *Finance & Bien Commun* (26) : 92-8. <https://doi.org/10.3917/fbc.026.0092>.
- Kergoat, Danièle. 2012. *Se battre, disent-elles...* La Dispute. <https://doi.org/10.3917/tgs.045.0208>.
- Lanfranchi, Pierre. 1998. « La réinvention du foot en Italie ». *Sociétés & Représentations* 7 (2) : 49-65. <https://doi.org/10.3917/sr.007.0049>.
- Lanfranchi, Pierre. 2002. « Football, cosmopolitisme et nationalisme ». *Pouvoirs* 101 (2) : 15-25. <https://doi.org/10.3917/pouv.101.0015>.
- Milza, Pierre. 1990. « Le football italien. Une histoire à l'échelle du siècle ». *Vingtième Siècle, Revue d'histoire* (26) : 49-58. <https://doi.org/10.3917/vingp1990.26n1.0049>.
- Noiriel, Gérard. 2008. *Introduction à la socio-histoire*. La Découverte.
- Passaglia, Paolo. 2018. « La Constitution italienne : le sommet de l'État de droit exposé aux vents de la politique ». *Titre VII* 1 (1) : 44-52. <https://doi.org/10.3917/tvii.001.0044>.
- Percheron, Annick. 1993. *La Socialisation politique*. Armand Colin.
- Pociello, Cristian. 1999. *Les cultures sportives : Pratiques, représentations et mythes sportifs*. Presses Universitaires de France.
- Podaliri, Carlo and Carlo Balestri. 1998. « The ultras, racism and football culture in Italy ». Dans *Fanatics! Power, Identity, and Fandom in Football*, dir. Brown Adam. Routledge.
- Porro, Nicolà. 2001. *Sociologia dello sport*. Laterza.
- Rabeux, Thomas. 2019. *Football féminin : Les Coupes du Monde officielles*. Amazon.
- Simoncini, Carolina. 2022. « L'égalité des femmes dans la société italienne : une perspective juridique de la naissance de la République à aujourd'hui ». *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* 28, [On line]. <https://doi.org/10.4000/mimmoc.10622>.
- Sirinelli, Jean-François. 2007. *Les Vingt Décisives. Le passé proche de notre avenir 1965-1985*. Fayard.
- Terret, Thierry, Arnd Kruger et James Riordan. 2004. *Histoire du sport en Europe*. L'Harmattan.
- Vigarelo, Georges. 1988. *Une histoire culturelle du sport. Techniques d'hier... et d'aujourd'hui*. Robert Laffont.
- Vigour, Cécile. 2005. *La comparaison dans les sciences sociales*. La découverte.
- Vonnard, Philippe. 2018. *L'Europe dans le monde du football. Genèse et formation de l'UEFA (1930-1960)*. Peter Lang.
- Weed, Mike and Chris Bull. 2009. *Sports tourism. Participants, Policy and Providers*. Routledge.

Pages Web

- Calcio femminile italiano. 2021. « Il nostro domani, ora : l'Italia presenta il nuovo piano di sviluppo del calcio femminile ». Consulté le 5 juillet 2025. <https://www.calciofemminileitaliano.it/calcio-femminile-internazionale/uefa/il-nostro-domani-ora-litalia-presenta-il-nuovo-piano-di-sviluppo-del-calcio-femminile/>.
- Calcio Poco Romantico. S.d. « La storia del gruppo femminile calcistico di Milano – Prima parte ». Consulté le 10 juillet 2025. <https://www.calcioromantico.com/a-spesso-nel-tempo/la-storia-del-gruppo-femminile-calcistico-di-milano-prima-puntata/>.
- DailyOnline. 2019. « Publicis Media Italy osserva il calcio femminile, un fenomeno sempre più italiano ». Consulté le 5 juillet 2025. <https://dailyonline.it/publicis-media-italy-osserva-calcio-femminile-fenomeno-sempre-piu-italiano>.
- FIGC. 2025. « Identità & Governance ». Consulté le 5 août 2025. https://www.figc.it/it/femminile/news/ludovica-mantovani-eletta-presidente-della-divisione-calcio-femminile-gravina-buon-lavoro-ra1mt99w?utm_source=chatgpt.com.
- FIGC. 2023 « Il calcio femminile in Italia ». Consulté le 5 juin 2023. <https://www.figc.it/it/federazione/news/pubblicata-la-15-edizione-del-reportcalcio-gravina-strumento-di-trasparenza-e-di-analisi-senza-eguali-vogliamo-k4xnt36x>.
- FIGC. 2023 « Il calcio femminile in Italia ». Consulté le 7 juin 2023. <https://www.figc.it/it/federazione/news/pubblicata-la-15-edizione-del-reportcalcio-gravina-strumento-di-trasparenza-e-di-analisi-senza-eguali-vogliamo-k4xnt36x>.

- FIGC. 2024. « Report Calcio 2024 ». Consulté le 5 juillet 2025. <https://www.pwc.com/it/it/publications/reportcalcio/2024/reportcalcio2024ITA.pdf>.
- Luce Archivio. S.d. « Roma: anche per il calcio forse un campionato femminile ». Consulté le 30 juillet 2025. <https://patrimonio.archivioluce.com/luce-web/detail/IL5000081931/2/roma-anche-calcio-forse-campionato-femminile.html>.
- Tascabile. 2019. « La rivoluzione del calcio femminile ». Consulté le 5 juillet 2025. <https://www.iltascabile.com/societa/calcio-femminile/>.
- UEFA. 2024. « Stratégie de l'UEFA en matière de football féminin 2024–30, Unstoppable ». Consulté le 10 juillet 2025. https://editorial.uefa.com/resources/0292-1c1f115026e0-fcb68c15f381-1000/strategie_de_l_uefa_en_matiere_de_football_feminin_2024_30.pdf.

ORCID

Audrey GOZILLON  <https://orcid.org/0000-0003-0771-878X>

Jean BRÉHON  <https://orcid.org/0000-0001-7263-2128>

THE INTERNATIONALIZATION OF BRAZILIAN PLAYERS AND THE DECLINE IN NATIONAL FOOTBALL PERFORMANCE: PARADOX OR RESULT?

La internacionalización de los jugadores brasileños y el descenso del rendimiento del fútbol nacional: ¿paradoja o resultado?

Luiz Alberto PILATTI¹ , José Roberto Herrera CANTORANI² ,

Douglas Paulo Bertrand RENAUX¹ 

¹Federal University of Technology – Paraná (Brasil)

²Federal Institute of Education, Science and Technology of São Paulo (Brasil)

Correspondencia / correspondence: José Roberto Herrera Cantorani. E-mail: cantorani@ifsp.edu.br

Abstract

This study investigates the relationship between the internationalization of top Brazilian football players and the decline in the performance of the Brazilian national team and clubs in international competitions. The objective is to understand whether the export of talent affects the competitive capacity of Brazilian football. The method adopted is documentary, using data extracted from FIFA, Transfermarkt, the World Bank, and academic databases to test the formulated hypotheses. The hypotheses were classified according to specific variables, dimensions, and indicators to evaluate the proposed relationships. A comparison with the Argentine case was also made. The research reveals a relationship in which early export of talent contributes to the decline in the performance of the Brazilian national team and clubs in international competitions. The results suggest reconsidering talent management strategies in Brazilian football, indicating that talent retention can increase clubs' and national teams' competitive capacity. By highlighting the impact of internationalization on national football performance, this study provides data for future research and discussion on the globalization of football. The study offers a broader perspective on the implications of the internationalization of Brazilian players, contributing to understanding how globalization affects sports performance and the challenges of maintaining competitiveness.

Keywords: football, Brazilian national team, football clubs, player exportation, sports economics.

This is an open access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivatives License (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>), which permits non-commercial reuse, distribution and reproduction in any form, except for the modification and creation of derivative works, on the condition that the original work is properly cited.

Resumen

Este estudio investiga la relación entre la internacionalización de los mejores jugadores de fútbol brasileños y la disminución del desempeño de la selección nacional y de los clubes brasileños en competiciones internacionales. El objetivo es comprender si la exportación de talentos afecta la capacidad competitiva del fútbol brasileño. El método adoptado es documental, utilizando datos extraídos de la FIFA, Transfermarkt, el Banco Mundial y bases de datos académicas para explorar las hipótesis formuladas. Las hipótesis se clasificaron según variables, dimensiones e indicadores específicos para evaluar las relaciones propuestas. Además, se realizó una comparación con el caso argentino. La investigación revela una relación en la que la exportación temprana de talentos se identifica como un factor que contribuye al descenso del desempeño de la selección brasileña y de los clubes en las competiciones internacionales. Los resultados sugieren reconsiderar las estrategias de gestión de talentos en el fútbol brasileño, indicando que la retención de talentos puede aumentar la capacidad competitiva de los clubes y de la selección nacional. Al destacar el impacto de la internacionalización de los jugadores en el desempeño del fútbol nacional, este estudio proporciona datos para futuros estudios y debates sobre la globalización del fútbol. El estudio ofrece una perspectiva más amplia sobre las implicaciones de la internacionalización de los jugadores brasileños, contribuyendo a la comprensión de cómo la globalización afecta el rendimiento deportivo y los desafíos que se enfrentan para mantener la competitividad.

Palabras clave: fútbol, selección brasileña, clubes de fútbol, exportación de jugadores, economía del deporte .

Introduction

The renowned 20th-century historian Eric Hobsbawm (1994) considered social history a field that should encompass economic and cultural aspects, exemplified by Shakespeare and football. For Hobsbawm, football was an essential theme for historians. Along the same lines, the German writer Ror Wolf (1990) argued that, although the world cannot be reduced to football, a substantial part of the world is reflected in this sport.

From an anthropological-historical perspective, the internationalization of athletes is not merely an economic phenomenon, but also involves processes of migration, identity formation, and power asymmetries in global sport, as analyzed by Besnier et al. (2018) in *The Anthropology of Sport*.

Brazilian football has historically been a privileged space for observing the tensions between national identity and globalization. As Mário Filho (2003) showed in *O Negro no Futebol Brasileiro* — with a preface by Gilberto Freyre — the sport represented a field of cultural resistance in which "street smarts" and individual creativity confronted European tactical discipline. However, from the 1990s onwards, this model entered a crisis: the internationalization of players ceased to be an isolated phenomenon and became an asymmetrical global structure.

The globalization of football has reconfigured not only economic flows but also cultural values. As Appadurai (1996) observes in *Modernity at Large*, the circulation of players between centers (Europe) and peripheries (Brazil) creates a "global division of sporting labor," in which countries like Brazil specialize in producing talent for export. This dynamic, however, is not neutral: it weakens local leagues and transforms players into "products" (Kuper and Szymanski 2018).

This article investigates how the internationalization of Brazilian players has impacted the performance of national football, combining quantitative data with a historical-anthropological analysis of cultural changes. The central hypothesis is that the recent decline is not only economic but also the result of a reconfiguration of values that prioritizes the global market over local development.

Methods

Procedure

This study adopts a mixed-method documentary approach. Quantitatively, it draws on secondary data extracted from FIFA, Transfermarkt, the World Bank, and academic databases to test the formulated hypotheses. Qualitatively, it integrates a historical-anthropological analysis based on key works in the sociology and anthropology of Brazilian sport (DaMatta 1982; Rodrigues Filho 2003; Lopes 1994), allowing the interpretation of cultural transformations in the identity of the Brazilian player from "artist" to "product" within global production networks. The hypotheses were classified according to the typology proposed by Dieterich (1999).

Definition and classification of hypotheses and variables

To achieve this objective, one basic hypothesis and four secondary hypotheses were formulated and analyzed based on specific variables, dimensions, and their indicators. The study's hypotheses are summarized in Table 1.

Type of Hypothesis	Hypothesis Detail
Basic Hypothesis (BH)	The internationalization of top Brazilian players, characterized by their increasing presence in foreign clubs, is directly associated with the decline in the performance of the Brazilian national team and Brazilian clubs in international competitions.
Secondary Hypothesis 1 (SH1)	Brazil remains one of the leading football powerhouses globally, but does not have an uncontested hegemony.
Secondary Hypothesis 2 (SH2)	The increasingly early export of talent to foreign clubs has reduced Brazil's ability to compete effectively on the global club scene.
Secondary Hypothesis 3 (SH3)	The decline in the global prominence of Brazilian players is linked to the Brazilian national team's less impressive results in recent years.
Secondary Hypothesis 4 (SH4)	The tradition in football – measured by the results of national teams – and the economic strength of countries – measured by GDP and GDP per capita – are related to the rise of football leagues.

Table 1. Study Hypotheses. Source: Own authorship.

The classification and variables contained in the basic hypothesis (BH) and secondary hypotheses (SHs) are structured according to the typology proposed by Dieterich (1999). Table 2 presents the classification of the basic and secondary hypotheses and their respective variables.

Hypothesis	Type of Hypothesis	Variables
BH	Causal relationship (second degree)	Independent variable: internationalization of Brazilian players
SH1	Observation (first degree)	Dependent variable: decline in the performance of the Brazilian national team and clubs
SH2	Causal relationship (second degree)	Variable: strength of Brazilian football
SH3	Observation (first degree)	Independent variable: early export of talents
SH4	Statistical relationship (third degree)	Dependent variable: competitive capacity of Brazilian clubs

Table 2. Classification of hypotheses and their variables in the study. Source: Own authorship.

Specific indices and indicators were defined for each variable identified in the hypotheses and used to evaluate the proposed relationships (Table 3).

Hypothesis	Variable	Indicator	Index
BH	Independent variable	Percentage of Brazilian national team players playing abroad in each World Cup.	Percentage of national team players playing abroad in each World Cup. Distribution of players by country and league. Origin clubs of the starting players in the last five World Cups.
SH1	Dependent variable	Results of the Brazilian national team and clubs in the World Cups and Club World Cup.	Results of the Brazilian national team in the World Cups. Performance of Brazilian clubs in the Club World Cup.
SH2	Variable	Titles won by the Brazilian national team and performance in international competitions.	The number of World Cup, Copa America, and Copa Libertadores titles. Recent performance in international competitions.
SH3	Independent variable	Early export of Brazilian players to foreign clubs.	Number of transfers abroad. Transfers of the leading Brazilian football prospects.
	Dependent variable	Competitiveness of Brazilian clubs on the world stage.	Results of Brazilian clubs in international competitions. Performance of the Brazilian national team in international competitions.
BH	Variable	Presence of Brazilian players in global awards.	Number of nominations and awards received.
SH1	Variable 1	National team results reflect each country's football traditions.	Rankings in World Cups since 1930, considering the top three places.
	Variable 2	The economic strength of countries is assessed by GDP and GDP per capita.	Official data on Gross Domestic Product and Gross Domestic Product per capita.

Table 3. Indicators and Indices of the Variables Identified in the Study Hypotheses. Source: Own authorship.

Additionally, a comparative analysis was conducted between Brazil and Argentina, focusing on player transfers and football results, contributing to the debate on globalization and competitiveness in the sport. The comparison incorporates the average age of transfer, the retention rate of young talents, and performance in World Cups, which were integrated, allowing a comparative evaluation of the hypotheses formulated in the contexts of Brazil and Argentina.

Modeling and respective sections of the structure

The article's structure adopts the IMRaD model, a classic approach to organizing academic and scientific texts. This organization, with its well-defined sections, not only logically guides the reader but also enhances the presentation's fluidity, making it more pleasant and accessible (Pilatti et al. 2023).

Results and Discussion

The Internationalization of Brazilian Football and Its Competitive Impacts

The evolution of football shows that current results are largely influenced by collective, physical, and tactical factors, as demonstrated by the tactical revolution of the last three decades (Wilson 2013; Cox 2019). This trend has limited space for pure individualism, yet without diminishing the decisive role of individual talent within well-organized collective structures (Cox 2019). This shift is shaped by the strategies of the leading European national teams and clubs, especially in the World Cups and the Champions League, and by participation in the major European leagues — Premier League, La Liga, Bundesliga, Serie A, and Ligue 1 — which attract a significant proportion of the world's best players (Kuper and Szymanski 2018), reflecting the strength of their national teams. In other words, modern football rewards tactical discipline and physical intensity more than the isolated individual "genius" that once defined Brazilian football, helping explain the relative decline in the aesthetic impact of the Brazilian national team since 1982.

The 1982 Brazilian national team, known for its offensive and creative style, was the last true manifestation of the traditional essence of Brazilian football (DaMatta 1982). Since then, Brazil has adopted more pragmatic playing styles, influenced by European football, resulting in the World Cup victory in 1994 (Soares and Lovisolo 2003).

The internationalization of football players has significantly influenced national teams. In Brazil, this trend has manifested in three distinct periods of change in the national team's composition. Until 1986, the teams were composed exclusively of players playing in Brazil, a period in which the country won three titles and finished as World Cup runner-up, characterized by a football deeply rooted in Brazilian cultural characteristics. Between 1990 and 2002, there was a balance between players who played domestically and those who played abroad, with two titles and one runner-up. In 1998, there was a shift towards players from abroad, a trend that would consolidate in the years that followed. Table 4 and Figure 1 show this historical trajectory.

World Cup	In Brazil	Abroad
1930	16 (100%)	0 (0%)
1934	17 (100%)	0 (0%)
1938; 1950; 1954; 1958; 1962; 1966; 1970; 1974; 1978	22 (100%)	0 (0%)
1982; 1986	20 (100%)	0 (0%)
1990	10 (45,5%)	12 (54,5%)
1994	11 (50%)	11 (50%)
1998	8 (36,4%)	14 (63,6%)
2002	13 (56,5%)	10 (43,5%)
2006	3 (13%)	20 (87%)
2010	3 (13%)	20 (87%)
2014	4 (17,4%)	19 (82,6%)
2018	3 (13%)	20 (87%)
2022	3 (11,5%)	23 (88,5%)

Table 4. Brazilian National Team Players Playing in Brazil and Abroad in Each World Cup. Source: Data compiled from Transfermarkt and CBF reports.

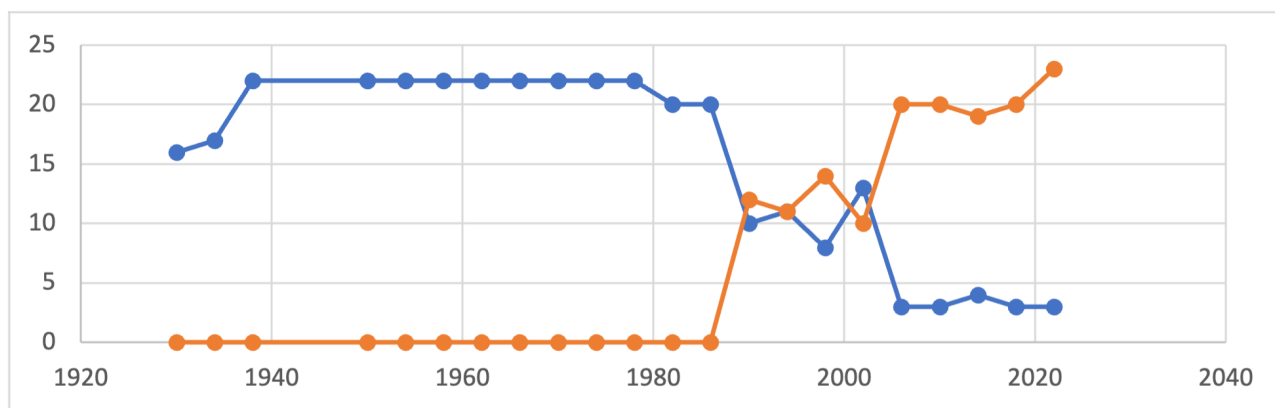


Figura 1. Distribution of Brazilian National Team Players Playing in Brazil and Abroad by World Cup (1930-2022). Source: Own authorship.

Since 2006, the Brazilian national team has been performing below fans' expectations. In the last five World Cups, it reached the semi-finals in 2014 – in a World Cup held in Brazil, where it was defeated by Germany 7-1 – and was eliminated four times in the quarter-finals (2006, 2010, 2018, 2022).

The creation of the UEFA Nations League in 2018, with biennial matches, adjusted the calendar of European teams, reducing the viability of matches against South American teams. This fact tends to reduce the competitive capacity of South American teams, especially Brazil and Argentina, which have a history of greater competitive strength, favoring European dominance.

This drop in performance coincides with the fact that the leading Brazilian players are playing in the main European leagues (Table 5). Initially, the predominance was in the Italian Serie A. However, Brazilian players have recently concentrated on the English Premier League and maintained a significant presence in the Spanish La Liga.

Country	2006	2010	2014	2018	2022	Total
England	1	1	6 (3)	6 (3)	12 (5)	26 (11)
Italy	6 (5)	8 (5)	3	3 (1)	3 (1)	23 (12)
Spain	5 (3)	4 (3)	3 (3)	4 (3)	5 (3)	21 (15)
Brazil	3	3 (1)	4 (1)	3 (1)	3	16 (3)
France	3	1 (1)	2 (1)	3 (2)	2 (2)	11 (6)
Germany	4 (3)	2	2 (1)	0	0	8 (4)
Portugal	1	2	0	0	0	3
Ukraine	0	0	1	2	0	3
China	0	0	0	2 (1)	0	2 (1)
Turkey	0	1	0	0	0	1
Greece	0	1 (1)	0	0	0	1 (1)
Canada	0	0	1 (1)	0	0	1 (1)
Russia	0	0	1 (1)	0	0	1 (1)
Mexico	0	0	0	0	1	1

Table 5. Distribution of Brazilian National Team Players by Country of Play in the World Cups (2006-2022). Source: Data compiled from Transfermarkt and CBF reports. Note: The number of players highlighted in parentheses corresponds to those who played most of the matches as starters.

Based on the analyzed data, two groups are identified: the first, consisting of the five most traditional European leagues and the Brazilian Championship, representing 83.1% of the players; the second, with emerging leagues, representing 16.9%. Among the players who were starters in most of the World Cup matches, 92.8% played in the first group and 7.2% in the second. The starters in the second group are players at the end of their careers who chose to finish their careers in less competitive but financially attractive leagues.

Figure 2 illustrates the leagues in which the starting players of the Brazilian national team played in the last five World Cups. The results highlight the five main leagues in the world. Although initially less prominent than the Italian league and currently less prominent than the English league, the Spanish league has housed more Brazilian national team starters. The current trend indicates a growing concentration in the Premier League, widely regarded as the most commercially powerful league in world football (Deloitte 2026).

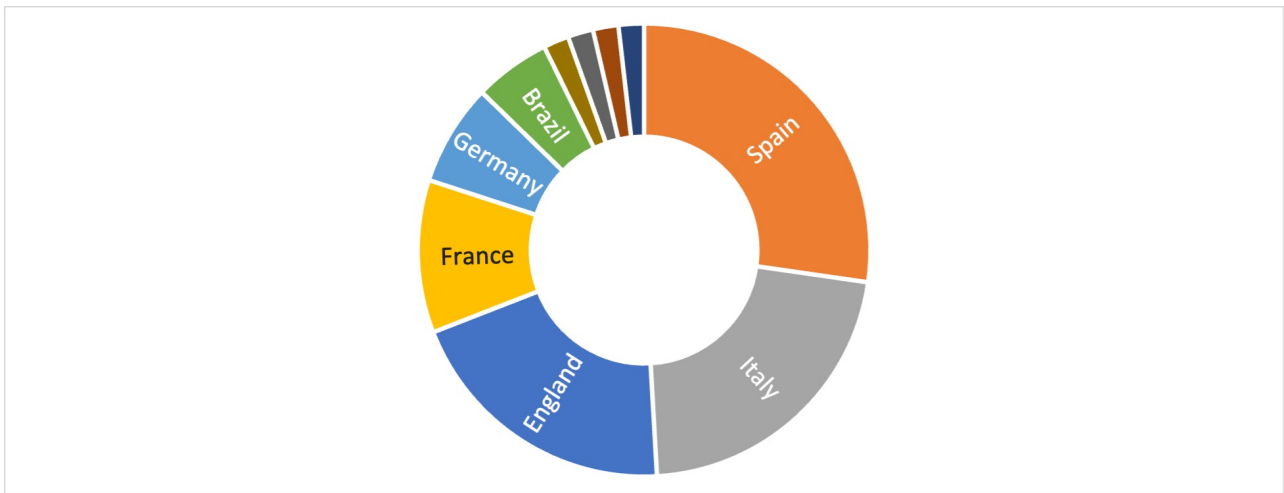


Figura 2. Leagues Where the Starting Players of the Brazilian National Team Played in the Last Five World Cups (2006-2022). Source: Own authorship.

The clubs the starting players played for are also relevant. Of the 55 starters in the last five World Cups, eight played for Real Madrid, six for Barcelona, five for PSG and Inter Milan, four for Chelsea, three for Tottenham, Juventus, and Milan, and two for Bayern Munich. All these clubs have global prominence and have been Champions League winners or finalists. These 39 players represent 70.9% of the Brazilian national team starters. Including clubs with Club World Cup titles, the percentage rises to 83.6% (46 players).

Since 2006, the Brazilian national team has been composed of players from the world football elite. However, this composition has not translated into satisfactory results. After 1982, even with the titles in 1994 and 2002, no Brazilian team has delivered a comparably dominant World Cup performance. Thus, the BH, which proposes a relationship between players' internationalization and the decline in the national team's historically distinctive style, is partially confirmed.

Brazil as a Football Powerhouse: Between Symbolic Prestige and Competitive Limits

The cliché "Brazil, the country of football" is supported by the country's status as the most successful World Cup winner, the most prestigious competition in world football. Among the eight countries that have won the title – five from Europe and three from South America – Brazil stands out as the only one to have won five (Table 6).

Country	Year(s)	Title(s)
Brazil	1958; 1962; 1970; 1994; 2002	5
Italy	1934; 1938; 1982; 2006	4
Germany	1954; 1974; 1990; 2014	4
Argentina	1978; 1986; 2022	3
Uruguay	1930; 1950	2
France	1998; 2018	2
England	1966	1
Spain	2010	1

Table 6. Distribution of Brazilian National Team Players by Country of Play in the World Cups (2006-2022). Source: Own authorship.

Despite Brazil's titles, Europe has the most overall titles. Only European and South American countries have won the World Cup. Europe has 12 titles, 16 runner-up finishes, and 17 third-place finishes, while South America has 10 titles, 6 runner-up finishes, and 4 third-place finishes. North America has only one-third place. Although this association should not be overstated, it can be inferred that Europe and South America have greater cultural capital in football.

Europe and South America have always alternated as the continents with the most World Cup victories. This alternation occurs because countries from these continents usually win Cups held in their territories, with exceptions like Brazil, which won in Sweden in 1958. Until 2010, no continent led the other by more than one title. In 2018, Europe had three more victories than South America, the widest margin of dominance. With Argentina's victory in 2022, the difference decreased to two (Figure 3).

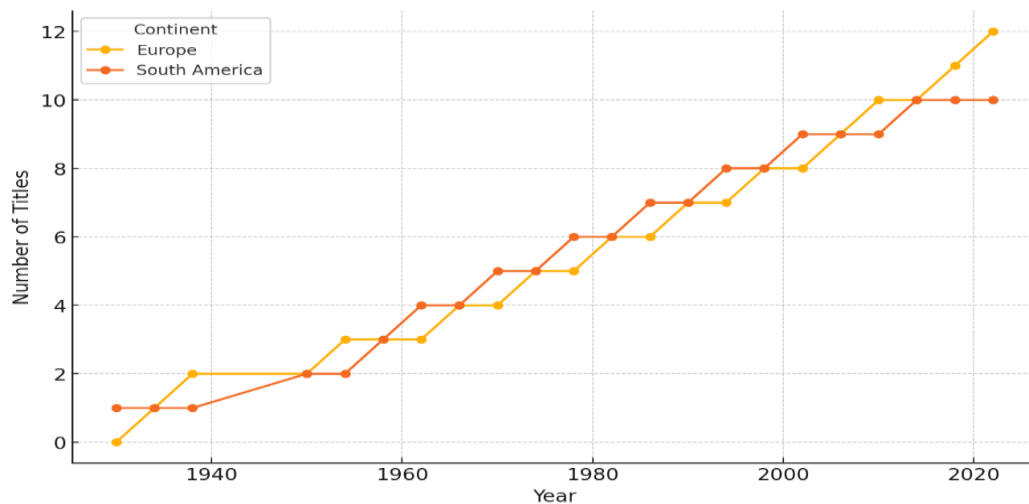


Figura 3. Number of World Cup titles by continent. Source: Own authorship.

Despite the cliché "Brazil, the country of football," there are important nuances to consider. Brazil does not exercise uncontested supremacy in South American football at the national and club levels. Since the Copa America was renamed in 1975, Brazil has had fewer titles than Argentina and Uruguay (Table 7). This lack of regional hegemony contrasts with Brazil's superior global performance, which has no parallel in its Copa America history.

Country	Year(s)	Title(s)
Argentina	1921; 1925; 1927; 1929; 1937; 1941; 1945; 1946; 1947; 1955; 1957; 1959 (Special); 1991; 1993; 2022	15
Uruguay	1916; 1917; 1920; 1923; 1924; 1926; 1935; 1942; 1956; 1959; 1967; 1983; 1987	13
Brazil	1919; 1922; 1949; 1989; 1997; 1999; 2004; 2007; 2019	9
Peru	1939; 1975	2
Paraguay	1953; 1979	2
Chile	2015; 2016	2
Colombia	2001	1

Table 7. *Copa America winning countries and their titles over the years. Source: Own authorship.*

In the South American scenario, the lack of supremacy is also evident among clubs. However, unlike the history of national team competitions, the achievement discrepancy is less pronounced (Table 8). Additionally, an analysis of recent years reveals a reversal trend. Since 2017, economically stronger Brazilian clubs have won the Copa Libertadores title in six of the last seven editions (Figure 4). This reversal may be explained by the combination of two structural factors: the implementation of the Football Corporation model, which attracted significant private investment, and improvements in club management practices, which enabled greater financial stability and the retention of key players for longer periods. These changes enabled Brazilian clubs to compete on more equal terms with the traditional Argentine and Colombian powerhouses, reversing the downward trend observed until 2016.

Country	Year(s)	Title(s)
Argentina	1964; 1965; 1967; 1968; 1969; 1970; 1972; 1973; 1974; 1975; 1977; 1978; 1984; 1985; 1986; 1994; 1996; 2000; 2001; 2003; 2007; 2009; 2014; 2015; 2018	25
Brazil	1962; 1963; 1976; 1981; 1983; 1992; 1993; 1995; 1997; 1998; 1999; 2005; 2006; 2010; 2011; 2012; 2013; 2017; 2019; 2020; 2021; 2022; 2023	23
Uruguay	1960; 1961; 1966; 1971; 1980; 1982; 1987; 1988	8
Paraguay	1979; 1990; 2002	3
Colombia	1989; 2004; 2016	3
Chile	1991	1
Ecuador	2008	1

Table 8. *Copa Libertadores winning countries and their titles over the years. Source: Own authorship.*

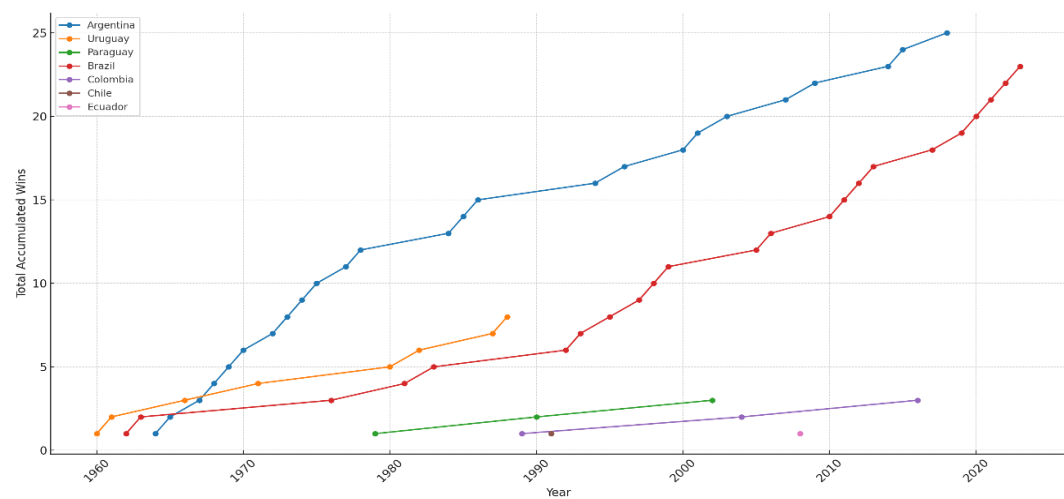


Figure 4. Recent *Copa Libertadores* Titles Won by Brazilian Clubs (2017-2023). Source: Own authorship.

Brazil is the second-most successful country in the Club World Cup, with 11 titles, behind Spain, which has 12. Argentina and Italy each have nine titles, followed by Uruguay with 6, England and Germany with 5, the Netherlands with 3, Portugal with 2, and Paraguay and Serbia with 1 title each. Until 2008, South American teams led in titles. However, since 2012, when Corinthians won, no South American team has won, with the last previous victory occurring in 2006 by Internacional. This fact highlights European dominance in the event. As of 2023, European teams have accumulated 36 titles, while South American teams have 27, including an 11-consecutive-victory streak by European teams (Figure 5).

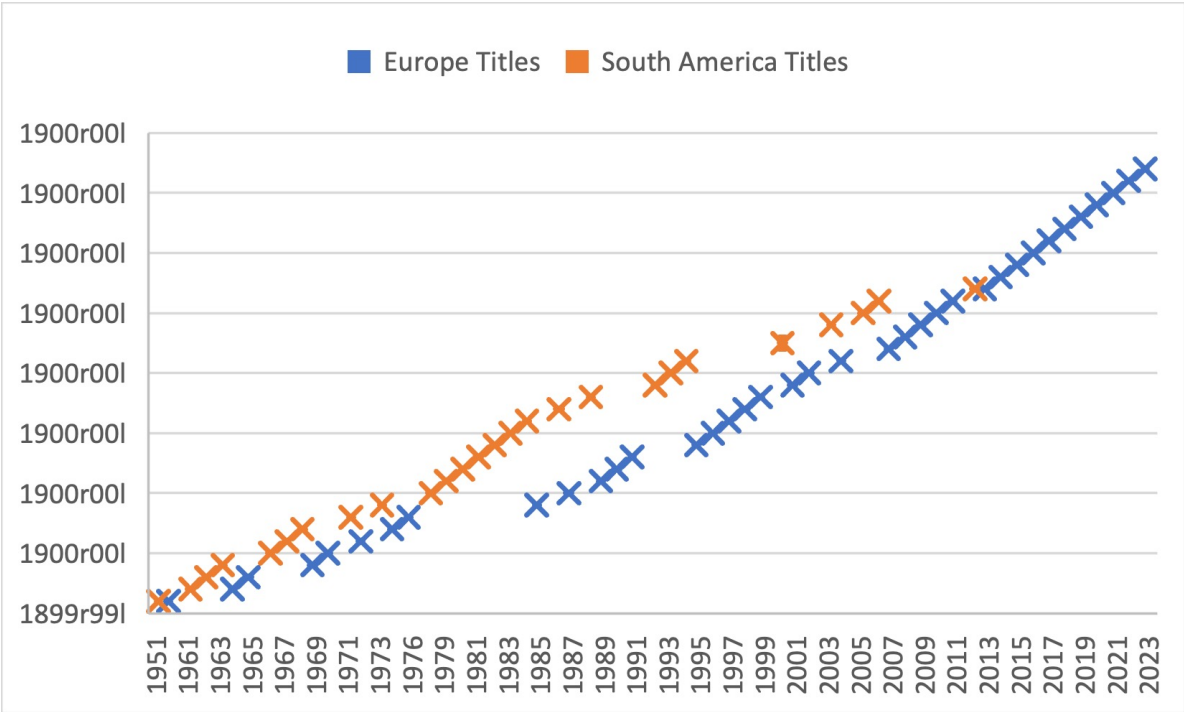


Figure 5. Club World Cup titles by continent. Source: Own authorship.

The participation of Brazilian clubs in the three analyzed periods (up to 1986, 1987-2002, and since 2003) shows a significant downward trend. Brazilian clubs won 19.2% of the titles in Period 1,

18.8% in Period 2, and 14.3% in Period 3. In terms of continents, European clubs increased their victories from 26.9% in Period 1 to 68.8% in Period 2 and 81.0% in Period 3, while the victories of other South American clubs dropped drastically (Table 9).

Titles	Club (Years)
8	Real Madrid (1960, 1998, 2002, 2014, 2016, 2017, 2018, 2022)
4	Milan (1969, 1989, 1990, 2007); Bayern Munich (1976, 2001, 2013, 2020)
3	Peñarol (1961, 1966, 1982); Internazionale (1964, 1965, 2010); Nacional (1971, 1980, 1988); Boca Juniors (1977, 2000, 2003); São Paulo (1992, 1993, 2005); Barcelona (2009, 2011, 2015)
2	Santos (1962; 1963); Ajax (1972, 1995); Independiente (1973, 1984); Juventus (1985, 1996); Porto (1987; 2004); Manchester United (1999, 2008); Corinthians (2000, 2012)
1	Palmeiras (1951); Racing Club (1967); Estudiantes (1968); Feyenoord (1970); Atlético de Madrid (1974); Olimpia (1979); Flamengo (1981); Grêmio (1983); River Plate (1986); Red Star Belgrade (1991); Vélez Sarsfield (1994); Borussia Dortmund (1997); Internacional (2006); Liverpool (2019); Chelsea (2021); Manchester City (2023)

Table 9. Winners of the Intercontinental Cup (1960-2004) and the FIFA Club World Cup (since 2000). Source: Own authorship. Note: (i) The matches between Bayern Munich and Independiente in 1975 and between Liverpool and Boca Juniors in 1978 did not occur because the teams could not agree on a date. Therefore, there were no winners in those years. (ii) In 2000, two separate world competitions were recognized later by FIFA: the 2000 Intercontinental Cup and the 2000 FIFA Club World Cup

Although the cliché of Brazilian football's supremacy is not unfounded, this superiority has become less evident in recent times. In this century, at the World Cup level, Brazil has won only one World Cup, in 2002. At the continental level, Brazil has not consistently been the dominant force in South America. Despite recent dominance in the Copa Libertadores at the club level, the results in world competitions have been modest, with only four titles, the most recent in 2012.

The passion of Brazilians for football is fuelled by multiple factors, but primarily by achievements that become symbols of pride and excellence in the popular imagination. These victories have had the power to unify the country in glorious moments, transcending social and economic barriers and fuelling dreams and hopes for a bright future. However, the scarcity of significant titles on the international stage points to substantial problems Brazilian football faces, challenging its ability to maintain tradition and competitiveness.

The data presented confirm hypothesis SH1 that Brazil continues to be one of the major football powers in the world, but without uncontested hegemony. However, these data also indicate the need for a longitudinal study to monitor whether the current condition will stabilize, whether the decline curve will continue to steepen, or whether there will be a positive change.

Early Export and the Future of Brazilian Football

The premature export of Brazilian football players to international teams is a phenomenon rooted in the contemporary economic context, characterized by substantial investments in the football market (Campa 2021; Garcia-del-Barrio and Pujol 2021; Rohde and Breuer 2017; Schatz and Espíndola 2022). This phenomenon impacts various facets of Brazilian football and is linked to the sustainability of the country's leading clubs (Silva and Campos Filho 2006). It also reflects the "winner takes all" effect in the sports entertainment industry (Frank and Cook 1995), where economically strong European clubs seek the best players from weaker clubs.

Major clubs use forecasting models to evaluate sports talent based on transfer values and rates, using econometric models to predict "market value" (Garcia-del-Barrio and Pujol 2021; Leifheit and Follert 2021; Poli et al. 2022). These models consider visibility, individual quality, titles, age, achievements, global experience, goals, assists, passes, dribbles, and participation in national team

games. Empirical studies confirm that transfer value increases until ages 26-27 and decreases after age 32 (Garcia-del-Barrio and Pujol 2021). This strategy has changed the pattern of Brazilian players' transfers.

This strategy has changed the pattern of Brazilian players' transfers abroad, especially to European clubs. Until the first half of the 20th century, transfers of Brazilian players to foreign clubs were rare and involved experienced athletes nearing the end of their careers, such as Vavá, Garrincha, and Pelé, who left at ages 34, 35, and 35, respectively (Transfermarkt 2024). Of the 22 players in the 1958 squad, 11 did not transfer to foreign clubs (Transfermarkt 2024).

From the 1980s onwards, with the globalization of sports, there was a significant increase in players migrating to European clubs in search of better pay and professional exposure. From the 1982 squad, 16 out of 22 players (72.7%) transferred to foreign clubs, and from the 1986 squad, 18 out of 22 players (81.8%) (Transfermarkt 2024). Despite the increase, these transfers were not premature, with players like Sócrates, Zico, and Paulo Roberto Falcão leaving at ages 30, 30, and 27, respectively (Transfermarkt 2024).

The pattern has changed, with Brazilian players leaving early to play for teams in Europe, Asia, and the Middle East (FIFA 2024a; 2022; 2021; 2020; 2019; 2018b; 2018a; 2017). Transfers have become more frequent and involve large sums of money. Table 10 lists the highest-value transfers of Brazilian athletes abroad, highlighting the players' young ages at the time of the transfers (Transfermarkt 2024).

Player	Origin	Destination	Value	Age	Year
Neymar	Santos	Barcelona	€ 88,4 millions	21	2013
Vitor Roque	Athletico Paranaense	Barcelona	€ 74 millions	19	2024
Endrick	Palmeiras	Real Madrid	€ 72 millions	17	2024
Vinícius Júnior	Flamengo	Real Madrid	€ 45 millions	18	2018
Rodrygo	Santos	Real Madrid	€ 45 millions	18	2019
Estevão	Palmeiras	Chelsea	€ 45 millions	17	2024
Lucas Moura	São Paulo	Paris Saint-Germain	€ 40 millions	20	2012
Lucas Paquetá	Flamengo	Milan	€ 38,4 millions	21	2018
Gabriel Jesus	Palmeiras	Manchester City	€ 32 millions	19	2016
Oscar	Internacional	Chelsea	€ 32 millions	21	2012

Table 10. *Highest Value Transfers Involving Brazilian Athletes Abroad. Source: Own authorship.*

The dynamics of Brazilian player transfers to international clubs go beyond the top athletes. In 2016, FIFA launched the "Global Transfer Market Report," providing detailed information on player transfers to foreign clubs. Analysis of FIFA data from 2016 to 2023 shows Brazil as the world's largest exporter of players (Figure 6). Brazil ranked first each year, with 15,331 players transferred abroad, more than double the second-place Argentina, with 7,489 players. England (6,234), France (5,824), and Colombia (4,989) followed. The number of Brazilian player transfers has generally increased, except during the pandemic, from 1,642 in 2016 to 2,375 in 2023, with transactions totaling approximately \$935.3 million in the latter year (FIFA 2024a).

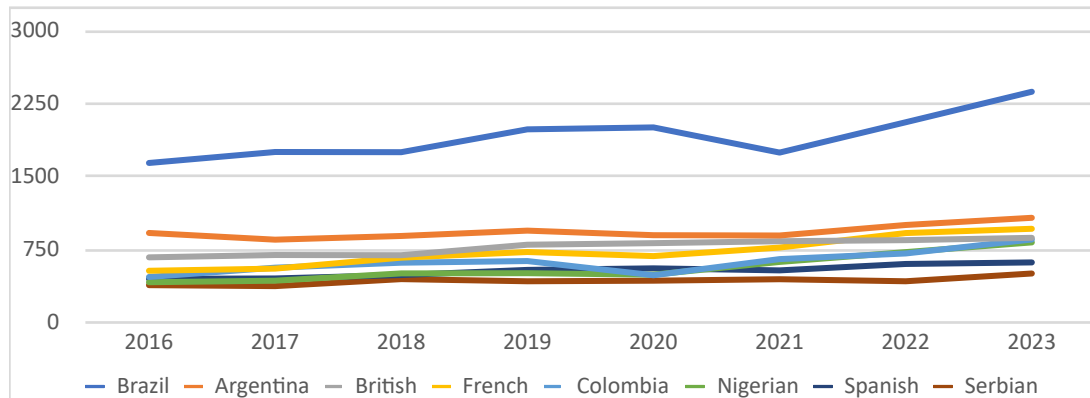


Figure 6. *International Player Transfers per Year (2016-2023)*. Source: Own authorship.

Alvito (2006), when shedding light on the effects of globalization on Brazilian football back in the 2000s, already considered that the prosperity generated by the football business in the most important European centers could have the opposite effect in Brazil. The author, however, considered that such an effect would depend on the very structures of Brazilian football, which predate the intensification of globalization's transformations and are not good. However, it is essential to highlight that Alvito (2006) has already emphasized that the sale of Brazilian players abroad has decreased the quality of the football spectacle and weakened the clubs. To emphasize this fact, he highlights that in 2004, according to official data from the Brazilian Football Confederation, 857 football players transferred abroad. These figures are substantially lower than the 2,375 transfers recorded in 2023.

Exporting Brazilian athletes is a significant and profitable part of football (Schatz and Espíndola 2022). However, this reality shows only one side of the coin: most players do not secure lucrative contracts and face financial hardships, reflecting inequality in Brazilian society (Ceratti 2014).

In the 2023-2024 season, the top young talents in Brazilian football were transferred to European teams. Endrick and Estevão from Palmeiras, both 17 years old, went to Real Madrid and Chelsea; Vitor Roque from Athletico Paranaense, 18, went to Barcelona; Pedro and Moscardo, both 18, went to Zenit and PSG; Murillo from Corinthians, 21, went to Nottingham Forest; and Beraldo from São Paulo, 20, went to PSG. The contracts of 17-year-olds Endrick and Estevão were made with the condition of transfer after they turned 18, in compliance with Article 19 of FIFA's "Regulations on the Status and Transfer of Players," which prohibits international transfers of any player under that age (FIFA 2024b).

This practice reflects a transfer-value asymmetry in which Brazilian clubs sell young players for lower prices than European clubs later sell them for. This pattern is based on the variables included in the econometric models used to assess transfer rates and estimate players' market values.

These variables explain why Brazilian football talents are sold for high values relative to the Brazilian market but provide substantial profits to European clubs once they establish themselves. This scenario also helps explain why Brazilian clubs recruit more experienced – and therefore less expensive – players returning from major markets (Monteiro et al. 2023).

The analysis of data and trends partially supports SH2, namely that early player exports reduce Brazil's ability to compete effectively in the global club scene. While there is a clear trend of early export and a correlation with declining competitive results, other factors, such as the evolution of game tactics and the organization of international competitions, can also influence these results. Even with Brazilian players in elite clubs, the results of the Brazilian national team and Brazilian clubs in international competitions have not met expectations.

Brazilian Players and Global Individual Recognition

A player's global prominence is indicated by winning major global awards. The Ballon d'Or, created by France Football magazine in 1956, is among the most prestigious in world football. Initially restricted to European players, the award began to include non-European players playing in Europe from 1994 and, since 2007, players from anywhere in the world.

Between 2010 and 2015, the award was presented in collaboration with FIFA under the name FIFA Ballon d'Or. In 2016, France Football regained exclusive control of the award, and FIFA launched The Best FIFA Football Awards. In response to criticism, France Football adjusted the evaluation period to the European season, starting with the 2022 award, and moved it from August to July.

Lionel Messi holds the record with eight Ballon d'Or awards. Other notable winners include Cristiano Ronaldo (five titles), Johan Cruyff, Marco van Basten, and Michel Platini (three titles each). Brazilian winners include Ronaldo (1997, 2002), Rivaldo (1999), Ronaldinho (2005), and Kaká (2007).

Since including non-European players in 1994, Argentina has won eight awards, Brazil seven, Portugal six, France two, Germany, Bulgaria, Liberia, England, the Czech Republic, Ukraine, and Croatia, each with one. France Football also reviewed historical records and awarded honorary titles to Pelé (7) and Diego Maradona (2).

In 2020, due to the pandemic, the Ballon d'Or was not awarded. Since 2021, only four Brazilians have been nominated: Neymar (2021), Fabinho (2022), Casemiro (2022), and Vinícius Júnior (2022, 2023, 2024).

Lionel Messi has won three of the six editions at The Best FIFA Football Awards. Cristiano Ronaldo, Luka Modrić, and Robert Lewandowski each won once. In 2024, the award was given to Vinícius Júnior. (Tabla 11)

	Nacionality	2021	2022	2023	2024	Total
1	France	3	4	4	4	15
2	England	4	3	3	3	13
3	Portugal	3	4	2	2	11
4	Argentina	2	0	4	4	10
5	Italy	5	0	1	1	7
6	Croatia	1	1	2	2	6
7	Norway	1	1	2	2	6
8	Germany	0	2	2	2	6
9	Brazil	1	3	1	1	6
10	Belgium	2	2	1	1	6
11	Spain	3	0	1	1	5
12	Egypt	1	1	1	1	4
13	Poland	1	1	1	1	4
14	South Korea	0	1	1	1	3
15	Morocco	0	0	1	1	2
16	Algeria	1	1	0	0	2
17	Nigeria	0	0	1	1	2

18	Uruguay	1	1	0	0	2
19	Cameroon	0	0	1	1	2
20	Georgia	0	0	1	1	2
21	Netherlands	0	1	0	0	1
22	Colombia	0	1	0	0	1
23	Denmark	1	0	0	0	1
24	Senegal	0	1	0	0	1
25	Serbia	0	1	0	0	1
26	Ivory Coast	0	1	0	0	1

Table 11. Number of Players Nominated by Nationality (2021-2024). Source: Own authorship.

The 16-year period in which no Brazilian player was named the best in the world (from Kaká in 2007 to Vinícius Junior in 2024) reflects a decline in the production of exceptional talent capable of making a difference at the highest international level. This reality regarding individual recognition of athletes coincides with Brazilian football's decline in collective achievements. However, it is feasible to interpret SH3 as partially refuted. Despite a negative trend, Brazil still places many players in the world's top clubs and leagues.

The Influence of Economic Power in Football

A relatively small share of the world's population captures a disproportionate share of value generated by global labor flows. In global production networks, specific functions are assigned to each region, creating an asymmetric global (Pérez-Sánchez et al. 2021). Applied to football, this means that peripheral countries such as Brazil specialize in the "raw material" (young talents). In contrast, central countries capture the higher value-added stages (development, marketing, and final assembly). Central countries compete to build a higher-value-added economic structure. This structural asymmetry helps explain why, despite producing large numbers of players, Brazilian clubs and the national team have lost ground in global competitions.

The active participation of these countries in global value chains reflects a development strategy that seeks to leverage their comparative advantages, such as players with attractive and abundant prices, despite the continuous and increasingly rapid transformations in football, to participate in competitive international spectacles. However, this participation often occurs on terms that perpetuate the clubs' economic dependencies and can limit their involvement in higher-value-added spectacles.

This scenario, illustrated by the experience of these countries, highlights the complexity of power dynamics in global sports, where challenges often accompany economic development. SH4 aims to correlate these economic aspects with performance in sports, particularly football.

Regarding the variable of football tradition, Table 12 presents the top three finishers in the World Cups since 1930. The table allows for visualizing the continuity and consistency of the leading teams over the decades, reflecting their tradition and legacy in the global football scene.

Team	Title(s)	Runner-up(s)	Third place(s)
Brazil	5 (1958, 1962, 1970, 1994, 2002)	2 (1950, 1998)	2 (1938 and 1978)
Germany	4 (1954, 1974, 1990, 2014)	4 (1966, 1982, 1968, 2002)	4 (1934, 1970, 2006, 2010)
Italy	4 (1934, 1938, 1982, 2006)	2 (1970, 1994)	1 (1990)

Argentina	3 (1978, 1986, 2022)	3 (1930, 1990, 2014)	-
France	2 (1998, 2018)	2 (2006, 2022)	2 (1958, 1986)
Uruguay	2 (1930, 1950)	-	-
United Kingdom	1 (1966)	-	-
Spain	1 (2010)	-	-
Netherlands	-	3 (1974, 1978, 2010)	1 (2014)
Hungary	-	2 (1938, 1954)	-
Czech Republic	-	2 (1934, 1962)	-
Sweden	-	1 (1958)	2 (1950, 1994)
Croatia	-	1 (2018)	2 (1998, 2022)
Poland	-	-	2 (1974, 1982)
United States	-	-	1 (1930)
Austria	-	-	1 (1954)
Chile	-	-	1 (1962)
Portugal	-	-	1 (1966)
Turkey	-	-	1 (2002)
Belgium	-	-	1 (2018)

Table 12. Country Rankings in the FIEA World Cups (1930-2022). Source: Own authorship.

Using an objective scoring criterion based on titles, runner-up finishes, and third places in World Cups, football teams were ranked to reflect tradition and excellence in the most prestigious international football event. Three points were awarded for each title, two points for each runner-up finish, and one point for each third place. A cutoff line of 3 points was established. This method generated a list of 11 countries (Table 13).

Position	Team	Points
1	Germany	24
2	Brazil	21
3	Italy	17
4	Argentina	15
5	France	12
6	Netherlands	7
7	Uruguay	6
8	Sweden; Croatia	4
9	United Kingdom; Spain	3

Table 13. Countries Selected for the Study. Source: Own authorship.

For the selected countries, GDP (Gross Domestic Product) and GDP per capita (GDPpc) data were collected from various sources. Due to variations in methods and units of measurement, data from the World Bank were used, as they apply uniform criteria for all countries. Additionally, GDP per capita adjusted by purchasing power parity (GDPpc PPP) was also used, which accounts for differences in the cost of living and purchasing power across countries, providing a more accurate comparison. The World Bank data are presented in Figures 7, 8, and 9.

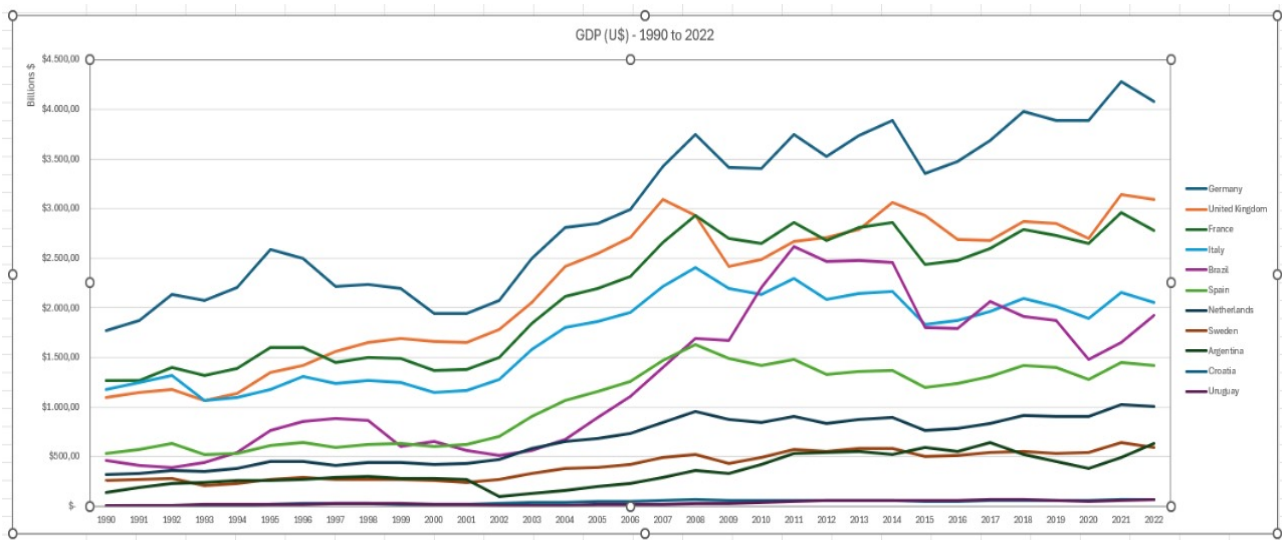


Figure 7. GDP of the Countries Participating in the Study from 1990 to 2022. Source: Own authorship.

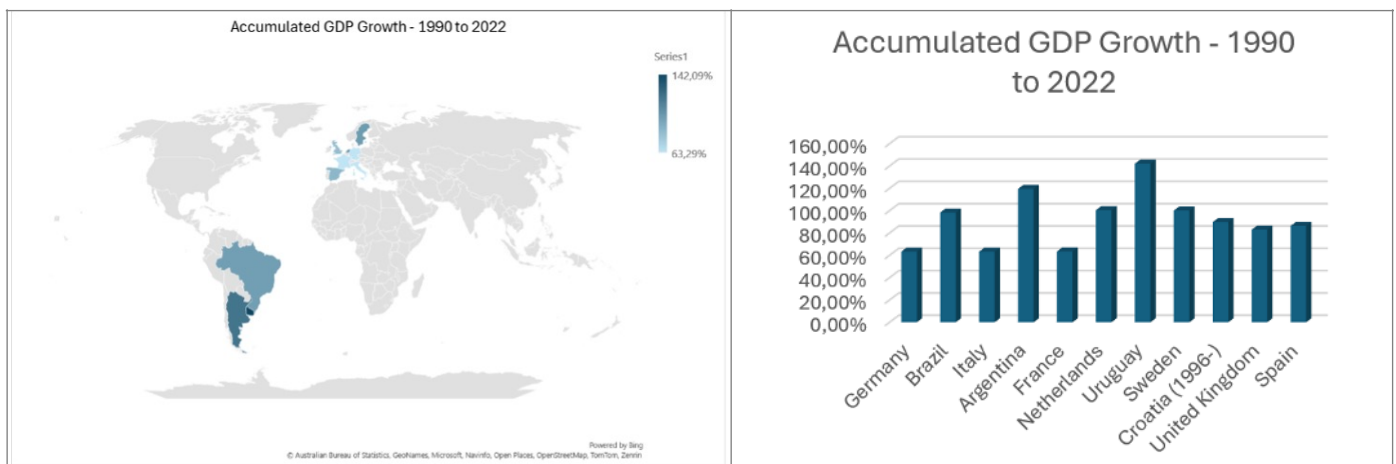


Figure 8. Cumulative GDP Growth from 1990 to 2022. Source: Own authorship.

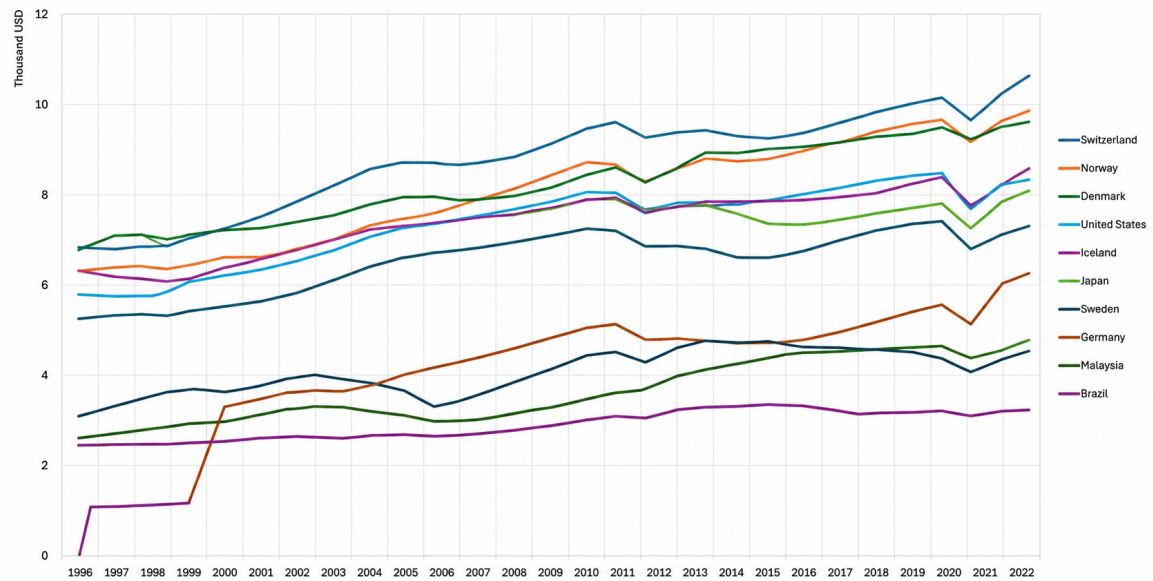


Figure 9. GDP per capita PPP for the period 1990 to 2022. Source: Own authorship

The correlation between the measure of football tradition (Table 13) and each country's GDP/GDPpc (Figure 9) was evaluated using the Pearson correlation coefficient. The measurements were taken at four points: 1992, 2002, 2012, and 2022 (Table 14).

Year	Pearson Coefficient Tradition vs. GDP	Pearson Coefficient Tradition vs. GDPpc PPP
2022	0.527718469 (moderate)	-0.20998 (negligible)
2012	0.605278823 (moderate)	-0.07441 (negligible)
2002	0.298143958 (weak)	-0.18608 (negligible)
1992	0.408657266 (moderate)	-0.02332 (negligible)

Table 14. Correlation between Tradition, GDP, and GDPpc PPP. Source: Own authorship.

The results indicate a relationship between football tradition, countries' economic strength, and the rise of their football leagues. The data show a moderate positive correlation between football tradition and GDP, but no significant correlation with GDP per capita (PPP).

The analysis of the top-ranked football leagues today reveals that the five leading leagues in the world — the Premier League (England), the Bundesliga (Germany), La Liga (Spain), Serie A (Italy), and Ligue 1 (France) — are in countries with high GDPs and strong football traditions. Other significant leagues include the Eredivisie (Netherlands), Serie A (Brazil), Primeira Liga (Portugal), Liga MX (Mexico), and the Russian Premier League (Global Football Rankings 2024).

Therefore, the relationship between football tradition and GDP is partially confirmed, with a weak-to-moderate correlation. The relationship between football tradition and GDP per capita (PPP) is rejected due to a negligible correlation. Thus, hypothesis SH4 is partially confirmed, as there is a weak to moderate correlation between football tradition and GDP, but no significant correlation with GDP per capita (PPP).

From "Art" to "Product": The Reconfiguration of the Brazilian Player's Identity

The Brazilian player has historically been constructed as an "artist," whose individual genius transcended tactics. This identity, discussed by Roberto DaMatta (1982) in *Universo do Futebol*, was linked to an ethos of "street smarts" and improvisation, opposed to the "disciplined" European football. However, from the 1990s onwards, three factors redefined this identity:

1. The commodification of talent:
 - Before: Players like Pelé and Garrincha were local idols before becoming global (e.g., Pelé at Santos until age 30) (Transfermarkt, 2024).
 - After: Neymar was sold to Barcelona at age 21, and Vinícius Júnior had a pre-contract with Real Madrid at age 16. The early sale of young talents became the main economic strategy of Brazilian clubs. Players from youth categories are already being recruited and represented by European agents while still under-17 or under-19, often even before their professional debut.
 - Consequence: Local training loses ground to European academies (e.g., Barcelona's La Masia), which standardize the style of play.
2. The era of social media:
 - Before: The player's image was created by the clubs (e.g., a Coca-Cola advertisement featuring Pelé).
 - After: Players such as Rodrygo and Endrick manage their own personal brands on Instagram (e.g., Nike, Red Bull).
 - Consequence: "Success" is now also measured by digital visibility and engagement. According to Statista (2023), Neymar, while playing in Europe, was the third-most-followed football player in the world in 2023, with 369 million followers — a level of global reach unthinkable for most athletes who remain exclusively in the Brazilian Serie A.
3. The end of the "maturation phase" in smaller leagues:
 - Before: Players like Romário (PSV Eindhoven, 1988–1993) and Ronaldo (1994–1996) adapted to European football in leagues such as the Dutch and Portuguese leagues (Transfermarkt 2024).
 - After: Today, 80% of Brazilians in Europe go directly to the "Big Five" (Premier League, La Liga, etc.), without passing through intermediate leagues (FIFA 2024a).
 - Consequence: Lack of experience in high-level competitions before the age of 23, weakening the Brazilian national team.

This reconfiguration is not only economic, but also cultural. As Lopes (1994) observes in *"A Vitória do Futebol que Incorporou a Pelada"*, Brazilian football has ceased to be a space of resistance. It has become a link in the global chain of player production, with Brazil as the "breeding ground" and Europe as the "market".

Comparison of key data from Brazil and Argentina

Brazil and Argentina are historical football powers and are the primary American references. Despite its cultural and economic characteristics, football occupies a central place in the identity of Brazil and Argentina. This section investigates how the internationalization of talent impacts the two countries differently.

The main comparative data between Brazil and Argentina are summarized in Table 15, while Table 16 presents the age at transfer of the leading talents exported since 2016. These tables allow a

clearer visualization of the contrasting talent management strategies adopted by the two countries and serve as the basis for the analysis that follows.

Data	Brazil	Argentina
Player Exports (2016-2023):	15,331 international transfers (1st in the global ranking)	7,489 transfers (2nd in the ranking)
Performance in International Competitions	World Cup 5 titles (last in 2002)	World Cup 3 titles (last in 2022)
	Copa America 9 titles (last in 2019)	Copa America 15 titles (last in 2022)
	Copa Libertadores (2000-2023) 12 titles (7 since 2017)	Copa Libertadores (2000-2023) 6 titles (last in 2018)
	Club World Cup (2000-2023) Brazilian clubs: 4 titles (last in 2012, Corinthians)	Club World Cup (2000-2023) Argentine clubs: 0 titles (last victory in 2003, Boca Juniors)
Presence of Players in Foreign Leagues (World Cups 2006-2022)	87-88% of players played abroad	82-85% of players played abroad
Economic Indicators	GDP (US\$ billions) US\$ 1.920	GDP (US\$ billions) US\$ 630
	GDP per capita (PPP) US\$ 17,200	GDP per capita (PPP) US\$ 25,000

Table 15. Main data for Brazil and Argentina. Source: Own authorship.

Player	Origin	Destination	Year	Age
Vinícius Júnior	Flamengo (BRA)	Real Madrid (ESP)	2018	18
Rodrygo	Santos (BRA)	Real Madrid (ESP)	2019	18
Endrick	Palmeiras (BRA)	Real Madrid (ESP)	2024	17*
Vitor Roque	Athletico-PR (BRA)	Barcelona (ESP)	2024	19
Gabriel Jesus	Palmeiras (BRA)	Manchester City (ING)	2016	19
Lucas Paquetá	Flamengo (BRA)	Milan (ITA)	2018	21
Antony	São Paulo (BRA)	Ajax (HOL)	2020	20
Julián Álvarez	River Plate (ARG)	Manchester City (ING)	2022	22
Enzo Fernández	River Plate (ARG)	Benfica (POR) → Chelsea (ING)	2022	21
Lautaro Martínez	Racing Club (ARG)	Inter Milan (ITA)	2018	21
Exequiel Palacios	River Plate (ARG)	Bayer Leverkusen (ALE)	2020	22
Giovani Lo Celso	Rosario Central (ARG)	PSG (FRA)	2016	20
Nahuel Molina	Boca Juniors (ARG)	Udinese (ITA)	2020	22
Thiago Almada	Vélez Sarsfield (ARG)	Atlanta United (EUA)	2022	21

Table 16. Main players from Brazil and Argentina who transferred since 2016, with their ages at the time of transfer. Source: Own authorship.

*Note: Endrick: Transfer agreed in 2022 (at age 16), but finalized in 2024 after he turned 18 (in compliance with FIFA Article 19).

A comparative analysis of Brazil and Argentina reveals distinct patterns in the export of football players, reflecting opposing talent-management strategies. Brazilian players are transferred, on average, at 18.7 years of age, with 85% of transactions occurring before the age of 21. The average age of transfers for Argentine players is significantly higher: 21.4 years, with only 14% of transfers involving players under 21. This 2.7-year difference represents roughly three additional seasons of competition for their home clubs. Regarding transfer values, the sale of "early talents" generates higher average values (€23.5 million) for Brazilian clubs than those achieved by Argentine clubs (€18.2 million) (FIFA 2024a; 2022; 2021; 2020; 2019; 2018b; 2018a; 2017). However, the difference observed between Brazil and Argentina in the average age of transfers may reflect different development and integration strategies into the international market. While Brazilian clubs prioritize the early sale of athletes, often driven by immediate financial needs, Argentine clubs tend to retain their top talents for longer, favoring greater exposure in local and continental competitions before exporting. The longer stay in their countries of origin allows Argentine athletes to accumulate competitive experience and develop tactical and physical aspects in familiar environments, with less pressure to adapt immediately. Thus, it is not just a question of "technical maturity," but also of structural, economic, and sporting factors that help Argentine players arrive in European football better prepared to compete at a high level. On the other hand, many Brazilian players are transferred while still in the developmental stage, which can hinder their consolidation in their destination clubs and compromise their full development as elite athletes.

The data show that a key difference lies in the historical "maturation phase" of young talents. In the 1980s and 1990s, Brazilian players could still develop gradually in intermediate European leagues, such as the Dutch Eredivisie. Notable examples include Romário (PSV Eindhoven, 1988–1993), Ronaldo (PSV Eindhoven, 1994–1996), and Vampeta (PSV Eindhoven, 1994–1998) (Transfermarkt 2024). This intermediate step allowed them to adapt to European tactical and physical demands while retaining their Brazilian creativity before reaching the elite clubs. In today's era of globalization and hyper-capitalization, this developmental bridge has become largely obsolete: Brazilian talents are transferred directly to the "Big Five" leagues at increasingly younger ages.

Based on the collected data, it is possible to identify intriguing paradoxes in the paths these countries have taken. While Brazil has established itself as the world's largest exporter of players, with more than 15,000 international transfers between 2016 and 2023, its national team and clubs face a relative decline in elite competitions. On the other hand, Argentina, which ranks second in the export rankings (7,489 transfers in the same period), boasts notable recent achievements, including the 2022 World Cup and three Copa America titles in the last decade. Although Brazil leads in terms of transfer volume and value, the recent success of the Argentine national team in international competitions cannot be taken as unequivocal evidence of superiority in strategies for balancing market and sports performance. On the contrary, the dominance of Brazilian clubs in continental competitions since 2017, combined with the greater economic capacity of national clubs, demonstrates significant structural strength. In the Argentine case, it is plausible to assume that the results obtained – especially the 2022 World Cup title – are more associated with the occurrence of a technically exceptional generation led by Lionel Messi, an exceptional player at the center of world football in the last decade, than with a model of planned talent retention. The phenomenon, therefore, appears less as the result of a sustainable policy model and more as a virtuous cycle anchored in exceptional leadership.

Limitations

This study uses historical and statistical data to assess the relationship between the internationalization of Brazilian football players and the performance of the national team and clubs. While this approach provides valuable insights, it may not fully capture the dynamic and evolving nature of contemporary football. Because the study is based on documentary and correlational evidence, causal claims should be interpreted cautiously.

Conclusion

The findings of this study reveal a complex and non-linear relationship between the internationalization of Brazilian football players and the decline in the performance of Brazil's national teams and clubs in international competitions. The growing presence of Brazilian players in foreign clubs is partially linked to this decline, but not in a deterministic way. The early export of talent may weaken domestic club performance and the national team's tactical cohesion and collective identity, while simultaneously exposing players to higher technical and physical standards.

The moderate positive correlation between football tradition and GDP (but not with GDP per capita PPP) suggests that economic strength supports the rise of football leagues, yet structural factors—such as talent retention policies and the organization of domestic competitions—play a more decisive role than individual economic prosperity. The 16-year gap without a Brazilian Ballon d'Or winner (from Kaká in 2007 to Vinícius Júnior in 2024) further indicates a decline in the production of exceptional talents capable of transcending highly organized collective systems.

This dynamic is not purely economic. As the historical-anthropological analysis developed in this article shows, Brazilian football has moved from a model based on "art" and cultural resistance to one of "product" inserted into asymmetric global production networks. The comparison with Argentina reinforces this reading: while Brazil leads in volume and speed of exports, Argentina's longer retention of talents in the domestic environment appears to favor greater readiness upon arrival in Europe. However, recent Argentine success is also strongly associated with an exceptional generation led by Messi.

Thus, the basic hypothesis (BH) is partially confirmed: internationalization is associated with the decline, but the relationship is mediated by cultural, tactical, and structural factors rather than being a direct cause. Hypotheses SH1, SH2, and SH4 are also partially supported, while SH3 can be considered partially refuted, given the continued presence of Brazilian players in elite clubs. These results open new avenues for longitudinal studies that integrate quantitative data with ethnographic approaches on the lived experience of young players in the global transfer market.

Even in a context in which peripheral countries continue to export talent rather than retain it, Brazil's symbolic status as the 'country of football' remains grounded in a historically unparalleled record of achievement.

Declaration of interest statement

The authors declare no conflicts of interest.

References

- Alvito, M. (2006). A parte que te cabe neste latifúndio: o futebol brasileiro e a globalização. *Análise Social*, 41 (179): 451–74. <https://www.jstor.org/stable/41012278>.
- Appadurai, A. 1996. *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. University of Minnesota Press.
- Besnier, N., S. Brownell, and T.F. Carter. 2018. *The Anthropology of Sport: Bodies, Borders, Biopolitics*. University of California Press.
- Campa, Domenico. 2021. "Exploring the Market of Soccer Player Registrations: An Empirical Analysis of the Difference between Transfer Fees and Estimated Players' Inherent Value." *Journal of Sports Economics* 23 (4): 379–406. <https://doi.org/10.1177/15270025211059527>.
- Ceratti, Mariana. 2014. "Os Pobres Do Futebol: Aqueles Que Não Se Chamam Neymar." *Who We Are - The World Bank*, June 07, 2014. Accessed March 11, 2024. <https://www.worldbank.org/pt/news/feature/2014/06/07/brasil-pobreza-desigualdad-futbol-neymar-copa-mundial>.
- Cox, Michael. 2019. *Zonal Marking: The Making of Modern European Football*. HarperCollins Publishers.
- DaMatta, Roberto. 1982. "Esporte Na Sociedade: Um Ensaio Sobre O Futebol Brasileiro." In *Universo Do Futebol: Esporte E Sociedade Brasileira*, edited by Roberto DaMatta. Pinakothke.
- Deloitte. 2026. "Deloitte Football Money League 2026." Accessed Mar 15, 2026. <https://www2.deloitte.com/uk/en/pages/sports-business-group/articles/deloitte-football-money-league.html>.

- Dieterich, Hein. 1999. *Novo Guia Para a Pesquisa Científica*. Editora da FURB.
- FIFA. 2017. "Global Transfer Market Report 2016." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/480f312fac79d3b8/original/aljezc9xn78nzivqpgae-pdf.pdf>.
- FIFA. 2018a. "Global Transfer Market Report 2017." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/112e254581b4be76/original/ei8vww6oeolw12sxn0p-pdf.pdf>.
- FIFA. 2018b. "Global Transfer Market Report 2018." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/2f488488c4367b36/original/wtrsayyoponlu1tknvc-pdf.pdf>.
- FIFA. 2019. "Global Transfer Market Report 2019." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/248987d86f2b9955/original/x2wrqjstwjaoilnncnod-pdf.pdf>.
- FIFA. 2020. "Global Transfer Market Report 2020." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/482e6b2d76404434/original/ijiz9rtpkfmbhxwbqr70-pdf.pdf>.
- FIFA. 2021. "Global Transfer Market Report 2021." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/2b542d3b011270f/original/FIFA-Global-Transfer-Report-2021-2022-indd.pdf>.
- FIFA. 2022. "Global Transfer Market Report 2022." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/2ee0b8943684e25b/original/FIFA-Global-Transfer-Report-2022.pdf>.
- FIFA. 2024a. "Global Transfer Market Report 2023." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/114622e4e17cf6a8/original/FIFA-Global-Transfer-Report-2023.pdf>.
- FIFA. 2024b. "Regulations on the Status and Transfer of Players." Accessed May 11, 2024. <https://digitalhub.fifa.com/m/6a0797ec77cbc02c/original/Regulations-on-the-Status-and-Transfer-of-Players-February-2024-edition.pdf>.
- Frank, R.H., and P.J. Cook. 1995. *The Winner-Take-All Society: How More and More Americans Compete for Ever Fewer and Bigger Prizes, Encouraging Economic Waste, Income Inequality, and an Impoverished Cultural Life*. Free Press.
- Garcia del Barrio, Pedro, and Francesc Pujol. 2021. "Recruiting Talent in a Global Sports Market: Appraisals of Soccer Players' Transfer Fees." *Managerial Finance* 47 (6): 789–811. <https://doi.org/10.1108/MF-04-2020-0213>.
- Global Football Rankings. 2024. "Football League Rankings." Accessed May 11, 2024. <https://www.globalfootballrankings.com/>.
- Hobsbawm, E.J. 1994. *Age of Extremes: The Short Twentieth Century, 1914-1991*. Michael Joseph.
- Kuper, S., and S. Szymanski. 2018. *Soccernomics: Why England Loses, Why Germany and Brazil Win, and Why the U.S., Japan, Australia, Turkey -- and Even Iraq -- Are Destined to Become the Kings of the World's Most Popular Sport*. Bold Type Books.
- Leifheit, Nicolas, and Florian Follert. 2021. "Financial Player Valuation from the Perspective of the Club: The Case of Football." *Managing Sport and Leisure* 28 (6): 618–37. <https://doi.org/10.1080/23750472.2021.1944821>.
- Lopes, José Sergio Leite. 1994. "A Vitória Do Futebol Que Incorporou a Pelada - a Invenção Do Jornalismo Esportivo E a Entrada Dos Negros No Futebol Brasileiro." *Revista USP*, no. 22: 64–83. <https://doi.org/10.11606/issn.2316-9036.v0i22p64-83>.
- Monteiro, Rafael Kujo, Rodolfo Coelho Prates, and Leonardo Matsuno Frota. 2023. "The Determinants of Player Transfers in Brazil: The Role of Expectations in the Football Market." *Applied Economics* 55 (26): 2964–77. <https://doi.org/10.1080/00036846.2022.2107989>.
- Pérez Sánchez, Laura, Raúl Velasco Fernández, and Mario Giampietro. 2021. "The International Division of Labor and Embodied Working Time in Trade for the Us, the Eu and China." *Ecological Economics* 180: 106909. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2020.106909>.
- Pilatti, Luiz Aberto, José Roberto Herrera Cantorani, and Marizete Righi Cechin. 2023. "Cómo desarrollar la estructura IMRaD en el artículo original (How to develop the IMRaD structure in original paper)." *Retos* 49: 914–25. <https://doi.org/10.47197/retos.v49.99139>.
- Poli, Raffaele, Roger Besson, and Loïc Ravenel. 2022. "Econometric Approach to Assessing the Transfer Fees and Values of Professional Football Players." *Economies* 10 (1): 4. <https://doi.org/10.3390/economies10010004>.
- Rodrigues Filho, Mário. 2003. *O Negro No Futebol Brasileiro*. 4th ed. Mauad.
- Rohde, Marc, and Christoph Breuer. 2017. "The Market for Football Club Investors: A Review of Theory and Empirical Evidence from Professional European Football." *European Sport Management Quarterly* 17 (3): 265–89. <https://doi.org/10.1080/16184742.2017.1279203>.

- Schatz, Patrícia Volk, and Carlos José Espíndola. 2022. "Dinâmica Das Transferências De Jogadores Na América Latina Pós 2010: Por Uma Economia Política Do Futebol." *Revista Ciência Geográfica* 26 (2): 849–65. <https://ppg.revistas.uema.br/index.php/cienciageografica/article/view/2921>.
- Silva, Cláudio Vicente Di Gioia Ferreira, and Luiz Alberto Nascimento Campos Filho. 2006. "Gestão De Clubes De Futebol Brasileiros: Fontes Alternativas De Receita." *Sistemas & Gestão* 1 (3): 195–209. <https://ce.v.org.br/media/biblioteca/4026587.pdf>.
- Soares, Antonio Jorge, and Hugo Rodolfo Lovisolo. 2003. "Futebol: A Construção Histórica Do Estilo Nacional." *Revista Brasileira de Ciências do Esporte* 1 (25): 129–43. <http://revista.cbce.org.br/index.php/RBCE/article/view/180>.
- Statista. 2023. "Football Players with the Highest Combined Social Media Following Worldwide as of February 2023." Accessed Apr 23, 2024. <https://www.statista.com/statistics/1060411/soccer-players-worldwide-digital-community-size/>.
- Transfermarkt. 2024. "Transfer Markt 2024." Transfermarkt. Accessed May 15, 2024. <https://www.transfermarkt.com/>.
- Wilson, J. 2013. *Inverting the Pyramid: The History of Football Tactics*. Orion Publishing Group, Limited.
- Wolf, R. 1990. *Das Nächste Spiel Ist Immer Das Schwerste: Alte Und Neue Fussballspiele*. Haffmans Verlag.

ORCID

Luiz Alberto PILATTI  <https://orcid.org/0000-0003-2679-9191>

José Roberto Herrera CANTORANI  <https://orcid.org/0000-0003-1792-0383>

Douglas Paulo Bertrand RENAUX  <https://orcid.org/0000-0002-0498-6036>

RETRATO DE GRUPO: EL MUNDIAL DE ESPAÑA 1982 EN LOS RELATOS ORALES DE LOS JUGADORES DE LA SELECCIÓN BRASILEÑA

Group profile: The 1982 World Cup in Spain in the oral accounts of the players of the Brazilian National Team

Bernardo Buarque de HOLLANDA 

Escola de Ciências Sociais FGV CPDOC (Brasil)

E-mail: bernardobuarque@gmail.com

Resumen

La propuesta de este artículo es presentar una visión del Mundial de Fútbol de 1982 desde la perspectiva del discurso nativo y conmemorativo de los jugadores de la Selección Brasileña, concedido a un proyecto de Historia Oral coordinado por el autor. Proponemos cambiar el eje de la fuente habitual de información movilizadora para reconstruir el evento organizado por la FIFA –los artículos de la prensa deportiva en la cobertura del rendimiento y en la construcción del significado de las victorias y derrotas en cada cuatrienio– para describir las reminiscencias de los atletas que participaron directamente en el torneo. Las observaciones se detiene no solo en lo que dicen y comparten los entrevistados, sino también en el perfil generacional y en la pertenencia social de los deportistas, vistos en mayor amplitud. Este último aspecto permite comprender la configuración del fútbol brasileño de ese período, en el que el reclutamiento de jugadores se basaba en la representatividad de los clubes nacionales de esa época, en particular el eje Río de Janeiro-São Paulo-Minas Gerais, y reflejaba el juego competitivo de las fuerzas regionales en la composición del auriverde seleccionado. El texto se estructura en tres movimientos. El primero se dedica a presentar el contexto del proyecto del que se extraen los datos primarios y el potencial del uso del método de Historia Oral en la creación de fuentes alternativas de investigación sobre el fútbol en el País. El segundo se refiere al estado del arte del tema, con la revisión bibliográfica de la producción periodística y académica alrededor del Mundial 1982, con el fin de enumerar los trabajos existentes, identificar sus énfasis, mapear sus enfoques y verificar sus estrategias subyacentes. El tercero se refiere al análisis de los relatos de los diez atletas entrevistados, con el fin de destacar elementos prosopográficos de la trayectoria de este conjunto de jugadores y la forma en que la memoria colectiva del evento selecciona ciertos partidos, movimientos y situaciones memorables en detrimento de otros, especialmente aquellos relacionados con la preparación del torneo.

Palabras clave: fútbol, Copa del Mundo, historia oral.

Este es un artículo de acceso abierto distribuido bajo los términos de la licencia de atribución-no comercial-sin derivados de Creative Commons (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>), que permite la reutilización, distribución y reproducción no comercial en cualquier medio, siempre que se cite adecuadamente la obra original y no se altere, transforme o construya sobre ella de ninguna manera.

Abstract

This paper presents an overview of the 1982 World Cup from the perspective of the native and remembrance discourse of the players of the Brazilian National Team, recorder for an Oral History project coordinated by me. We propose to shift the axis of the usual source of information to reconstruct the event organized by FIFA—the articles of the sports press in the coverage of the Brazil's participation and in the construction of the meaning of the victories and defeats in each quadrennium—to describe the reminiscences of athletes directly involved in the tournament. The observations focus not only on what is said and shared by the interviewees, but also on the generational profile and social belonging of the athletes, seen in greater amplitude. This last aspect enables us to understand the configuration of Brazilian football at that time, in which the recruitment of players was based on the representativeness of the national association teams of the time, in particular the Rio de Janeiro–São Paulo–Minas Gerais axis, and reflected the competitive matches of regional forces in the composition of the national team. The text is structured in three moments. The first moment is dedicated to presenting the context of the project from which the primary data are extracted and the potentials of using Oral History in the creation of alternative sources of research about football in Brazil. The second concerns the state of the art of the theme, with the bibliographic review of journalistic and academic pieces about the 1982 World Cup, in order to list the existing works, identify their emphases, map their approaches and verify their underlying strategies. The third and last moment concerns the analysis of the reports of the 10 athletes interviewed, in order to highlight prosopographical elements of the trajectory of this group of players and the way in which the collective memory of the event selects certain matches, moves and memorable situations to the detriment of others, especially those related to the preparations of the tournament.

Keywords: football, World Cup, sports memory.

Introducción

Este artículo pretende contribuir con un dossier dedicado a sistematizar estudios y enfoques académicos de los Mundiales y de los países de Europa y de América Latina, entre 1962 (Chile) y el 2026 (México). Para ello, elegimos la edición del año 1982 que, como es ampliamente conocido, se trata de la competición internacional organizada por la FIFA y celebrada en España, por lo tanto, hace poco más de cuarenta años. En vista de la propuesta de colaboración, de inmediato nos pareció oportuno revisar una serie de testimonios, que coordinamos entre el 2011 y el 2013, de exjugadores de la Selección Brasileña. El proyecto de Historia Oral, titulado “Fútbol, memoria y patrimonio”, se desarrolló en el contexto de los preparativos para el Mundial del 2014 y tuvo lugar a raíz de la creación del Museo del Fútbol, en São Paulo, socio de la labor de grabaciones y entrevistas, con miras a la constitución de una base de datos para futuras generaciones de investigadores.

La colección de testimonios cubrió a los atletas remanentes de ocho ediciones de los Mundiales, comenzando en el Mundial de 1954 en Suiza y terminando en el de 1982 en España. Para cada Mundial, se enumeraban los veintidós jugadores convocados, entre titulares y suplentes, y se invitaba a cada uno a dar un testimonio, con lugar y fecha a convenir, preferiblemente en las instalaciones del Museo del Fútbol, ubicado en el estadio de Pacaembu. El propósito era articular, según el guion de las entrevista, historias de vida e historias temáticas, esta última referida a los recuerdos del Mundial en el que participó el exfutbolista. Se valía, pues, de los encuadres de memoria movilizados por los atletas décadas después de la competición, en un proceso evocador activado por la interacción intersubjetiva de la entrevista.

En el caso del Mundial de España, el proyecto logró entrevistar a diez del total de veintidós convocados. La respuesta obtenida de las invitaciones a las entrevistas fue la siguiente: se descartó a dos jugadores del elenco, una vez que ya habían fallecido —Sócrates y Dirceu— mientras que diez aceptaron la invitación para inscribirse: Carlos, Edinho, Falcão, Juninho Fonseca, Junior, Luizinho, Oscar, Paulo Izidoro, Zico y Waldir Peres. Los otros diez, por diferentes razones, desde la falta de

interés hasta la desconfianza o la imposibilidad, declinaron la propuesta de grabar sus recuerdos del torneo. A saber: Batista, Éder, Edevaldo, Leandro, Paulo Sérgio, Pedrinho, Renato, Roberto Dinamite, Sérgio Chulapa, Toninho Cerezo (Tabla 1).

Entrevistados	No localizados/ Invitaciones rechazadas	Fallecidos
Carlos Gallo	Batista	Dirceu
Edinho	Carlos Renato Frederico	Sócrates
Falcão	Eder	
Juninho Fonseca	Edevaldo	
Júnior	Leandro	
Luizinho	Paulo Sérgio	
Oscar Bernardi	Pedrinho	
Paulo Isidoro	Roberto Dinamite	
Waldir Peres	Serginho Chulapa	
Zico	Toninho Cerezo	

Tabla 1. Cuadro de jugadores entrevistados. Elaboración propia.

Ante la reanudación de estos relatos, concedidos a su vez hace unos diez años, la propuesta de este artículo es presentar una visión del Mundial de Fútbol de 1982 desde la perspectiva del discurso nativo y rememorativo de los jugadores. Así, el eje de la fuente habitual de información movilizaba para reconstruir el evento organizado por la FIFA —los artículos, reportajes y crónicas de la prensa deportiva en la cobertura de la actuación y en la construcción del significado de victorias y derrotas cada cuatro años— para describir las reminiscencias de los atletas que participan directamente en el torneo.

Las observaciones se detienen no solo en lo que dicen y comparten los entrevistados, sino también en el perfil generacional y en la pertenencia social de los deportistas, vistos en mayor amplitud. Este último aspecto permite comprender la configuración del fútbol brasileño de ese período, en el que el reclutamiento de jugadores se basaba en la representatividad de los clubes nacionales de esa época, en particular el eje Río de Janeiro-São Paulo-Minas Gerais, y reflejaba el juego competitivo de las fuerzas estatales y regionales en la composición del auriverde seleccionado.

Para ello, la estructura del artículo sigue en adelante tres movimientos. El primero se dedica a presentar el contexto del proyecto del que se extraen los datos primarios y el potencial del uso del método de Historia Oral en la creación de fuentes alternativas de investigación sobre el fútbol en el país.

El segundo se refiere al estado del arte del tema, con la revisión bibliográfica de la producción periodística y académica alrededor del Mundial 1982, con el fin de enumerar los trabajos existentes, identificar sus énfasis, mapear sus enfoques y verificar sus estrategias subyacentes.

El tercer y principal movimiento, a su vez, se refiere a la descripción y análisis de los relatos de los diez atletas entrevistados, con el fin de destacar elementos prosopográficos de la trayectoria de este conjunto de jugadores y la forma en que la memoria colectiva del evento selecciona ciertos partidos, movimientos y situaciones memorables en detrimento de otros, en especial los relacionados con la preparación del torneo. Tal alineación nos permite percibir continuidades y cambios, similitudes y singularidades en los discursos de los agentes en cuestión, conformando lo que el historiador Marcos Napolitano (2015) llama una “memoria hegemónica” en el contexto rememorativo de la dictadura militar. Por extensión, se entiende que este concepto también se aplica al evento en cuestión, a la luz

del paso del tiempo, en este caso, unas tres décadas después de su celebración, cuando fueron entrevistados e instados a rememorar.

Consideraciones generales sobre el proyecto “Fútbol, memoria y patrimonio”

Antes de abordar la pregunta específica del presente artículo y dossier, debemos decir que tanto la introducción de la historia oral en el medio académico brasileño cuanto los estudios sociohistóricos del fútbol ocurrirán en el pasaje de los años 1970 para el decenio de 1980, momento de la llegada de innumerables referencias bibliográficas de renovación historiográfica. En Francia, la tercera generación de la Escuela de los Annales defendía la adopción de nuevas fuentes, nuevos objetos y nuevos métodos para la escritura de la historia. En Inglaterra, la propuesta de ‘una historia vista de bajo’ estimulaba la articulación entre Historia Social y Estudios Culturales. Perspectiva interdisciplinar que también fue verificada en países como los Estados Unidos e Italia donde, respectivamente, la ‘virada lingüística’ y la microhistoria estimularán diálogos con áreas como la Lingüística, la Literatura, la Antropología y la Comunicación.

En este contexto, esta sección enmarca los relatos de los atletas de la selección de 1982, en las líneas de la investigación colectiva e interinstitucional en la que se inscribe. Como se dijo en la Introducción, su principal objetivo fue la constitución de una colección documental, realizada con el apoyo audiovisual, es decir, entrevistas filmadas, para el Centro de Referencia del Fútbol Brasileño (CRFB), inaugurado en marzo del 2013, en las instalaciones del Museo del Fútbol, institución colaboradora en el proyecto que actualmente se encuentra en pie.

Tras un período de dos años, la investigación terminó con la grabación de más de ciento veinte horas de testimonios de 54 exfutbolistas de la selección nacional. Estos atletas, algunos de ellos en edad avanzada, representaron al país en torneos internacionales, hoy megaeventos denominados Copa del Mundo.

Como es ampliamente conocido, el torneo está encabezado por la FIFA (Federación Internacional de Fútbol Asociación), una entidad privada con más de un centenario (1902-2022), que regula las competiciones cuatrienales entre equipos nacionales de fútbol desde el año 1930, cuando se desmembró de los Juegos Olímpicos durante su edición de Ámsterdam (1928). La competición es actualmente, como también es sabido, uno de los eventos deportivos de mayor amplitud y reverberación planetario-comunicativa.

En la diacronía, la Copa del Mundo se convirtió en parte de la escala de megaeventos durante el siglo XXI, gracias a su crecimiento vertiginoso y espectacular. El Mundial se ha convertido en un emprendimiento altamente rentable, planetario, dotado de un valor geopolítico indiscutible y considerado por algunos como un componente constitutivo del “soft power” (Reis 2022). Aún en la clave diacrónica, este significado no se puede absolutizar hoy: el poder del fútbol se ha constituido de forma paulatina y, durante la segunda mitad del siglo pasado, alcanzó proyección a raíz de la participación directa de los dirigentes brasileños, entre los que destaca la figura de John Havelange (Burlamaqui 2023). La competencia se llevó a cabo por un intrincado arreglo económico de instituciones públicas y mandamientos privados desde el último cuarto del siglo XX y por una compleja red política que va de la esfera local a la transnacional.

En nuestro caso, en el momento de las grabaciones, faltaban menos de dos años para celebrar una nueva edición del torneo en Brasil. La iniciativa de crear un *corpus* documental capaz de enfocar narrativas orales alrededor de esa Copa satisfacía, por lo tanto, una doble función: a) responder a una demanda cada vez más intensa de información sobre las ediciones pasadas de las copas, para que pudieran establecer bases comparativas para el Mundial del 2014; b) proporcionar una visión conjunta, serial y a largo plazo, capaz de aportar elementos científicos sólidos para que se pudieran realizar dichos análisis, incluso después de que la euforia ante el macroevento disminuyera.

La experiencia en Historia Oral del Centro de Documentación e Investigación de Historia Contemporánea de Brasil (CPDOC/FGV), acumulada a lo largo de cuatro décadas (1973-2013), permitió la adopción de esta metodología de investigación para el desafío de crear esta base de

datos. Es notorio que la tradición de esta institución cincuentenaria, fundada a principios de 1970, se centró al principio en el universo político e intelectual de las élites brasileñas (Castro 2011, 12).

En las primeras décadas de existencia del Programa, sus entrevistas incluyeron *grosso modo* actores de la vida pública nacional, entre jefes de Estado, ministros, militares y juristas. Sin embargo, ya en 1980, entrevistar a miembros de las clases trabajadoras y de segmentos populares no era una tarea de todo extraña para los docentes del Centro (Leite Lopes 2003, 153), como ejemplifica la profesora emérita del CPDOC, Ângela de Castro Gomes, en la obra *Velhos militantes: depoimentos* (1988, 67), organizada para su tesis doctoral, defendida un año antes en la IUPERJ.

En un período más reciente, los personajes entrevistados se diversificaron de forma exponencial y hoy en día también incluyen representantes de los más variados estratos sociales. En un conjunto que conforma casi dos mil testimonios, y que supera las siete mil horas de grabación, la aplicación metodológica de este “procedimiento especialmente enriquecedor” (Gomes 1988, 7) al ámbito deportivo tiene aspectos que merecen énfasis para la contextualización de este texto.

En primer lugar, una vez aplicada, la historia oral contribuye a la constitución de un subcampo científico —historia, antropología y sociología del deporte (o prácticas deportivas)— que ha experimentado un notable incremento en las últimas décadas. La superación del impresionismo y del ensayismo de los 1980, en los que, por cierto, destaca la centralidad de los Mundiales en los análisis ensayísticos de DaMatta, Arno Vogel y Luiz Felipe, presentes en el libro inaugural del campo, *Universo do futebol* (1982, 4), es un hallazgo hoy consensuado.

Esto permite que este ámbito experimente la consolidación de grupos de trabajo en asociaciones de posgrado, en reuniones académicas nacionales e internacionales, en laboratorios de estudio regulares, en centros universitarios reconocidos y en una producción sistemática de monografías, disertaciones y tesis consagradas a la temática deportiva (Toledo 2001, 5; Guedes 2010, 320).

En segundo lugar, el interés del CPDOC por la historia política brasileña, con su énfasis en el período republicano, permite revisar la porosa relación entre deporte y política bajo este prisma interseccional y que se realice en moldes menos maniqueos que los postulados por la Teoría Crítica décadas atrás. La idea tradicional de manipulación de masas, frente a la semántica de un marxismo vulgarizado y superado por la nueva historia política, da paso a la compleja percepción de un gradiente de interacciones menos unilaterales o asimétricas.

Más abiertas a las sinergias y circularidades culturales, las epistemologías actuales ponen en escena no solo los límites y contingencias, sino también el potencial activo de los agentes deportivos, en medio de estructuras inflexibles y trascendentes a primera vista.

A continuación, la introducción de la historia oral en el campo de los estudios sobre fútbol contiene temas que ahora se acercan, ahora se alejan de las ciencias sociales del universo del periodismo, en particular del periodismo deportivo, contra el cual la Academia ha cultivado, durante mucho tiempo, una distancia crítica en su búsqueda de afirmación y legitimidad. No se trata, por supuesto, de negar la importancia de la producción periodística, que hoy en día abunda en información cuantitativa sobre una gama de hechos, desde el plantel de jugadores hasta la historia de las selecciones, desde las tablas de los campeonatos hasta las estadísticas de los resultados, etc.

La abrumadora publicación de biografías, memorias, calendarios, enciclopedias y toda suerte de géneros informativos sobre el mundo futbolístico es una realidad insuperable, confirmando lo que Tzvetan Todorov llamó “abuso de memoria” (2000, 1), en el contexto reflexivo, a su vez, de los estudios sobre la Segunda Guerra Mundial y el Holocausto. A la luz de la academia, tal “abuso” constituye una especie de síntoma, capaz no solo de revivir la tradición de los anticuarios de siglos pasados, sino de responder al atractivo de “ilusiones biográficas” y curiosidades anecdóticas y seductoras que satisfacen el mercado editorial y el consumo de información típico de la era informática-industrial del entretenimiento capitalista.

Una señal de que no se está aislado en este proceso se refiere al propio *métier* académico. Al tratar de la dimensión pública de la memoria, la historia oral también tiene que enfrentar ciertos inconvenientes y con estas fronteras en otros ámbitos —educación, empresas, industrias— como

refleja la investigadora Verena Alberti en el artículo “*Vender história? A posição do CPDOC no mercado das memórias*” (1996, 1).

En cuanto al deporte, la profusión de datos parece prescindir de la recopilación de más información con actores de renombre, algunos de ellos ya entrevistados y biografiados hasta el agotamiento. En ese sentido, como se verá a continuación en el caso del Mundial de 1982, el empleo de la metodología de la historia oral, por medio de las historias de vida y de las historias temáticas, nos permitió reconsiderar el supuesto anterior.

El método dialógico entrevistador/entrevistado y su “complicidad prolongada” (Alberti 2004, 28) proporcionaron aportes no solo para comprender la trayectoria de vida del jugador, en un marco sociocultural más amplio, sino también para rememorar detalles minuciosos del paso del entrevistado por la Selección Brasileña; aspectos en principio anodinos que terminaron por colocar, bajo un nuevo ángulo, algunos lugares comunes, visiones de mundo y ciertas versiones consagradas por la prensa deportiva respecto a las Copas del Mundo.

Un último punto se refiere al uso de la historia oral en el campo deportivo. Esta buscó valerse de experiencias preexistentes en el campo de los museos. Si el presente material fue diseñado para componer la colección de una institución pública, que integra la red de museos de la Secretaría de Cultura del Estado de São Paulo, el Museo del Fútbol (2008), cuya existencia es todavía temprana, contando quince años en el 2023, el aprendizaje previo con la constitución de entrevistas realizadas por los Museos de Imagen y Sonido, de Río de Janeiro y São Paulo, fue estratégica. Proporcionó la búsqueda de una marca diferencial, por así decirlo, menos aficionada y más científica, para la consecución de las entrevistas con los futbolistas del pasado.

Innovadoras y originales en su tiempo, las series grabadas por MIS-Rio (1960 y 1970) y por MIS-São Paulo (1970 y 1980) no podrían valerse naturalmente —ni estaba en su horizonte, ni se pretendía en su momento— de las técnicas y estándares internacionales que la historia oral adoptaría en una etapa posterior. Mientras que estos museos recopilaban sus entrevistas con deportistas, el programa del CPDOC aún se estructuraba en forma de testimonios recogidos de la élite política nacional, según el contexto de José Carlos Sebe Bom Meihy (2000, 47).

La falta de un guion, la informalidad de los entrevistadores, la aleatoriedad de la selección de entrevistados, la presencia de asistentes en la audiencia y el tono laudatorio asumido en algunas situaciones fueron aspectos detectados en aquellas entrevistas del SIM de São Paulo y Río. Se buscó eludir la improvisación todo el tiempo en el presente proyecto de entrevistas a exfutbolistas. La improvisación y el carácter informal cumplen con los requisitos adoptados para la construcción de fuentes orales en la contemporaneidad. Esto se aplica al procedimiento seriado y sistémico idealizado para la colección entregada hace diez años al Museo del Fútbol, más específicamente, al CRFB (Centro de Referencia del Fútbol Brasileño).

Se incluye aun, en esta primera parte, la aclaración respecto al método de producción de fuentes orales. El enfoque metodológico se centró, precisamente, en la trayectoria de los entrevistados y en la forma en que el registro oral articula las etapas biográficas retrospectivas del jugador, codo a codo con la cronología de los acontecimientos planteados previamente en el guion de la entrevista. Con la aplicación de tal sistemática, se llegó a un total de cincuenta y cinco testimonios al cabo de dos años. En ella, la estructura descriptiva y analítica se sostiene en las mismas bases, con la ventaja de que las versiones finales se presentan al fin y al cabo, con la edición de las transcripciones, disponibles para consulta e investigación en línea¹.

Si el objeto inicial fueron las trayectorias de los atletas, vistas individualmente, aquí la opción elegida permite una visión de conjunto que tiene como epicentro la narrativa de los jugadores acerca del Mundial de 1982. Permite comprender los acontecimientos y las coyunturas de ese evento a la luz de las versiones y de las experiencias particulares de los atletas.

La ampliación del ámbito temático se justifica en que las cinco decenas de testimonios, de los cuales diez jugadores participaron en el Mundial de España, aportan suficientes datos para la comparación y el cruce de versiones interpersonales sobre los eventos reportados por cada jugador.

¹ Accesible en: <https://cpdoc.fgv.br/museudofutebol>.

Permiten agrupar a los jugadores según los Mundiales en los que fueron protagonistas, experimentando de modo propio cada uno de los acontecimientos vividos.

La creación de esta base de datos sobre la memoria futbolística nacional cumple así un doble objetivo: permitir, por una parte, que un visitante del Museo del Fútbol, aficionado por su ídolo, asista a la entrevista dada por el jugador de su preferencia; y, por otra parte, permitir a un investigador la materia prima para su investigación sobre la historia del fútbol brasileño. Por lo tanto, al revisitar un material producido hace diez años, conviene aclarar que las descripciones y los análisis que enmarcan la experiencia del Mundial de 1982 no tienen un carácter totalizador ni exhaustivo, porque pretenden dialogar y complementar lo ya existente y acumulado sobre el tema, como se señalará en el siguiente apartado.

Estado del arte: el Mundial de 1982 en libros, artículos y monografías

Una vez presentado el proyecto institucional que da como resultado las fuentes orales en foco, el segundo movimiento de este artículo es revisar, de manera resumida, la producción periodística y universitaria consagrada al Mundial de España.

En cuanto al periodismo literario, la producción se refleja en el auge de publicaciones que surgieron a intervalos de diez años no solo en el 2022, con motivo de los cuarenta años del Mundial de España, sino en los decenios anteriores, para quedarse con la edición temática en cuestión en esta colección. Por lo tanto, se observan publicaciones en el 2002 y en el 2012: veinte años y treinta años después, respectivamente.

Primero, se encuentra el libro del periodista Rodrigo Cascino “*1982: o ano do tetra*” (2018), publicado cuatro años antes de la efeméride “conmemorativa” de cuarenta años, en el contexto de la Copa de Rusia, cuando, por regla general, el mercado editorial se interesa por el tema. El trabajo llama la atención por el recurso literario movilizad por el autor, al igual que el anterior. Aquí también se entremezclan realidad y ficción, y se utiliza la estratagema de cambiar imaginariamente el destino, al estilo de Paulo Perdigão, en el cuento que originó el notable relato de “*Anatomia de uma derrota*” (2000) —“*O dia em que o Brasil esteve aqui*”—, sobre la “tragedia” matriz de las derrotas brasileñas en Copas, es decir, el *Maracanazo*, en 1950. Como en Perdigão, la licencia poética de Cascino altera la verdadera trama del *Sarriazo 82* e interviene en el destino para convertir en victoria la descalificación brasileña tras el partido contra Italia.

El seguimiento de la rememoración decenal convertida en libros muestra el efecto del distanciamiento temporal en los procesos de evocación del evento. En el 2002, cuando la Copa del Mundo cumplió veinte años, la lujosa editorial Cosaf Naify, con la coordinación editorial de Augusto Massi, mantuvo la colección denominada *Zona do Agrião* y, por medio de ella, lanzó “*O trauma da bola: a Copa de 82*”, una reunión de crónicas del controvertido periodista João Saldanha, presentadas por Ruy Castro.

Diez años después, en el 2012, más libros salen a la luz. Se trata de la investigación periodística Gustavo Roman y Renato Zanata, autores que asistieron *in loco* al Mundial de España y publicaron “*Sarriá 82: o que faltou ao futebol-arte*”. El trabajo cuenta con un prefacio del periodista Mauro Beting, y con presentaciones de los comentaristas televisivos Lédio Carmona y Mauro Cezar. Aun respecto a la fecha conmemorativa de los treinta años del Mundial, el exjugador y entrenador Paulo Roberto Falcão vuelve al tema en “*Brasil 82: o time que perdeu a Copa e conquistou o mundo*”, relato en primera persona de los recuerdos de su participación en el torneo.

Más de una década después, uno de los principales hitos del 2022 en el periodismo deportivo es el lanzamiento de “*1982, uma Copa para sempre*”, firmado por Celso Unzelte y Gustavo Longhi de Carvalho, investigadores vinculados al Memofut —Grupo de Literatura y Memoria del Fútbol— que se reúne mensualmente desde hace quince años en el Museo del Fútbol. Con casi cuatrocientas páginas, la obra enumera las estadísticas y presenta un amplio abanico de información del torneo, teniendo como base los equipos de Brasil e Italia.

En el transcurso de las cuatro décadas (1982-2022), el mercado de libros es abastecido por la traducción del libro “*Anatomia do Sarriá*”, de autoría del periodista italiano Piero Trellini, una

iniciativa del sello Grande Área, una editorial que se ha esmerado en traducir referencias bibliográficas de calidad sobre el fútbol publicadas fuera del país. En la misma línea, el periodista Marcelo Mora revisita el Mundial en “*Têlê e a seleção de 82: da arte à tragédia*”, con la movilización de las categorías “decepción” y “nostalgia”, reconstruidas bajo la égida de la “injusticia” y de la “inconformidad” en la opinión pública y en la sociedad cuatro décadas más tarde, tal como reafirma también, con la habitual precisión, el antropólogo José Paulo Florenzano, en un artículo publicado en el portal Ludopédio (2022).

Desde el punto de vista académico, es importante señalar cómo los textos periodísticos anteriores constituyen un objeto en sí mismos, es decir, forman una base reflexiva de conjunto, como lo demuestra Diano Massarani en el artículo “*Arte e tragédia: representações sobre a seleção brasileira de 1982 em livros do século XXI*” (2018).

Al señalar la miríada de justificaciones de periodistas y jugadores —reglamento, errores técnicos individuales, decisiones tácticas equivocadas, imprevisibilidades características del fútbol, falta de humildad—, Massarani se centra en la construcción del “estilo de juego” de 1982, derrotado y a la vez celebrado, examina los discursos sobre los adjetivos asociados a un fútbol “vistoso”, “bonito”, “ofensivo”, y contrasta la producción/circulación de símbolos e identidades nacionales a las “representaciones sociales” de su antípoda, es decir, la victoriosa tetracampeona de 1994.

Un año antes de Massarani, un grupo de investigadores del estado de Pará, del área de la Educación Física, coordinados por André Capraro, publicó el artículo “*A Copa do Mundo de 1982 e o ‘turbilhão de emoções’ nas crônicas de Nelson Motta*” (Lise 2017, 10-16). En él, el foco se centra en los escritos de época de Nelson Motta, reportero del equipo del periódico *O Globo* durante esa Copa del Mundo. Estos mismos escritos serán retomados por el periodista a finales de 1990, en forma de libro, con motivo del Mundial de 1998 en Francia.

Es con base en el libro que los autores examinan la condición de Motta como una especie de intérprete de la selección brasileña de 1982. El autor reitera el consenso según el cual tal equipo fue representativo de “una reanudación de la identidad brasileña, basada en el ‘jogo bonito’, creativo, del *swing* típico de los trópicos” (2017, 15). Esto se debe a que los Mundiales seleccionados de 1974 y 1978 habían practicado “un fútbol parecido al estilo de juego europeo, menos ofensivo, menos creativo, guiado principalmente por el marcaje y poca ofensividad” (2017, 14).

Una de las producciones académicas más consistentes y originales en ese sentido está firmada por Leda Costa, investigadora en el área de Letras y Comunicación Social, quien desde su doctorado ha invertido en el análisis de los discursos de prensa en medio de las interpolaciones entre resultados y actuaciones de la Selección Brasileña en Mundiales. El operador simbólico de los éxitos son los héroes, mientras que los fracasos movilizan la categoría de la villanía, bajo el signo y el arquetipo románico de la “culpa”, como la autora desarrolla en clave diacrónica en el libro “*Os vilões do futebol: jornalismo esportivo e imaginação melodramática*” (2020). La obra, a su vez, es un corolario de sus aportaciones al tema de la “hermenéutica de la derrota” y al análisis del papel de los “detectives-periodistas”.

Antes de eso, Costa se detuvo en la problemática particular de la Copa de España, en un instigador capítulo titulado “*1982: as lágrimas de uma geração de ouro*” (2014). En él compara las versiones, los significados nativos y los significados ocultos en la genealogía de una pregunta capital: “¿por qué perdimos?”

También con respecto a la Academia, la díada arte/fuerza del fútbol nacional está tematizada por la disertación de Max Filipe Nigro Rocha titulada “*Em busca do feitiço perdido: a revista Placar entre a Seleção Brasileira de 1982, a Revolução São-Paulina e a Democracia Corinthiana (1979-1984)*”, defendida en la USP en el 2013. Bajo la lente de la revista deportiva de la poderosa Editora Abril, entonces dirigida por el periodista-sociólogo Juca Kfoury (2017), se contextualiza el escenario político-social de principios de 1980. La edición del Mundial cobra peso en el entorno de la redemocratización y, a la vez, de un cierto optimismo con el País, de modernización de las estructuras futbolísticas y de favoritismo con la “selección de la apertura”, en particular su “hechizo verde-amarillo”, personificado en figuras como el entrenador Telê y el “cuadrado mágico” compuesto por Falcão, Sócrates, Zico y Toninho Cerezo.

El historiador Álvaro Cabo ha brindado una contribución académica decisiva en sus análisis comparativos y descentralizados de la visión de los Mundiales desde el punto de vista “naciocéntrico”. Al igual que lo hizo para el Mundial de 1950, bajo el prisma de la prensa uruguaya, Cabo (2019) investiga el Mundial de 1982 a la luz de la perspectiva socio-histórica e histórico-política de los medios de comunicación (Clarín y El Gráfico) y de la sociedad argentina, en medio de las cuestiones internas de la guerra de las Malvinas y de los estertores de la dictadura de Videla. Al elegir al país vecino como foco, el artículo elude el debate egocéntrico hasta el agotamiento en la explicación de la actuación fallida de la selección brasileña.

El mismo descentramiento de la retórica nacionalista endógena, que se ampara en una fuente impresa local (Braga, 2015), se aplica a la contextualización realizada por Cabo sobre la sociedad española de finales de los años 1970 y principios de la década de 1980. En la estela del ocaso del franquismo y en el contexto de la transición hacia la democracia, el Mundial se muestra como un proscenio apropiado y oportuno para presentar al mundo una especie de nueva España, abierta y democrática.

Aunque nuestro foco sea la producción brasileña, señalamos la existencia de los trabajos de Alberto Guasco (*Spagna '82*) y Juan Antonio Simón (*España '82: La historia de nuestro mundial*) dedicados al Mundial de 1982, así como la obra de Sbeti y Brizzi (*Storia della Coppa del Mondo di Calcio*) sobre la historia de las Copas del Mundo². Simón, investigador de la Universidad Carlos III de Madrid, después de la publicación de su libro en 2006, alrededor del contexto del Mundial en Alemania, vuelve a la cuestión social, política y económica de la Copa en España en el año de 2012, bajo la efeméride de las 3 décadas de la realización de la competición de FIFA, en 1982.

Mas allá de los comentarios futbolísticos internalistas de los partidos, Simón articula la imagen de España como nuevo país democrático y moderno para tratar de transición política y crisis económica en la sociedad española a través de los ejes estructurales que caracterizaran la organización del torneo: fuentes de financiación, reforma de la infraestructura de RTVE, la elección de las sedes, la remodelación de los estadios, la explotación comercial y publicitaria de España-82. (Simón 2012, 87)

Dicho esto, teniendo en cuenta la publicación periodística y académica tematizadora del Mundial de 1982, veamos a continuación, en la última y principal parte, los datos recogidos por las entrevistas a los diez jugadores que participaron en el evento.

Retrato de grupo: Testimonios de los jugadores de la selección

Para el análisis de un conjunto sustantivo de entrevistas, cuyas transcripciones editadas conforman más de doscientas páginas continuas, es necesario destacar los elementos generales considerados importantes para la comprensión del fenómeno aquí propuesto. La composición de una memoria colectiva del evento, agrupada en la serie de relatos, incluye una prosopografía, término utilizado por los historiadores antiguos y que, según el investigador inglés Lawrence Stone, trata de biografías colectivas de una generación o de un segmento generacional dado.

Según su explicación metodológica:

El método empleado consiste en establecer un universo que estudiar y luego investigar un conjunto de preguntas uniformes: respeto al nacimiento y muerte, matrimonio y familia, orígenes sociales y posición económica heredada, lugar de residencia, educación, tamaño y el origen de la riqueza personal, ocupación, religión, experiencia en puestos y así por adelante. Los diversos tipos de información sobre los individuos en el universo se yuxtaponen, se combinan y se examinan en busca de variables significativas. Se prueban con el objetivo de encontrar tanto correlaciones internas como correlaciones con otras formas de comportamiento o acción. (Stone 2011, 15).

Inspirados desde el inicio de este método prosopográfico, se puede decir que las grabaciones registraron los relatos proporcionados por diez atletas, de un total de 22 del equipo: los porteros

² Agradezco al revisor por la mención a estos trabajos en español y italiano, qui, por cuestiones de espacio, no pudieran ser desarrolladas.

Waldir Peres y Carlos; los defensores Edinho, Luizinho, Oscar, Juninho Fonseca y Junior; y los mediocampistas Falcão, Paulo Izidoro y Zico. De los diez entrevistados, tres eran suplentes y siete actuaban como titulares. Todos los entrevistados nacieron en el año 1950, más precisamente entre 1953 y 1958, y contaban, por lo tanto, con menos de treinta años cuando se celebró el Mundial de 1982, salvo Waldir Peres, que nació en 1951 y tenía, por lo tanto, 31 años.

Es más difícil precisar un perfil socioeconómico del grupo, bastante heterogéneo, pero se puede decir que oscila entre egresados de las clases populares, como Luizinho, por ejemplo, cuyo padre era minero y cuya madre era ama de casa y vendedora en un mercadillo de Nova Lima, Minas Gerais, teniendo a su hijo formado como ajustador mecánico por el SENAI en la adolescencia; hasta atletas de clase media, como Edinho, cuya familia vivía en la Zona Sul de Río de Janeiro de los años 1960 y 1970, residiendo en los barrios de Copacabana y Leme, lo que le permitía practicar el fútbol de playa.

Había hijos de emigrantes del nordeste, como Junior, que había dejado el estado de Paraíba a los seis años para vivir en Río de Janeiro, hasta habitantes del suburbio carioca, según la propalada historia de vida de Zico.

Oscar, a su vez, venía de una pequeña ciudad de Minas Gerais, en la frontera con São Paulo, y pertenecía a una familia de clase media baja, muy religiosa, y su padre era taxista. El panorama se extiende a los jugadores de São Paulo, procedentes de ciudades del interior, en su mayoría ubicadas alrededor de Campinas —tal es el caso de Carlos, Waldir Peres y Juninho—, un núcleo de fútbol que en el segundo lustro de los años 1970 protagonizó éxitos de clubs nacionales —el título del Guarani en el Campeonato Brasileño de 1976— y estatales —los dos subcampeonatos de Ponte Preta, en 1977 y 1980—.

Si entre las décadas de 1930 y 1970 el reclutamiento de la selección nacional se daba en gran parte entre los grandes clubs de las ciudades de Río de Janeiro y São Paulo, el primer Mundial de la década de 1980 presentó una mayor expansión de este radio de representatividad. Si Flamengo (Leandro, Junior y Zico), São Paulo (Carlos Renato, Waldir Peres y Serginho) y Corinthians (Carlos y Sócrates) proporcionaron la base principal del plantel para la Copa 1982 —Vasco (Roberto Dinamite y Pedrinho) y Botafogo (Paulo Sérgio) en un número menor—, este también incluyó a atletas de las ciudades de Belo Horizonte —el equipo base del Atlético Mineiro (Cerezo, Éder y Paulo Izidoro), club al que perteneció Telê— y de Campinas (Carlos y Waldir Peres; Oscar y Juninho)— porteros y defensores formados, actuantes o egresados del equipo Ponte Preta.

Fuera del eje triangular de Río de Janeiro-São Paulo-Minas Gerais, solo había un convocado, el suplente Edevaldo, del Internacional de Porto Alegre, atleta, sin embargo, revelado por el Fluminense y recientemente trasladado al club de Rio Grande do Sul.

La ampliación del ámbito representativo también se refiere a la adhesión de atletas a equipos internacionales, especialmente de Italia, como fue la situación de Falcão, ídolo del Internacional, tres veces campeón brasileño de 1975, 1976 y 1978, contratado por el Roma a principios de ese decenio. Oscar, defensor de São Paulo durante esa época, había tenido una experiencia futbolística en el extranjero, jugando para el mítico Cosmos de Nueva York a finales de los años 1970. Dirceu, a su vez, pertenecía al plantel del Atlético de Madrid, cuando fue convocado. Al final del torneo, deja el fútbol español y es trasladado al Verona de Italia.

La Copa desencadena el incremento de este flujo, empezando por Edinho, jugador del Fluminense que, al final del torneo, permanece en Europa y se traslada al club italiano Udinese. El mismo destino tiene, un año después, Zico. De los diez entrevistados, Junior también jugaría en el fútbol italiano (Torino), así como otros que no logramos entrevistar, como Toninho Cerezo (Roma) y Sócrates (Sampdoria), trasladado entonces al principal *locus* deportivo del fútbol internacional.

Al llegar al Mundial de la FIFA, los entrevistados relatan su trayectoria anterior, acreditando la convocatoria al selecto grupo: los años de 1970 presencian una trayectoria ascendente, ya sea en las categorías base —en ese momento se pasaba de dientes de leche a juvenil— ya sea en las selecciones olímpicas (Múnich, 1972, y Montreal, 1976; Brasil no clasifica para Moscú, 1980); en el título de la selección sub-18, en 1976, en Cannes, Francia; en la selección de nuevos talentos y juveniles; en la participación en la Copa del Mundo de Argentina de 1978 (ninguno de los diez entrevistados había

participado en la Copa de Alemania de 1974; ya de los 22 del plantel, solo Dirceu había estado en ese torneo de ocho años antes); en la Copa de Oro, o Mundialito de Uruguay, en 1980-1981; y también en amistosos y en las tradicionales giras del período.

El currículo de los convocados también fue valorado por recibir premios anuales, como el Balón de Plata. Este se otorgaba a finales de cada año por la poderosa revista deportiva *Placar*, cuyo prestigio, influencia y visibilidad eran indiscutibles para los jugadores en actividad.

A continuación, incluso con la derrota en España, el mantenimiento del entrenador Telê Santana en el mando técnico de la Selección, el primero en dedicarse exclusivamente al equipo nacional, sin vínculos con clubes a la vez, permite repetir el plantel en la Copa siguiente, la de México, en 1986. En esta última, por ejemplo, Carlos se proyecta de tercer portero a la condición de titular absoluto, así como Edinho, suplente de Luizinho, asume la titularidad en la defensa y el brazalete del capitán, cuatro años después. Así, se forma la columna vertebral de una generación que se puede dividir en tres torneos consecutivos. Finalmente, se constata que casi la mitad de esta lista de diez entrevistados participa en todas estas tres ediciones.

Una vez delineados el marco y el perfil generacional, la grabación de la historia de vida y de la historia temática del Mundial en los recuerdos de los atletas treinta años después de la competición permitió la adopción del mismo guion de preguntas al conjunto de entrevistados.

La reconstitución de las trayectorias pasa por registros que oscilaron entre una y cuatro horas de duración y aborda los temas clave del torneo, a saber: el inicio —con los preparativos, desde las eliminatorias, la convocatoria y los entrenamientos en Toca da Raposa hasta el mes de entrenamiento fuera del país que precedió a la competición; los partidos propiamente dichos— con los comentarios de los partidos de las dos primeras fases (cinco partidos en total hasta la eliminación), con el ambiente general del grupo y con las vicisitudes del torneo; el final —con el relato de las razones de la derrota ante Italia, con sus reminiscencias de la experiencia del partido, con la repercusión en la prensa y en la sociedad, con el regreso al país y con la construcción del significado de la eliminación—.

Aunque se trata de una convención cronológica, dividir el guion en estos tres momentos favorece la organización de la narrativa con miras a crear una fuente de consulta pública. Para efectos de este recorte, la operación también es válida en sus propósitos didácticos y analíticos. El intercambio de recuerdos desencadena una estructura dual de pasado-presente, ayer-hoy, en la que se destacan los cambios en el modo de organización y de la escala de un Mundial en aquella época, en el que aún no existían en el repertorio de la FIFA las expresiones megaeventos, arenas o legado, entre otras.

Sin embargo, la competición ganó en magnitud, al expandir su cupo de 16 selecciones a incluir 24 selecciones en la disputa. La Copa del Mundo tuvo lugar en el contexto de la creación de la CBF, que se autonomizaba de la CBD en noviembre de 1979 (Soter 2002, 162), en el pasaje de mando del Almirante Heleno Nunes, dirigente vinculado al Vasco da Gama, en los estertores de la dictadura civil-militar. Nunes pasó el bastón al empresario Piulate Coutinho, quien a su vez estaba vinculado con el tradicional y modesto América, de Río de Janeiro.

Dados los límites de espacio en este texto, nos atendremos al conjunto de testimonios relacionados con esta primera parte del guion, los llamados preparativos, o la “Precopa”. La Historia Oral es una herramienta útil en la reconstitución de los procesos de formación del plantel, del entorno colectivo y en la percepción ya sea de su atmósfera general, ya sea de detalles sin precedentes. Visto en red, y no de forma puntual o como “acontecimiento”, según la terminología de la Escola dos Annales, el relato de los deportistas recoge las disputas por posición, vacante por vacante, entre titulares y suplentes.

Esta tensión no se limita al Mundial de 1982, sino que lo precede y lo sigue, como se desprende del testimonio del portero Carlos Gallo, a continuación. Además, se activa un imponderable: el signo de la contusión. Esto afecta a muchos jugadores y es un punto crítico de inflexión en la carrera, lo que desestabiliza la misma linealidad de la narrativa y alimenta la idea de una fatalidad del “destino”, que actúa sin piedad en una coyuntura dada, precipitando la salida de unos y la inclusión de otros.

En el “fútbol como profesión” (Araújo 1981, 1), la lesión es uno de los factores o sortilegios del “azar”. Tal es el destino relatado por Carlos a continuación, pero también por Careca, delantero del Guarani, en plena forma en el período, cuya lesión le impide disputar el torneo. Otro delantero, Reinaldo, también encadena una historia de lesiones y termina siendo relegado por Telê, que opta por Dirceu, lo que también permite que Serginho sea promovido a titular.

Dice el portero:

En 1978 y 1979, continué en la selección brasileña, junto con Leão. Disputamos la Copa América en 1979, Leão como titular, yo como suplente. En 1980, Telê se hizo cargo de la selección y yo continué, junto con Raul Plassmann. En 1981 hubo un Mundialito en Uruguay, con las selecciones campeonas de los mundiales. En el primer partido, Brasil contra Argentina, justo al comienzo del segundo tiempo, sufrí una dislocación en el codo. Dejé la selección por esta razón, y Valdir Peres fue convocado en mi lugar. Luego vino la preparación para la eliminatoria y yo estaba volviendo a jugar, aún recuperándome. Valdir logró convertirse en titular, disputó las eliminatorias como titular de la selección brasileña y hubo una gira por Europa, en la que estuvieron Waldir y Paulo Sergio, en la época de Botafogo. Valdir hizo grandes partidos. Defendió dos penales contra Alemania y logró afirmarse como titular de la selección brasileña. Esa contusión afectó mi carrera. Era una piedra en mi camino, porque Valdir se afirmó, tuvo una oportunidad y mereció esta condición. Fui a la Copa del Mundo de 1982 como tercer portero y me mantuve así en todos los partidos. Fue una experiencia diferente. Ya me encontraba en una etapa más madura en el fútbol. Cuando terminó el Mundial de 1982, volví al club y continué mi trabajo normalmente. Si no me equivoco, hubo una excursión a Europa y no fui convocado. Comencé a darme cuenta de la dirección que mi carrera estaba tomando. Estuve en una progresión, dentro de la selección brasileña, venía en ascenso, en crecimiento. A partir de la contusión ese ascenso se hizo más difícil.

Aunque se mantuvo como titular, las lesiones afectaron al defensor Oscar durante la fase preparatoria y pusieron en duda su participación:

¿Seguiste siendo convocado en amistosos?

Sí, seguí siendo convocado. Ese problema de la contusión persistía y yo aún jugaba lesionado, no tan bien y sabiendo que podía rendir el doble. Estaba perdiendo mi capacidad de cabecear... Incluso para toser, necesitaba agacharme. Después de los partidos, entonces, el dolor era una tristeza. Una vez me detuve en el Hospital Sírío Libanês y el médico sugirió una resonancia —un examen nuevo en Brasil— y me encontraron un quiste debajo de la arteria femoral. Por eso sentía tanto dolor. La cirugía sería delicada porque esta arteria es muy importante, y no se puede dañar, arañar ni cortar, es muy peligroso. Fíjate como son las cosas: fui hospitalizado en los Estados Unidos, en Lennox Hill, uno de los principales hospitales de Nueva York, y allí no descubrieron mi contusión. Me examinaron de pies a cabeza y hasta me hicieron una cistoscopia. No encontraron nada. De todos modos, resolví el problema y mi fútbol mejoró. Empecé a destacar y merecí ser convocado más adelante.

Instado a comentar sobre el ambiente del grupo, el defensor Edinho, que permaneció como suplente de Luizinho, apunta a un sentido positivo general, pero no deja de subrayar la dimensión competitiva y conflictiva interna, ya sea con los colegas, ya sea con el entrenador, en busca de la titularidad:

¿Por qué Telê no te puso a jugar?

No sé cómo responderte... Nadie lo sabe. Telê era muy terco y tenía que elegir, por eso tomaba las decisiones que consideraba mejores para el equipo. En ese momento, se insistió mucho en que yo fuera titular, pero él ya había convocado a Luizinho, un buen jugador, que participó en toda la preparación antes del Mundial. Pero la competencia es muy breve en un Mundial, y el equipo inicial no siempre es el mismo que el final. Los jugadores sienten el momento de la Copa de manera diferente, y las decisiones deben tomarse rápidamente, sin tiempo para pensar. Y Telê no tomó esa decisión, quizá porque le decían demasiado que no cediera a la presión.

¿El ambiente entre los jugadores era bueno? ¿Y la preparación? Cuéntanos un poco de ese momento.

El ambiente era bueno, porque convivimos mucho tiempo. La preparación duró un mes, un mes y medio, todos viajando juntos, así que nos conocíamos muy bien. Pero en la Copa del Mundo hay 22 jugadores y todos quieren jugar. Los que no juegan, se quedan allí animando, pero en el fondo quieren jugar. Todos buscan su espacio. Algunos cuestionan al entrenador, otros van a la prensa y hay quienes entrenan. Yo entrenaba y mostraba lo bien que estaba. Todo el mundo lo veía. Era mi presión. No se veía a nadie riendo, todos alentábamos de veras al equipo. Pero durante el entrenamiento, ese era mi momento y así que entrenaba seriamente, mostrando mi insatisfacción: yo quería jugar. Pero estaba feliz de participar en la Copa del Mundo.

¿No había posibilidad de diálogo con Telê?

Con Telê no había diálogo. En aquel entonces, era muy normal la falta de diálogo y lo entendíamos muy bien. Tenía que mostrar lo que quería de otra manera y lo hacía entrenando mucho, mostrando preparación y permitiendo que todo el mundo lo viera. Funcionaba como una especie de vaivén, porque la información llegaba a la prensa. Pero de hecho hablar, nunca dije nada, solo que estaba preparado en el caso de que quisiera usarme. Y él lo sabía.

Por su parte, Luizinho replicó a Edinho en su testimonio. Primero, en la defensa de Telê y de sus opciones. Segundo, en su propia defensa, como representante de Minas Gerais, al desencadenar el “regionalismo” que emulaba las disensiones internas entre los futbolistas que disputaban las vacantes para titular, especialmente los vinculados a equipos de São Paulo y Río de Janeiro:

¿Telê entrenaba muchos movimientos? ¿Cuáles eran sus características como técnico?

Él dejaba que el jugador usara su creatividad, y eso me parecía muy bien. No refrenaba a nadie. Si uno sabía regatear, pues regateaba. Dejaba al jugador a gusto, algo no tan común entre los entrenadores y muy necesario. Es importante dejar que los jugadores hagan lo que saben hacer. Con sencillez y humildad, no hay manera de fallar. Hoy, ¿cómo podría alguien impedir que un Neymar juegue a su manera? No se puede. Telê nos dejaba a gusto.

¿Y cuando se enfadaba?

Rara vez vi a Telê enfadado y, con esos jugadores, no había necesidad. No recuerdo ningún entrenamiento en el que haya perdido la paciencia con alguien. Era muy perfeccionista, le gustaban las cosas bien hechas. Tuvo la suerte de contar con esos grandes atletas en 1982. Por desgracia, lo repito, no fuimos campeones, pero dejamos nostalgia. Mereció la pena formar parte de ese equipo.

La selección de 1982 fue venerada por el fútbol que presentó, pero, justo antes del Mundial, hubo algunas críticas a Telê. ¿Recuerdas ese clima antes de la Copa del Mundo?

Dirceu fue convocado en el extremo izquierdo y empezaron las críticas, el tipo de cosas que sucede cuando se disputa una Copa del Mundo. Brasil tiene millones y millones de entrenadores y personas que quieren dar su opinión. Lo hicieron con Telê en 1982. Paulo Isidoro jugaba como extremo, cerrando por el medio, y estaba funcionando bien. Poco después de la convocatoria de Dirceu, si no me equivoco, Telê quitó a Paulo Isidoro y puso a Dirceu en su lugar y eso configuró una selección sin extremo, ¿no? Brasil siempre ha actuado con extremos y ha tenido grandes atletas en esta posición, tanto extremo izquierdo como derecho. Hubo críticas, pero eso no llegó a afectarnos. El entrenador optó por este esquema y tratamos de hacerlo de la mejor manera posible. Si hubiéramos sido campeones, no habría tanta controversia: —¡Pon a un extremo, Telê! ¡Pon a un extremo! Eso siempre sucede y siempre va a suceder: Cuando el equipo no gana, van a buscar algún culpable.

Había mucha rivalidad regional en el fútbol brasileño: cariocas contra paulistas, y también mineiros contra gaúchos. Se contaba cuántos atletas de cada estado eran convocados, etc. Esto terminó, quizá porque, hoy, muchos juegan en el extranjero. En aquel momento eso era muy fuerte. ¿Te acuerdas?

Por una parte, era una ventaja que el entrenador tuviera a los jugadores aquí... En esa época, el único jugador en el extranjero era Falcão, y Telê tuvo bastante tiempo para hacer las convocatorias, todos estaban aquí en Brasil. Por otra parte, el regionalismo existe hasta hoy. Desafortunadamente, exagerado. El de Minas Gerais, si quiere llegar a la selección brasileña, realmente tiene que destacar,

y eso ya era así en mi tiempo. Solo nos convocaron porque nos diferenciamos, todos nosotros de Minas Gerais. Y esto es algo molesto, porque Brasil es uno solo, no hay dos Brasiles. No importa de qué estado sea el atleta, él representará a su patria. Tiene que ser una persona calificada, y si es un crack, va a la selección.

Pero ¿llegaste a sentir eso en tu vida diaria?

Mucho. La prensa exigía que Edinho entrara en mi lugar, en ese momento él era mi suplente. Eso pasó muchas veces. Es molesto. Cada uno puede tomar sus decisiones, siempre que el jugador no cumpla con lo determinado o no tenga un rendimiento en el nivel necesario para una selección brasileña. Hasta ahí, OK, nosotros mismos lo reconocemos. Pero ¡en mi caso, no! Yo cumplía con el estándar del equipo de 1982, estaba entre los cracks. Ese regionalismo existía, y no solo conmigo, sino con varios atletas en aquella época.

¿Afectó esto la relación del grupo?

Por supuesto, eso afecta. Y esa cosa de hablar de la unión de atletas es una mentira, todo es pura palabrería. ¿Hay alguien en la selección que no quiera participar en la Copa del Mundo? ¿Alguien quiere quedarse como suplente? Todo el mundo quiere jugar. Todos lo intentan... Es el tipo de cosas que uno no dice por ahí, pero yo sí lo digo. No me importa decirlo, porque es verdad.

Como se sugirió antes de esta última transcripción, la dimensión de conflicto y competencia no es exclusiva, cuando es expresada por el conjunto de atletas. Coexiste con apreciaciones positivas en la representación de la unidad del grupo en la víspera del torneo. Es el suplente Juninho Fonseca quien resalta este punto de vista colectivo y gregario, reuniendo a más de dos docenas de futbolistas, además del comité técnico y del comité dirigente:

En comparación con el Mundialito, ¿se mantuvo el ambiente de 1982?

(...) Ya en las eliminatorias nos unía una fuerte amistad. Volkswagen regaló un coche a cada titular, y decidimos hacer un sorteo, incluyendo a los suplentes y a aquellos cuya convocatoria no se concretó. A pesar de las inevitables derrotas, esta relación explica el buen rendimiento colectivo.

Aquella samba quedó grabada en la memoria: “Voa canarinho, voa”...

Los cariocas, Junior, principalmente, estaban relajados. Él, Edvaldo y Serginho, conducían la música. Disputamos cuatro eliminatorias y ganamos las cuatro. En la más dura, en un campo horrible, contra Venezuela, el Galinho marcó un gol a los 39 minutos del segundo tiempo. En Bolivia, a Osmar le afectó la altitud y se sintió mal, pero ganamos por 2 goles a 1. Las victorias consolidaron la unión de las piezas, y en los partidos amistosos, antes de la Copa, derrotamos a tres equipos europeos. Waldir Peres atajó dos penales y se convirtió en el titular.

Después de casi dos años de convivencia, adquirimos intimidad, conocimos a los familiares y nos entendíamos, mutuamente.

La alusión a la samba en la pregunta a Juninho contribuye a subentender la idea de la existencia de subgrupos internos, vinculados a su vez a los estados de procedencia y a los clubes de vínculo de cada atleta. La apropiación de la música típica nacional —la samba—, en particular su versión asociada con la *malandragem carioca*, sirvió para fines no solo de relajación, sino también de cohesión grupal. Desencadena otro estereotipo clave del imaginario del país “del fútbol y de la música”, encarnado no solo por los aficionados en las gradas, sino por la actitud de los jugadores en la concentración y en los desplazamientos a los partidos. Tal amplificación por parte de los medios de comunicación produjo efectos en la representación a escala nacional e internacional de los seleccionados, lo que extrapola la dimensión deportiva y se vincula a la imagen supuestamente innata de la actitud expansiva y alegre del brasileño.

La entrevista a Junior añade detalles de cómo se forjó la composición “*Voa canarinho*” en conjunto con la industria fonográfica y con la emisora televisiva que transmitía el Mundial, Rede Globo de Televisão. La narrativa siguiente brinda acceso a información de bastidores de la producción

musical y revela cómo la canción se volvió un diferencial propagandista, convirtiéndose en un emblema indirecto del carácter festivo del grupo:

Al año siguiente, lanzaste “Voa canarinho, voa”, un disco que tuvo un éxito tremendo, se convirtió en el hit de la Copa del Mundo. ¿De dónde vino esta vocación de cantante?

Mi tío, hermano de mi madre, me enseñó a tocar pandereta; organizaba ruedas de samba cuando vivíamos en Copacabana. Mis hermanos son percusionistas; la más joven yo, Lena, toca cavaco y banjo. A los 14 años, yo asistía a la Escuela de Samba Vila Rica, fundada por jóvenes que jugaban en el equipo Juventus y vivían en la Ladeira dos Tabajaras. Todo esto me mantenía cerca de la samba, de la MPB [música popular brasileña]...

Vinieron música y letra, todo listo?

Todo. Era un martes. Llamé a Alceu por teléfono y le dije que regresaría a Río de Janeiro el viernes por la noche, y viajaría a Europa el domingo por la noche. “Deja que yo me encargo de ello”, me interrumpió. Y me pidió que cantara el estribillo. Sacó el tono por el teléfono. ¿Honestamente?... No pensé que funcionaría. Alceu, sin embargo, me aseguró que se encargaría de lo que fuera necesario, incluido el coro. Así que pasé los días siguientes escuchando la cinta y cantando con los chicos... La melodía se fue quedando en el oído y en la punta de la lengua.

Luego, grabé un videoclip para el programa televisivo Fantástico. El personal de la TV Globo me prometió que tomaría una hora y al final ¡fueron tres horas! Al menos, elegí el local, un bar en Copacabana, en la Avenida Atlántica, el Rondinella. Invité a los amigos, y fue genial. El videoclip se emitió el domingo por la noche, mientras que el equipo volaba hacia España.

La Copa del Mundo de 1982 fue la segunda decepción más grande en la historia de nuestro fútbol...

La música trajo entusiasmo. En 23 días, el álbum vendió 726.000 copias. Oficialmente. De hecho, puede haber alcanzado el doble, porque se convirtió en una manía nacional. Tocaba en todo Brasil, en todas las radios; fue el tema de apertura de numerosos programas. Me gustaría insistir: el mérito fue de la selección.

Antes de acercarnos a la historia de la Copa del Mundo, tengo una pregunta. ¿Cuál fue el régimen de entrenamiento y concentración adoptado por los clubes y por la selección?

En los clubes había más flexibilidad y mayor libertad. Yo no diría que había negociación, pero discutíamos los horarios, el entrenamiento en sí, e incluso la forma de jugar. Respetando, por supuesto, el concepto y la filosofía del entrenador, y obteniendo de él alguna variación. En la selección, menos. Telê tenía una reputación de estricto, y creíamos en él, en su visión de sacar el máximo provecho de cada uno por el bien del colectivo. No admitía el individualismo.

¿Qué pasaba con la concentración?

Antes de la Copa del Mundo, la preparación duraba, al menos, 35 y 40 días, y durante este período no había manera de huir. Todos los equipos se dedicaban a ello, lo que llevaba a los atletas a soportar diferentes altitudes y el fuerte ritmo de la competición. Jugamos partidos de eliminatorias en Bolivia, a cuatro mil y tantos metros de altitud, y en Venezuela, a nivel del mar.

Por último, cabe aludir a la extensión temporal de la preparación para el torneo hace cuarenta años. La dimensión inmersiva de la concentración se dilataba en el tiempo, cuando se compara con el presente. El portero titular Waldir Peres es categórico en ese sentido, al sugerir que el talento solo se materializó en el campo, a pesar de la derrota, en virtud del entrenamiento metódico y serial que precedió a los partidos:

Y comenzaba a dibujarse un equipo.

Un equipo que revolucionaría. En ese momento, solo los Países Bajos habían revolucionado en 1974, pero no se repitió en 1978. Así que surgió el equipo de 1982, hoy es recordado por todos y, según las estadísticas de la FIFA, ¡está entre los diez mejores equipos del mundo! Estaba formado por Zico, Sócrates, Falcão, Éder, una serie de atletas maravillosos. Este equipo mejoró con los partidos amistosos y pasamos por la selección brasileña sin perder nada, demostrando capacidad y ganando la

confianza del pueblo brasileño. Una decepción perder contra Italia... Hicimos toda la preparación disputando amistosos, nos quedamos en Toca da Raposa durante 40 días, nos embarcamos a Portugal y entrenamos allí otros 30 días, en partidos habituales contra equipos portugueses. Luego fuimos a España, donde entrenamos otros 15 días antes de que comenzara el Mundial.

Para terminar

Este artículo, más exploratorio que exhaustivo, buscó contribuir a una colección de trabajos académicos dedicados a analizar desde diferentes ángulos, especialmente los producidos por la prensa escrita, sobre el Mundial de España, en 1982, en particular la participación de la Selección Brasileña en el torneo. La intención aquí fue mostrar la manera en que la fuente oral aporta potencialidades analíticas, al averiguar, mediante los marcos de la memoria, la historia de vida de los atletas, cuando se les invita a rememorar las historias de las que fueron protagonistas. Más que la subjetividad individual o la idiosincrasia, un proceso de rememoración colectiva en el que se comparan y contrastan circunstancias, personajes y hechos.

Esto permite diluir la individualidad en una historia oral temática, así como la que se centró, en el presente texto, en la confrontación de los discursos de diez futbolistas que participaron en la Copa del Mundo de 1982 y que la evocaron treinta años después de celebrada la competición. En vista del volumen de relatos que comparar, lo que hoy en día da lugar a técnicas de minería de texto en el contexto de la emergencia de la ciencia de datos, la estrategia y el ejercicio de este artículo fueron seguir, de forma más detenida, la primera parte del guion, con la exploración de los pasajes en los que los atletas abordaron la etapa de la convocatoria, de los amistosos y los entrenamientos preparatorios.

Si desde la llamada “Planificación México” en 1970, esta etapa se considera la piedra angular en la efectividad y en los resultados obtenidos en los Mundiales, se trató de la perspectiva de los futbolistas acerca de los criterios de elección de los jugadores. Se discutió sobre el clima reinante entre titulares y suplentes, sobre las transformaciones institucionales y organizacionales que atravesaron la FIFA y la CBF, sobre la relación interna creada entre los atletas y el comité técnico, así como sobre los potenciales y límites del período de concentración. Las controversias reportadas nos permiten recuperar una serie de episodios u olvidados o desconocidos, e ir más allá del eslogan humorístico-caricatural “—¡Pon a un extremo, Telê!”, al que ha estado limitado desde entonces.

Aunque la conquista del anhelado tetracampeonato no se produjo en 1982, y tendría que esperar otras tres ediciones —o doce años— las imágenes de la celebración del “jogo bonito” fueron revividas en los relatos, como en la canción “Voa, canarinho”. Al fin y al cabo tal imaginario cubre el “retrato de grupo” que se ha cristalizado desde entonces, sobre todo cuando las efemérides decenales (la última en el 2022, en los cuarenta años del torneo) surgen en la agenda de la prensa y en la producción del mercado editorial.

De nuestra parte, más que las páginas de prensa y la monotemática “tragedia del Sarriá”, optamos por recorrer las versiones de los atletas acerca de los preparativos del Mundial por medio de fuentes orales. Se partió del entendimiento de que, según las palabras de Verena Alberti: “la contribución de la historia oral es siempre mayor en aquellas áreas poco estudiadas de la vida social, en las que predominan las zonas de oscuridad, ya sea en el estudio de las élites o en las grandes masas” (2004, 102).

La aprehensión de la historia oral puede haber llevado de inmediato al lector a la presunción de que solo los relatos transcritos y su “ilusión retórica” (Bourdieu 2006, 185) estuvieron en análisis. Sin embargo, pretendemos perfilar una especie de “retrato de grupo” con los diez entrevistados, en los moldes del método de la prosopografía, que surge en la intersección de los datos con los estudios de biografías y autobiografías y en la apreciación de la “instancia testimonial” (Pasti; Oliveira Junior 2019, 40).

Finalmente, como conclusión, movilizamos una frase de la historiadora Ângela de Castro Gomes, para quien: “el ‘pasado’, que para el investigador es una cuestión que comprender, para los

entrevistados es la vida vivida” (1988, 16). Así pues, nada mejor que terminar este texto con el cierre de la “vida vivida” de uno de nuestros protagonistas, Waldir Peres:

¡Muchas gracias, Waldir!

Soy yo quien agradece la oportunidad de hablar, hablar de la vida y de todo lo demás. Muy buena idea entrevistar a los jugadores de la selección brasileña que disputaron una Copa del Mundo. Surgirán historias maravillosas, diferentes, mostrando la visión de cada uno. ¡Es realmente un éxito! Muchas gracias.

Este texto y su traducción fueron posibles gracias al apoyo de la “Fundação de Amparo à Pesquisa do Rio de Janeiro (FAPERJ)”, a través de su programa _Cientista do Nosso Estado_, número E-26/203.953/2024, y también del “Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico” (CNPq), por medio de su programa “Produtividade em Pesquisa”, número 303052/2024-4.

Referencias

- Alberti, Verena. 2004. *Manual de história oral*. FGV Editora.
- Alberti, Verena. 1996. *Vender história? A posição do CPDOC no mercado das memórias*. FGV CPDOC.
- Araújo, Ricardo Benzaquen de. 1981. “Os gênios da pelota: um estudo do futebol como profissão”. Dissertação de Mestrado em Antropologia, Universidade Federal do Rio de Janeiro.
- Barbosa, Carlos, et al. 2013. *82, quinze histórias*. Casarão do Verbo.
- Bourdieu, Pierre. 2006. “A ilusão biográfica”. En *Usos e abusos da história oral*, Marieta de Moraes Ferreira y Janaina Amado (Orgs.). Ed. da FGV.
- Braga, Harian Pires. Nem só de arte vive a bola: a Copa de 1982 pelo jornal Folha de São Paulo. Campinas: Monografia de Graduação em Educação Física/Unicamp, 2015.
- Brizzi, Ricardo y Nicola Sbeti. 2018. *Storia de la Copa del mondo di calcio (1930-2018)*. Le Monnier.
- Burlamaqui, Luiz Guilherme. 2023. *The making of a global FIFA: cold war politics and the rise of João Havelange to the FIFA presidency, 1950-1974*. De Gruyter Oldenbourg.
- Cabo, Álvaro. 2019. “A Copa do Mundo da Espanha: conjuntura histórica e expectativas em veículos da imprensa argentina”. *Revista Recorde. Rio de Janeiro* 2 (1): 1-23.
- Cascino, Rodrigo. 2018. *1982: o ano do tetra*. Editora Primeiro Lugar.
- Castro, Celso. 2011. *Elites empresariais paulistas: depoimentos à FGV*. FGV Editora.
- Costa, Leda. 2014. “82: lágrimas de uma geração de ouro”. En *Copas do Mundo: comunicação e identidade cultural no país do futebol*, Ronaldo Helal y Álvaro Cabo (Orgs.). Ed. UERJ.
- DaMatta, Roberto (Org.). 1982. *Universo do futebol: esporte e sociedade*. Edições Pinakothèque.
- Downie, Andrew. 2022. *México 70: a mais bela Copa do Mundo contada por seus protagonistas*. Editora Grande Área.
- Falcão, Paulo Roberto. 2012. *Brasil 82: o time que perdeu a Copa e conquistou o mundo*. AGE.
- Florenzano, José Paulo. 2022. “O feitiço do tempo”. *Ludopédio* 157 (13): 1-7.
- Gomes, Ângela de Castro. 1988. *Velhos militantes: depoimentos*. Jorge Zahar.
- Guasco, Alberto. 2016. *Spagna '82: storia e mito di un mondiale di calcio*. Carocci editore.
- Guedes, Simoni. “Esporte, lazer e sociabilidade”. En: Martins, Carlos Benedito. Horizontes das Ciências Sociais – Antropologia. São Paulo: ANPOCS, 2010.
- Kfoury, Juca. 2017. “Que pena, Brasil: o basquete, a ditadura, o Corinthians e a seleção de 82”. *Revista Piauí* (132): 1-15.
- Leite Lopes, José Sérgio. 2003. “Movimentos sociais e classes populares: uma linha de pesquisa subsidiária estratégica”. En *CPDOC, 30 anos*. FGV Editora.
- Lise, Riqueldi, André Capraro y Fernando Cavichioli. 2017. “A Copa do Mundo de 1982 e o “turbilhão de emoções” nas crônicas de Nelson Motta”. *Revista Brasileira de Ciências do Esporte* 39 (1): 10-16.
- Massarani, Diano. 2018. “Arte e tragédia: representações sobre a seleção brasileira de 1982 em livros do século XXI”. *Revista FuLiA*. Belo Horizonte: UFMG, 3 (2): 1-25.
- Meihy, José Carlos Sebe Bom. 2000. *Manual de história oral*. Edições Loyola, 2000.
- Mora, Marcelo. 2012. *Telé e a seleção de 82: da arte à tragédia*. Publisher.

- Napolitano, Marcos. 2015. “Recordar é vencer: as dinâmicas e vicissitudes da construção da memória sobre o regime militar brasileiro”. *Revista Antíteses* (8): 9-44.
- Pasti, Renato y Gilson Brandão Oliveira Junior. 2019. “Biografia e prosopografia: investigações de trajetórias, valorização das experiências”. *Revista Expedições: Teoria da História e da Historiografia* 10 (1): 29-44.
- Perdigão, Paulo. 2000. *Anatomia de uma derrota*. L&PM Edições.
- Reis, Rodrigo Nascimento. 2022. “O futebol brasileiro como soft power: um estudo de narrativas jornalísticas e cinematográficas internacionais”. Tese de Doutorado em Comunicação Social, Universidade Federal Fluminense.
- Rocha, Max Filipe Nigro. 2013. “Em busca do feitiço perdido: a revista Placar entre a Seleção Brasileira de 1982, a Revolução São-Paulina e a Democracia Corintiana (1979-1984)”. Dissertação de Mestrado em História Social, Universidad de São Paulo.
- Roman, Gustavo y Renato Zanata. 2012. *Sarriá 82: o que faltou ao futebol-arte?* Maquinária Editora.
- Saldanha, João. 2002. *O trauma da bola: a Copa de 82*. Cosac Naify.
- Simón, Juan Antônio. 2006. *España '82: la historia de nuestro mundial*. T&B Editores.
- Simón, Juan Antônio. 2012. “El Mundial de fútbol de 1982: escaparate de la nueva democracia española”. *Materiales para la historia del deporte* (10): 87-104.
- Soter, Ivan. 2002. *Enciclopédia da seleção: as seleções brasileiras de futebol (1914-2002)*. Folha Seca.
- Stone, Lawrence. 2011. “Prosopografia”. *Revista de Sociologia e Política* 19 (39): 115-37.
- Todorov, Tzvetan. 2000. *Los abusos de la memoria*. Paidós Ibérica.
- Toledo, Luiz Henrique de. 2001. “Futebol e teoria social: aspectos da produção científica brasileira (1982-2002)”. *BIB – Boletim de Informação Bibliográfico* (52): 133-65.
- Trellini, Piero. 2022. *Anatomia do Sarriá*. Editora Grande Área.
- Unzelte, Celso y Gustavo Longhi de Carvalho. 2022. *82, Copa para sempre*. Letras do Brasil.

ORCID

Bernardo Buarque de HOLLANDA  <https://orcid.org/0000-0001-7781-4684>

LA DÉNOMINATION DES STADES DE LA COUPE DU MONDE EN AMÉRIQUE LATINE ET EN EUROPE (1962-2030) : ENTRE MÉMOIRE, HÉRITAGE CULTUREL ET MARCHANDISATION

The naming of World Cup stadiums in Latin America and Europe (1962-2030):
between memory, cultural heritage and commercialisation

La denominación de los estadios de la Copa del Mundo en América Latina y Europa
(1962-2030): entre la memoria, el patrimonio cultural y la mercantilización

Matthieu LLORCA¹ , Javier FERNÁNDEZ-CRUZ² , Florian KOCH³ 

¹Université Bourgogne Europe, Laboratoire d'Économie de Dijon (LEDi) (France)

²Universidad de Málaga, Laboratoire Tecnolengua, Facultad de Filosofía y Letras (España)

³Université de Bourgogne Europe, Laboratoire Centre Interlangues Texte, Image, Langage (TIL) (France)

Correspondencia / correspondence: Matthieu Llorca. E-mail: matthieu.llorca@u-bourgogne.fr

Résumé

Dans cet article, nous explorons comment la dénomination des stades accueillant les Coupes du Monde organisées en Amérique, en Europe latine et dans les pays anglo-saxons (1962-2030) reflète des enjeux mémoriels, culturels et économiques. Deux régimes dominant jusqu'aux années 1980 : les toponymes (ancrage territorial) et les éponymes (commémoration de figures locales). À partir des années 1990-2000, sous l'influence anglo-saxonne et la hausse des coûts de construction et de rénovation, apparaissent des éconymes (*naming* commercial). Depuis les années 2010, une hybridation généralisée domine : les stades historiques résistent (Maracanã) tandis que les nouvelles enceintes intègrent des noms de sponsors recomposant les identités sans les annuler. Cette hybridation coexiste avec des pratiques commémoratives et patrimoniales, produisant des « cultures hybrides » du lieu sportif.

Mots-clés : Coupe du monde, stades, *naming*, mémoire, héritage, commodification.

Abstract

In this article, we explore how the naming of stadiums hosting World Cups held in the Americas, Latin Europe and Anglo-Saxon countries (1962-2030) reflects issues of memory, culture and economics. Two main trends prevailed until the 1980s: toponyms (territorial roots) and eponyms (commemoration of local figures). From the 1990s and 2000s onwards, under Anglo-Saxon influence and driven by rising construction and renovation costs, econyms (commercial naming) began to emerge. Since the 2010s,

Cet article en accès libre est diffusé selon les termes de la licence d'attribution-pas d'utilisation commerciale-pas de modification de Creative Commons (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>), dans laquelle toute exploitation de l'œuvre est autorisée, hormis la modification et la création d'œuvres dérivées, uniquement à des fins non commerciales et à condition que le nom de l'auteur soit cité.

widespread hybridisation has prevailed: historic stadiums have held their ground (Maracanã), whilst new venues incorporate sponsors' names, reshaping identities without erasing them; this coexists with commemorative and heritage practices, producing 'hybrid cultures' of the sporting venue.

Keywords: World Cup, stadiums, naming rights, memory, heritage, commodification.

Resumen

En este artículo, analizamos cómo la denominación de los estadios que han acogido los Mundiales celebrados en América, la Europa latina y los países anglosajones (1962-2030) refleja cuestiones relacionadas con la memoria, la cultura y la economía. Hasta la década de 1980 predominan dos modelos: los topónimos (vinculación territorial) y los epónimos (conmemoración de figuras locales). A partir de los años 1990-2000, bajo la influencia anglosajona y el aumento de los costes de construcción y renovación, aparecen los ecónimos (*naming* comercial). Desde la década de 2010, predomina una hibridación generalizada: los estadios históricos resisten (Maracanã), mientras que los nuevos recintos incorporan nombres de patrocinadores que recomponen las identidades sin anularlas; esto coexiste con prácticas conmemorativas y patrimoniales, generando «culturas híbridas» del lugar deportivo.

Palabras clave: Copa del Mundo, estadios, derechos de *naming*, memoria, patrimonio, mercantilización.

Introduction

L'organisation d'un méga-événement sportif de premier plan, comme la Coupe du Monde de football, a d'importantes implications sportives, politiques, sociales et économiques pour le pays hôte. Elle nécessite des moyens considérables : des stades modernisés, des moyens de transport efficaces et des infrastructures d'accueil, capables de recevoir les équipes et les supporters venus du monde entier (Arrondel et Duhautois 2022).

Plus précisément, les enceintes sportives doivent présenter des caractéristiques à la hauteur de l'importance et de la portée de l'événement qu'est la Coupe du Monde de football, au point pour certaines d'entre elles de devenir des monuments footballistiques inscrits au patrimoine mondial du ballon rond (Basson 2014).

Emblème de l'orgueil du pays hôte, le stade, qu'il soit démesuré ou chaleureux, constitue le véritable symbole de la Coupe du Monde (Bolz 2022). De tels édifices se caractérisent par leur conception fonctionnelle réussie, que ce soit en termes de visibilité depuis les tribunes ou de la qualité architecturale et technique de l'enceinte. De plus, il s'agit à la fois de renforcer le sentiment d'appartenance nationale de la population locale et de susciter l'admiration du monde entier face à la monumentalité de l'ouvrage.

Or, les lieux et les stades où se sont déroulés les matchs des Coupes du Monde s'inscrivent durablement dans la mémoire collective, à travers les souvenirs des Mondiaux qui s'y sont tenus.

La mémorialité d'un événement sportif n'est pas une propriété intrinsèque d'un match inoubliable, mais le produit d'une construction sociale, médiatique et nationale qui varie selon les publics concernés. Qui ne se souvient pas de la finale de 1986 au Stade Aztèque, où l'Argentine s'imposa face à l'Allemagne, indissociable de la fameuse « main de Dieu » de Diego Armando Maradona ? Ou de la « nuit de Séville » de 1982, lorsque l'Allemagne s'était imposée contre la France de Michel Platini ? Ce match ne relève pas d'une mémoire uniformément partagée : cette mémoire est particulièrement lisible dans certains discours nationaux, notamment en Allemagne et en France (Klemm 2012), alors qu'elles ne possèdent pas la même résonance ailleurs (Bromberger 2023). On parlera donc de mémorialité située, c'est-à-dire d'une reconnaissance inégale des événements sportifs selon les espaces d'énonciation et les communautés de réception.

Par ailleurs, le stade peut être appréhendé comme un objet patrimonial à divers égards. D'après Delorme (2025), il apparaît comme un patrimoine mémoriel immatériel, mais aussi comme un lieu architectural, un patrimoine matériel et culturel, un objet d'identification social ou même un repère historique au statut ambigu.

La dénomination de certains stades porte également en elle un aspect mémoriel et relève ainsi de la commémoration, en honorant de grands joueurs locaux, dont le nom demeure ainsi inscrit dans la mémoire collective. Le président de la FIFA, Gianni Infantino, affirmait ainsi en 2023 que « tous les pays devraient avoir un stade de football dénommé Pelé » (FIFA 2023).

Dans ces conditions, l'objectif de cet article est d'analyser la dénomination des stades ayant accueilli la Coupe du Monde depuis 1962 en Amérique¹ et en Europe latine² et de comparer avec les pays anglo-saxons³, hôtes de cette compétition. Cet objet de recherche est d'autant plus pertinent que la Coupe du monde de football 2026 concerne à la fois deux nations anglo-saxonnes et un pays latin, puisqu'elle se déroulera aux États-Unis, au Canada et au Mexique.

En adoptant une perspective chrono-thématique (Clavé 2021), nous explorons comment la dénomination des stades accueillant les Coupes du Monde organisées en Amérique, en Europe latine et dans les pays anglo-saxons (1962-2030) reflète des enjeux mémoriels, culturels et économiques. Notre analyse, qui prend en compte à la fois les dimensions spatio-temporelles et géolinguistiques, examine la dénomination et les changements de nom de ces enceintes sportives selon trois régimes distincts : les toponymes, qui ancrent le stade dans son territoire ; les éponymes, qui en font un lieu de mémoire en hommage à des figures locales ou nationales ; et les éconymes, issus du *naming* commercial, apparus progressivement à partir des années 1990.

L'objectif de cette étude est de faire ressortir parmi les noms des stades hôtes des Coupes du Monde de football :

- des artefacts sociaux, liés aux villes (Bale 1993, 1995) ;
- des sites du patrimoine culturel (Waterton et Watson, 2015) ;
- des lieux de commémoration significatifs de la mémoire collective (Hüser et al. 2022), comme, par exemple, le stade de Naples, renommé Stade Diego-Armando-Maradona le 4 décembre 2020, en hommage à l'idole éternelle qui a joué dans ce club.
- des lieux politiques, où les idées politiques divergentes s'affrontent et sont publiquement négociées (Alpan et al. 2023) ;
- mais aussi des lieux de commercialisation lors de contrats de naming : par exemple, le Spotify Camp Nou pour le FC Barcelone, ou bien la Neo Química Arena des Corinthians de São Paulo.

Nous exploitons la base de données des stades mondiaux provenant du site OSTADIUM.com pour distinguer les dénominations des stades des huit pays d'Amérique et d'Europe latine et des quatre nations anglo-saxonnes, hôtes des Coupes du Monde depuis 1962, afin d'identifier les facteurs clés qui influencent les pratiques de dénomination des stades et d'en dégager les principales tendances.

Il ressort de notre étude que les dénominations des stades des Coupes du Monde des pays d'Amérique et d'Europe latine et de ceux anglo-saxons reflètent des dynamiques nationales, entre héritage historique, mémoire collective et commercialisation croissante, illustrant l'évolution du football entre tradition et marché global. Ici, la tradition désigne moins une inertie qu'un ensemble de continuités toponymiques, commémoratives et territoriales qui relient le stade à une histoire locale ou nationale. Les exemples de stades anglo-saxons sont ajoutés comme points de comparaison avec ceux d'Amérique et d'Europe latine.

¹ Chili (1962), Mexique (1970 et 1986), Argentine (1978) et Brésil (2014).

² Espagne (1982), Italie (1990) et France (1998).

³ Angleterre (1966), Allemagne de l'Ouest (1974), États-Unis (1994) et Allemagne (2006).

Évolution des dimensions spatio-temporelles et géolinguistiques des Coupes du Monde organisées dans les pays d'Amérique latine et d'Europe

L'examen des huit Coupes du Monde organisées en Amérique et en Europe latine et des quatre organisées dans les pays anglo-saxons depuis 1962, ainsi que des deux prochaines prévues en 2026 et 2030, permet de dégager deux dimensions d'analyse majeures, à savoir la dimension spatio-temporelle et la dimension géolinguistique.

La dimension spatio-temporelle des stades hôtes

Tout d'abord, du point de vue spatio-temporel, sur seize éditions de Coupe du Monde, organisées de 1962 à 2022, huit se sont déroulées en Amérique et en Europe latine (soit la moitié des éditions sur cette période), dont cinq pour l'Amérique latine (avec une part de plus de 30 %), qui est la région du monde ayant le plus accueilli le Mondial entre 1962 et 2022, et quatre dans les pays anglo-saxons (soit 25 % des éditions sur cette période). L'Amérique latine et l'Europe apparaissent ainsi comme de véritables “continents du football” pour reprendre l'expression d'Archambault (2013).

Enfin, le Mexique devance tous les autres pays d'Amérique et d'Europe latine puisqu'il a organisé à deux reprises (en 1970 et 1986) la Coupe du Monde (sans compter la troisième à venir en 2026). Cette performance est remarquable pour un pays qui, comme le souligne Andreff (1988), ne bénéficiait pas à l'époque d'une situation financière florissante (tout comme le Chili en 1962), avec une économie en transformation et des inégalités régionales importantes. Elle s'inscrit toutefois dans un contexte de dynamisme économique et d'investissements publics significatifs, comme en témoigne l'organisation des Jeux olympiques d'été de 1968, une première pour un pays d'Amérique latine.

Par ailleurs, au fil des éditions organisées de 1962 à 2022, le format des compétitions a considérablement évolué, avec un allongement de la durée, une augmentation du nombre de pays participants et de stades requis pour accueillir ce méga-événement sportif dont la taille ne fait que croître (cf. tableau 1 en annexe). De 16 nations dans les années 1960 et 1970, la Coupe du Monde est passée à 24 dans les années 1980 (Espagne, Mexique, Italie), puis à 32 depuis les années 1990, pour atteindre 48 équipes lors des éditions 2026 et 2030.

Du fait de cette évolution et de l'accroissement de la taille de la compétition et du nombre de pays participants, la durée des Coupes du Monde s'accroît en parallèle et double entre l'édition de 1962 et celle de 2026 et de 2030. Le nombre de stades est même multiplié par quatre, entre 1962 et les éditions 2026 et 2030. Le record de stades utilisés pour une Coupe du Monde est à l'actif de l'Espagne en 1982, avec 16, mais sera battu en 2030 avec 19 stades monopolisés répartis dans six pays. Le nombre de matchs est ainsi multiplié par plus de trois entre la Coupe du Monde 1962 au Chili et celles de 2026 et 2030.

L'affluence moyenne pour ces huit éditions des Coupes du Monde organisées en Amérique et en Europe latine est de 43 772 spectateurs, avec la plus basse, lors de l'édition 1962, au Chili, avec 28 096 spectateurs, et cinq éditions supérieures à la barre des 50 000 spectateurs, en Angleterre 1966 (50 458), au Mexique 1970 (50 124), aux États-Unis 1994 (68 991), en Allemagne 2006 (52 491) et au Brésil 2014 (52 919). Excepté l'édition du Chili 1962, toutes les autres compétitions enregistrent une affluence supérieure à 40 000 spectateurs.

Concernant les stades hôtes des finales de ces éditions des Coupes du Monde, l'affluence moyenne est de 84 861 spectateurs, avec le stade Azteca qui enregistre des affluences supérieures à 105 000 spectateurs et même, près de 115 000 spectateurs pour la finale de la Coupe du Monde 1986, soit la seconde plus grande affluence dans l'histoire des finales de Coupes du Monde, après celle du Brésil 1950 qui s'est déroulée au Maracanã (173 850).

La dimension géolinguistique des stades hôtes

Parmi la catégorie géolinguistique des noms des enceintes sportives, nous trouvons :

- des stades « éponymes », en l'honneur d'une personne, une personnalité locale évoquant un aspect commémoratif comme l'Estadio Santiago Bernabéu (Rieck 2022) ;
- des stades « toponymes » indiquant l'emplacement géographique, leur localisation (valeur identitaire), au quartier de la ville, en fonction des noms de lieu (rue, espace où le stade est construit), à l'identité locale comme le stade de France et Wembley (Dauncey 2023) ;
- et des stades « économes » : depuis les années 1980, la pratique du *naming* a introduit une nouvelle dimension, où les stades portent le nom de sponsors commerciaux. Cette stratégie marketing vise à générer des revenus et à accroître la visibilité des marques. Cependant, elle peut parfois entrer en tension avec les identités locales et les traditions sportives.

Des études récentes, telles que celles de Koch et al. (2024), analysent le phénomène du *naming* dans le sport européen, mettant en lumière les enjeux identitaires, géolinguistiques et économiques liés à cette pratique de dénomination de stade. Ces recherches soulignent le dilemme des nouvelles stratégies de dénomination – entre opportunité économique et défi linguistique – ainsi que leur impact sur la perception des stades à la fois par le public et les supporters (Bach et al. 2021).

Rusu (2021) soutient que les noms de stades de football constituent des sites onomastiques puissants où s'entrecroisent la politique, la mémoire et le commerce. S'inscrivant dans le tournant critique des *critical toponymies* (Berg et Vuolteenaho 2009), il montre que ces toponymes ne sont pas de simples étiquettes mais des inscriptions de valeurs politiques, des *lieux de mémoire* commémorant joueurs, tragédies et histoires locales, ainsi que des marques de plus en plus marchandisées et vendues à des sponsors. Son analyse met en lumière la coexistence de cultures toponymiques divergentes qu'il dénomme *Stadiascape* (Rusu 2026) : en Afrique, les noms reflètent souvent des projets de construction nationale ; en Amérique du Sud, ils préservent la mémoire footballistique par la commémoration ; tandis que dans le monde occidental, ils incarnent la logique néolibérale de la commercialisation. En Europe occidentale, et notamment au Royaume-Uni, il met en évidence une tension entre la commercialisation croissante des enceintes sportives par la vente des droits de *naming* à des sponsors et un tournant commémoratif marqué par l'hommage rendu aux joueurs, entraîneurs ou supporters à travers le nom des tribunes ou des monuments. Cette dynamique produit une culture footballistique hybride, où l'hyper-marchandisation coexiste avec des pratiques nostalgiques de mémoire (et encore, commercialisées) et d'identité collective (Koch et Gautier 2022).

Bach et al. (2022) trouvent ainsi que dans les stades d'Europe latine (France, Espagne), la dénomination des stades renvoie à un patrimoine historique, un communautarisme traditionnel, contrairement aux stades anglo-saxons (Allemagne, Angleterre...).

Les stades d'Amérique et d'Europe latine sont profondément ancrés dans le territoire, la société/culture de la communauté locale et reflètent également la famille de langue romaine.

La langue et l'année de construction sont des variables significatives dans la dénomination d'un stade de football (Koch et Gautier 2024). Toutefois, la marchandisation des noms de stade devient de plus en plus importante et dépasse le monde anglo-saxon pour conquérir les enceintes d'Amérique et d'Europe latine, en particulier pour des motifs économiques, tels que le financement de la construction de ce nouveau stade (Delattre et Aimé 2010).

Ainsi, si l'ancrage historique, linguistique et culturel apparaît déterminant dans la dénomination des stades d'Amérique et d'Europe latine, cette même logique symbolique peut être observée de manière concrète dans le nom des stades de ces mêmes régions lorsqu'ils accueillent les Coupes du Monde (cf. le tableau 2 en annexe, qui compare leur appellation lors de cette compétition et aujourd'hui).

L'ère des toponymes et des éponymes dans la dénomination des stades : des décennies 60 à la fin des années 80

Dans cette partie, nous montrons que, jusqu'à la fin des années 1980, la dénomination des stades hôtes des Coupes du Monde en Amérique latine et en Europe latine est presque exclusivement régie par deux logiques : l'ancrage territorial (toponymes) et l'hommage commémoratif (éponymes). Le *naming* commercial est alors inexistant ou marginal, même dans les pays anglo-saxons (Fletcher et Sharp, 2012).

Toponymes : le stade comme un ancrage territorial

Le toponyme renvoie à une localisation géographique : quartier, rue, fleuve, lieu-dit, voire événement historique localisé. Il ancre le stade dans son territoire et sa communauté.

Dès la Coupe du Monde 1962 au Chili, cette logique est à l'œuvre. Le stade de Viña del Mar se dénomme *Sausalito*, du nom du lagon proche de la cité. À Santiago, le *Stade Nacional*⁴, surnommé « le colosse de Ñuñoa » (mais aussi « l'éléphant blanc » d'après le président de la république Arturo Alessandri Palma qui l'a inauguré), tire son nom de sa fonction nationale, mais aussi de son quartier. À Rancagua, le stade (démoli en 2013) commémore la bataille de *Rancagua* de 1814, un toponyme historique lié à la guerre d'indépendance du Chili, vis-à-vis de la puissance coloniale espagnole.

Au Mexique, hôte des Coupes du Monde 1970 et 1986, l'*Estadio Azteca* est un cas unique : son nom évoque la civilisation aztèque et sa capitale Tenochtitlan, détruite lors de la conquête espagnole, sur les vestiges de laquelle Mexico a ensuite été construite (Shobe et Gibson 2017), transformant un toponyme historique en mythe national. C'est le plus grand stade du Mexique, d'Amérique du Nord et de tout le continent américain (Dominguez 2024). Il a également été la première enceinte au monde à avoir accueilli deux finales de Coupe du Monde en 1970 et en 1986, et plus de matchs de Coupe du monde que tout autre stade (Gaffney 2012). Il organisera également quatre matchs de la Coupe du Monde 2026⁵. Il est construit sur un ancien volcan, à 2 400 mètres d'altitude, et porte le surnom de « colosse de Santa Ursula ».

En Argentine (1978), le Gigante de *Arroyito* à Rosario associe un surnom monumental (« Géant ») au toponyme du quartier *Arroyito* (« petit ruisseau »), où le stade est implanté, soulignant son inscription territoriale et son ancrage communautaire. Cette appellation du stade de Rosario crée un contraste typiquement argentin, presque oxymorique : un stade monumental associé à un toponyme évoquant la modestie d'un « petit ruisseau ».

En Espagne (1982), les toponymes abondent dans la dénomination des stades, et sont liés notamment au quartier d'implantation : *El Molinón* (Gijón), *Riazor* (La Corogne), *La Rosaleda* (Málaga), *Balaídos* (Vigo), *Mestalla* (Valence, anciennement Estadio Luis Casanova), *San Mamés* (Bilbao), *El Sardinero* (Santander).

En Italie (1990), on trouve des stades toponymes, comme par exemple le *Stadio Friuli* à Udine, qui porte le nom de la région (le Frioul), ou *La Favorita* (Palerme) celui d'une propriété historique (appartenant à Ferdinand 1er de Bourbon) située près du stade. À Turin, le stade delle Alpi, construit spécialement en 1988 pour la Coupe du Monde 1990, a accueilli les deux clubs résidents de la ville, la Juventus et le Torino, jusqu'en 2006, avant d'être démoli en novembre 2008 suite à leur départ respectif vers le stade Olympique et le Stadio Comunale. Quant au Stade de Milan, partagé par deux clubs de football prestigieux (l'AC Milan et l'Inter), il est dénommé San Siro en référence au quartier⁶ où l'enceinte est localisée.

⁴ Outre l'accueil de 10 matchs de la Coupe du Monde 1962, dont la finale, cette enceinte est tristement célèbre pour s'être transformée en camp de prisonniers lors du coup d'État du 11 septembre 1973, et fut utilisée entre septembre et novembre 1973 sous la dictature d'Augusto Pinochet (dans les vestiaires et sous les gradins).

⁵ Les deux matchs du Mexique durant la phase de poule, ainsi qu'un 1/16^{ème} et un 1/8^{ème} de finale.

⁶ Toutefois, ce stade devient un éponyme puisqu'il prend le nom en 1980 de Giuseppe Meazza, un footballeur de renom qui a joué à Milan, et en particulier à l'Inter, ce qui amena les fans de l'Inter à préférer, en dénomination, le stade Meazza.

Dans les pays anglo-saxons, au cours de la même période, la logique toponymique est également dominante. En effet, de nombreux stades anglais, utilisés depuis plus d'un siècle, sont profondément enracinés dans leur territoire ainsi que dans la société et la culture locales. Ils portent généralement des noms évocateurs de lieux : nom de rue (Carrow Road pour Norwich, Elland Road pour Leeds), espace vert d'origine rappelant la création du sport (Selhurst Park à Londres, St. James' Park à Newcastle), ou quartier de la ville (Old Trafford pour Manchester, Anfield pour Liverpool).

En Allemagne, la dénomination des stades associe des microtoponymes à des génériques tels que « terrain de sport » (*Sportplatz*) ou bien « couloirs de lutte » (*Kampfbahn*), comme le *Städtische Stadion an der Grünwalder Straße* à Munich ou le *Kampfbahn Rote Erde* à Dortmund. Puis, la période autour de la Coupe du Monde 1974 en Allemagne de l'Ouest voit l'apparition de noms fondés sur la région d'implantation (« macrotoponymes »), conférant une forte valeur identitaire, à l'image du *Westfalenstadion* à Dortmund ou du *Ruhrstadion* à Bochum (Koch et Gautier 2022).

Ainsi, à travers ces dénominations, le stade apparaît comme un opérateur d'ancrage territorial et révèle son appartenance, inscrivant l'équipement dans une géographie affective locale.

Éponymes : le stade, mémoire vivante des figures locales

L'éponyme honore une personne : joueur, dirigeant, journaliste, bienfaiteur, héros local ou national, homme politique. Il transforme le stade en lieu de mémoire, de commémoration.

Dès la Coupe du Monde 1962 au Chili, le stade d'Arica (seule enceinte construite pour l'occasion de cet événement) est nommé *Carlos Dittborn*, en hommage au président de la CONMEBOL (la conférence sud-américaine de football) de 1955 à 1957, et président du Comité d'organisation chilien pour la Coupe du Monde, décédé un mois avant le début de la compétition. À Rancagua, le stade commémore la bataille de 1814, mêlant toponyme et éponyme patriotique. Enfin, on peut également signaler qu'en juin 2008, le stade Nacional de Santiago (cf. sous-section précédente) est renommé Stade national Julio Martínez Prádanos, en l'honneur de ce célèbre journaliste sportif chilien, décédé la même année.

En Argentine (1978)⁷, plusieurs stades portent des noms de personnalités : à Buenos Aires, l'Estadio *José Amalfitani* (président du club résident, le Vélez Sarsfield, durant 27 années), et celui d'*Antonio Vespucio Libertti* (ancien président de River Plate, pour le Monumental), depuis 2017 pour Mar del Plata, *José María Minella* (joueur et entraîneur natif de cette ville). Le stade de Mendoza est nommé *Malvinas Argentinas* en 1982, commémorant la guerre des Malouines qui opposa cette année-là l'Argentine au Royaume-Uni. Enfin, depuis 2010, le stade de Córdoba, connu sous le nom d'Estadio Córdoba⁸ sera rebaptisé (à l'occasion de sa rénovation pour la Copa America 2011) *Mario Kempes*, en hommage au joueur argentin⁹, natif de Córdoba.

En Espagne (1982), les éponymes sont centraux rendant hommage à des joueurs célèbres ou à des présidents de club : à Madrid, le stade *Santiago Bernabéu* (figure emblématique du Real Madrid, première star, puis président pendant 35 ans), *Ramón Sánchez Pizjuán* (président historique du Sevilla FC), *Benito Villamarín* (président du Betis), *José Rico Pérez* (promoteur du stade d'Alicante), *Manuel Martínez Valero* (dirigeant d'Elche), *Carlos Tartiere* (président de l'Oviedo), *Vicente Calderón*¹⁰ (président de l'Atlético Madrid). La majorité de ces stades ont conservé leur dénomination historique, même

⁷ L'organisation du Mondial 1978 intervient alors que la junta militaire, arrivée au pouvoir en 1974 et dirigée par le général Videla, y voit l'occasion de fédérer le pays autour de l'équipe nationale, la « Albiceleste », afin de montrer au monde entier une image populaire et positive du pays. Pour la dictature argentine, « le football sert donc à la fois d'occupation pacifique et de moyen de contrôle » (Gomez 2024). Ce rôle politique du football s'incarne dans le stade de l'Estadio Monumental, puissant symbole de l'identité nationale argentine, qui a accueilli les événements les plus marquants de l'histoire sportive du pays, notamment le match d'ouverture et la finale de la Coupe du monde 1978. Cette victoire fut profondément politisée, mêlant le prestige du succès footballistique, qui accrut la fierté nationale, à la légitimation de la dictature militaire (Duke et Crolley 1997).

⁸ Mais aussi sous la forme d'un toponyme, l'Estadio Olímpico Chateau Carreras, du nom du quartier où est localisé le stade.

⁹ Vainqueur de la Coupe du Monde 1978, il inscrit deux buts en finale.

¹⁰ Enceinte démolie en juillet 2019.

après des reconstructions, comme le Carlos Tartiere, préservant ainsi la mémoire et l'identité des clubs et de leurs supporters.

L'Italie (1990) suit la même logique :

- le stade de Vérone, rénové pour le Mondial, porte le nom du bienfaiteur historique du sport véronais, Marcantonio Bentegodi ;
- le stade Luigi Ferraris de Gênes est désigné en hommage à l'ancien capitaine du Genoa (l'un des deux clubs résidents, l'autre étant la Sampdoria de Gênes), héros de la Première Guerre mondiale ;
- le Stadio Renato Dall'Ara, en hommage à celui qui présida le club de Bologne durant près de trente ans ;
- le Stadio Comunale de Florence s'appelle depuis 1993 Stadio Artemio-Franchi (tout comme le stade de Sienne), du nom d'un célèbre administrateur du football italien¹¹;

Enfin, le *Stadio San Paolo* deviendra *Stadio Diego Armando Maradona* en 2020, prolongeant cette tradition commémorative.

En France (1998), même si le Stade de France échappe à l'éponyme, d'autres enceintes illustrent cette logique : à Bordeaux, le Parc Lescure est rebaptisé en 2001 Stade Chaban-Delmas (du nom de celui qui fut maire de la ville) ; à Lens, le Stade Bollaert devient en 2012 Stade Bollaert-Delelis (en hommage à l'édile de l'époque). Quant à Geoffroy Guichard, à Saint-Étienne, il était le fondateur des Magasins Casino. En France, la commémoration, via les noms de stades, y est souvent politique ou industrielle, pas seulement sportive.

Avant les années 1990, le *naming* commercial est absent des stades d'Amérique et d'Europe latine. Les noms relèvent soit de l'ancrage territorial (toponymes), soit de l'hommage mémoriel (éponymes). Le stade est un bien commun, un patrimoine identitaire, non une surface de vente.

Le tournant des années 1990-2000 : l'émergence des économes

À partir des années 1990, deux facteurs accélèrent la transformation : la hausse des coûts de modernisation des stades pour les Coupes du Monde (Italie 1990, France 1998, Allemagne 2006) et l'exemple des pays anglo-saxons, où le *naming* est déjà une pratique courante. En effet, le modèle économique du football professionnel exige de nouvelles formes et sources de financement pour faire face aux dépenses massives des clubs, notamment en termes de salaires et de transferts. Dans ce contexte, la pratique du *naming*, qui consiste à modifier l'appellation d'un stade pour y associer le nom d'un sponsor, s'avère une opération particulièrement intéressante au niveau économique, en générant des revenus supplémentaires sur le long terme. Ces contrats se caractérisent par de longues durées de concession (de 10 à 25 ans) et des montants élevés.

Les premiers « économes » – noms de stades issus de contrats de sponsoring – apparaissent en Europe latine, mais de façon encore timide et souvent sans toucher aux grands stades historiques.

L'influence anglo-saxonne : précurseur et diffuseur du *naming* des stades

Ce modèle anglo-saxon sert de laboratoire et de référence. En effet, apparue aux États-Unis en 1926 avec le Wrigley Field de Chicago (stade de baseball nommé par la marque de chewing-gum Wrigley), la cession des droits d'appellation ne compte en Europe, avant 1939, que deux cas dans des pays anglo-saxons : le stade Bayer à Leverkusen (Allemagne) et le stade Philips du PSV Eindhoven (Pays-Bas).

Les noms des stades utilisés pour la Coupe du monde de football de 1994 aux États-Unis témoignent d'une période de transition dans l'histoire de la dénomination des enceintes sportives. Toutefois, derrière cette apparente stabilité onomastique, la *World Cup* USA 1994 marque déjà

¹¹ Président de l'UEFA de 1973 à 1983, membre du comité exécutif de la FIFA de 1974 à 1983 et président de la fédération italienne de football de 1967 à 1976 et de 1978 à 1980.

l'entrée dans un autre régime économique. Contrairement aux pratiques de dénomination à caractère commercial qui allaient par la suite caractériser notamment les stades nord-américains, les stades accueillant les matchs en 1994 conservaient pour la plupart des toponymes traditionnels (le Stanford Stadium à San Francisco, le Foxboro Stadium à Boston) et des éponymes (le Robert F. Kennedy Memorial Stadium à Washington, le Soldier Field à Chicago), mis en évidence par Woisetschlager et al. (2014). Trois stades (le Rose Bowl de Los Angeles, le Citrus Bowl d'Orlando et le Cotton Bowl de Dallas) portent le nom d'un produit régional emblématique suivi de l'appellation « Bowl ». Autrement dit, si le nom du sponsor n'est pas encore pleinement visible sur les façades, la logique entrepreneuriale qui rendra possible l'explosion ultérieure du *naming* est déjà installée. Par exemple, le stade Rose Bowl tire son nom de la célèbre Rose Parade fondée en 1890 à Pasadena et est associé à un match de football universitaire appelé Rose Bowl, qui fait partie des Bowl Games. De plus, il est intéressant de noter que le nom du Pontiac Silverdome, démoli en 2017, fait référence non pas à la marque automobile, mais à la ville (Détroit) où il était situé.

La Coupe du Monde 1994 apparaît ainsi comme un sas entre la tradition dénominative héritée et la marchandisation intégrale des enceintes sportives qui s'impose dans les années 2000, et fait du stade un actif commercial multifonctionnel, intégrant hospitalités, concessions, segmentation marchande des publics et forte valorisation médiatique. Cette orientation s'inscrit dans la logique plus large de commercialisation du sport nord-américain analysée par Horne et Manzenreiter (2006), pour qui les méga-événements des années 1990 constituent un accélérateur de diffusion des standards entrepreneuriaux appliqués aux infrastructures sportives.

En Angleterre (hôte de l'Euro 1996), le premier *naming* des stades apparaît en 1987 avec le Burnden Park de Bolton, dénommé Reebok Stadium. Mais la résistance culturelle s'avère forte¹², et les opérations de *naming* ne se répandent qu'à partir de 2005, avec la Ricoh Arena de Coventry (15 millions d'euros sur 10 ans), puis en 2006 le nouveau stade d'Arsenal, en remplacement du vétuste Highbury, l'Emirates Stadium pour une durée de 15 ans et un contrat de 140 millions d'euros (comprenant également le sponsor maillot de l'équipe, Fly Emirates).

En Allemagne, la candidature à l'organisation de la Coupe du Monde 2006 a été l'élément déclencheur d'un vaste mouvement de *naming*. En finançant la rénovation et la construction de nombreux stades grâce aux droits d'appellation cédés par les enceintes sportives, cette pratique a considérablement renforcé le poids de la candidature allemande, qui fut finalement choisie. Ainsi sont apparus en 1993 le Gottlieb-Daimler Stadium de Stuttgart, puis successivement l'AOL Arena de Hambourg, le Signal Iduna Park de Dortmund, la Veltins Arena de Gelsenkirchen (Schalke 04), et en 2006 l'Allianz Arena de Munich (150 millions d'euros sur 25 ans). Ainsi, parmi les douze stades reconstruits ou entièrement rénovés à l'occasion de la Coupe du monde 2006, neuf d'entre eux vendent leurs droits de dénomination avant même le tournoi (Vuolteenaho et al. 2019, 771 ; Gerhardt et al. 2021, 218). Pour l'édition 2024 du championnat d'Europe, les 10 stades allemands retenus pour cette compétition sont concernés par cette pratique.

Une émergence discrète mais réelle du *naming* en Europe latine

Les années 1990-2000 constituent un seuil d'entrée du *naming* en Europe latine. Les premiers éponymes apparaissent sur des stades nouveaux ou récemment rénovés, mais les grandes enceintes historiques (Bernabéu, San Siro, Stade de France) conservent leur nom traditionnel. La rupture n'est pas brutale : elle est progressive et négociée.

En Espagne (1982), aucun *naming* non plus lors du Mondial. Mais en 2022, le *Camp Nou* (toponyme historique) devient *Spotify Camp Nou* pour 310 millions de dollars sur quatre ans. Les stades de Vigo et La Corogne (*Balaídos* et *Riazor*) ajoutent un préfixe commercial : *Abanca-Balaídos*, *Abanca-Riazor*. Le *Santiago Bernabéu* résiste encore, de même que le *Benito Villamarín* ou le *Ramón Sánchez Pizjuán*.

¹² Si les supporters ont accueilli tièdement le concept de *naming* pour les stades nouvellement construits, ce sont les changements de nom des enceintes historiques qui ont véritablement heurté leur sensibilité (Gillooly et al. 2020, 1508-1509).

En Italie (1990), aucun *naming* n'est signé pour le Mondial. Mais dans les décennies suivantes, des contrats apparaissent : le *Stadio Friuli* d'Udine devient *Dacia Arena* (2016) puis *Bluenergy Stadium* depuis 2023 (pour un contrat de cinq années), le stade de Cagliari est rebaptisé *Unipol Domus* (2021). À Gênes, le *Luigi Ferraris* résiste ; à Milan, le *San Siro/Meazza* reste un éponyme-toponyme sans *naming*. L'Italie illustre une cohabitation prudente.

En France, l'émergence du contrat de *naming* s'avère lente¹³ en raison d'une combinaison de facteurs. D'une part, les stades appartiennent majoritairement aux collectivités publiques (à l'exception de celui de l'Olympique Lyonnais), ce qui freine les opérations de *naming* et complexifie les négociations avec les entreprises. D'autre part, la population demeure attachée aux dénominations historiques des stades, souvent liées au quartier d'implantation. À titre d'exemple, parmi les stades ayant accueilli la Coupe du Monde 1998, on peut citer la Mosson à Montpellier. Enfin, le Stade de France est nommé par appel à projets, mais il ne s'agit pas d'un *naming* commercial (c'est un nom « neutre »). Cependant, dans les années 2010, quatre stades rénovés ou construits pour l'Euro 2016 signent des contrats : *Matmut Stadium Gerland* à Lyon (qui accueille aujourd'hui le club de rugby de Lyon, le L.O.U.), *Orange Vélodrome* (Marseille), *Groupama Stadium* (Lyon), *Allianz Riviera* (Nice), *Matmut Atlantique* (Bordeaux). En revanche, le nouveau stade construit à Lille est resté sans *naming* et reste un éponyme puisqu'il conserve le nom de Pierre Mauroy, en hommage à l'ancien Premier ministre et maire de la ville. La France montre une progression lente mais réelle dans les opérations de *naming*.

Au final, si la pratique du *naming* répond avant tout à une logique économique, les noms choisis et leur usage quotidien révèlent en réalité la nature d'une société. Ainsi, les dénominations construites sur un modèle « international » du type Sponsor + Stade (à l'image de l'Orange Vélodrome de Marseille) visent un public cosmopolite et consommateur. Elles s'opposent à la structure que l'on retrouve fréquemment dans les stades d'Amérique et d'Europe latine, à savoir Stade + X, comme dans *Stade de la Beaujoire* à Nantes, où les noms renvoient plutôt à un patrimoine historique et à un attachement traditionnel à la communauté locale.

Avec le temps, ces nouveaux noms tendent à se « fossiliser » et à se « figer » (Bach et al. 2021) mais ils soulèvent davantage de questions du point de vue de l'acceptabilité de ces changements de nom par les locuteurs eux-mêmes.

Une hybridation généralisée depuis les années 2010 : entre hyper-marchandisation et résistance mémorielle derrière la dénomination des stades

À partir des années 2010, le *naming* devient une pratique courante, y compris dans les pays latins. Il ne s'agit plus d'une exception, mais d'un mode de financement structurel. Pourtant, les toponymes et éponymes ne disparaissent pas : ils coexistent, se combinent ou résistent, donnant naissance à ce que nous appelons des « cultures hybrides » du lieu sportif.

Dynamiques du *naming* en Amérique latine : Brésil, Argentine, Mexique

L'Amérique latine offre un véritable laboratoire d'hybridation. Lors de la Coupe du Monde 2014 au Brésil, douze stades illustrent cette diversité dans la dénomination des stades entre toponyme, éponyme et *naming*.

Tout d'abord, parmi les stades toponymes, le Maracanã de Rio de Janeiro, nommé d'après un fleuve voisin¹⁴, est un site sportif historique au Brésil et dans le monde entier puisque c'est le deuxième site le plus visité de Rio de Janeiro. Sa construction débute en 1948 et l'enceinte est inaugurée à l'occasion de la Coupe du monde de football de 1950. Elle se distingue alors par une capacité initiale impressionnante de 183 254 spectateurs, qui en faisait alors le plus grand stade du

¹³ Le premier contrat de *naming* d'un stade français est contracté en 2007 entre le club de football du Mans et la compagnie d'assurance MMA. Il prend effet en 2011 lors de l'inauguration de cette enceinte : la MMArena.

¹⁴ On peut signaler que ce stade était initialement dénommé Estadio Municipal, puis, le stade Maracanã est officiellement renommé, en 1964 Estádio Jornalista Mário Filho, un éminent journaliste sportif, qui avait fortement contribué à sa réalisation.

monde. Malgré sa rénovation¹⁵ pour le Mondial 2014 et sa capacité réduite à 73 531 places, le toponyme historique du stade est préservé.

Parmi les autres stades brésiliens toponymes, on peut relever à Manaus, l'Arena da Amazônia; à Recife, l'Arena Pernambuco du nom de l'État fédéré d'implantation (le Pernambouc); à Belo Horizonte, le Mineirão que l'on peut traduire par le "Grand du Minas Gerais" et qui fait référence à l'État d'implantation (le Minas Gerais), à Natal, le stade nouvellement construit pour l'événement, l'Arena das Dunas que l'on peut traduire par "l'arène des dunes", en référence au paysage emblématique de la région où se trouvent une vaste réserve de dunes, classées au patrimoine mondial.

L'Arena Pantanal de Cuiabá fait directement référence au Pantanal, la plus grande zone humide tropicale de la planète, située dans l'État du Mato Grosso, dont Cuiabá est la capitale. Le stade Beira-Rio de Porto Alegre signifie littéralement « bord de la rive » en portugais et fait référence à son emplacement, sur les rives du lac Guaíba (Rio Guaíba) à Porto Alegre. Enfin, l'Arena da Baixada de Curitiba évoque la topographie unique du lieu (la zone en contrebas du quartier Água Verde) où le stade a été bâti à Curitiba. Enfin, l'Arena Castelão de Fortaleza rend hommage à Plácido Castelo, ancien gouverneur de l'État du Ceará entre 1966 et 1971, avant d'être rebaptisé par les locaux « Castelão » (le « grand Castelo ») en raison de la taille imposante de l'enceinte.

Parmi les stades éponymes, on trouve le stade Mané Garrincha à Brasília, construit en 1974 et nommé en l'honneur du footballeur Garrincha. Trop peu utilisé afin d'être rentable, le gouvernement régional a décidé de vendre le droit de dénomination du stade à la Banco de Brasília, qui s'appelle l'Arena BRB pour 7,5 millions de dollars par an, de 2022 jusqu'à cette année où le contrat a été résilié.

Parmi les opérations de *naming*, le stade Arena Fonte Nova de Salvador, qui a été reconstruit pour le Mondial, fait figure de précurseur, puisque l'Itaipava Arena Fonte Nova a été le premier stade de la Coupe du monde au Brésil à conclure un contrat de *naming* avant même le tournoi de 2013, avec la marque de bière Itaipava, pour une durée de 10 ans et pour 4,95 millions de dollars par an. Puis, ce même stade a fait l'objet d'un nouveau *naming* de 2024 à 2027, rebaptisant l'Arena Fonte Nova en Casa de Apostas Arena Fonte Nova, du nom de l'un des principaux opérateurs de paris sportifs.

Enfin, le stade nouvellement construit pour la Coupe du Monde 2014, l'Arena Corinthians de São Paulo est rebaptisé en 2020 Neo Química Arena, à la suite d'un contrat de *naming* d'une durée de 20 ans, conclu avec la société pharmaceutique éponyme pour 55,6 millions de \$.

Dans le cas du Brésil, il ressort que le *naming* cohabite avec des stades historiques préservés (Maracanã) et des éconymes sur les nouvelles enceintes. L'hybridation est géographique et temporelle.

Pour l'Argentine, l'*Estadio Monumental Antonio Vespucio Liberti* devient *Más Monumental* (contrat conclu en 2022, de 20 millions de dollars sur sept ans): l'éponyme Liberti est conservé, mais un préfixe commercial s'y ajoute, *Más* (une chaîne de supermarchés argentine) illustrant un *naming* partiel ou un co-branding mémoriel.

Enfin, pour la Coupe du Monde 2026, le Mexique présente trois régimes coexistants sur un même territoire : un toponyme mythique sans *naming* (l'Estadio Azteca) et deux éconymes récents : l'Estadio Akron pour le nouveau stade de Guadalajara, inauguré en 2010 (qui dispose depuis 2017 et pour une durée de 10 ans d'un contrat de *naming* avec le fabricant d'huiles et de lubrifiants, Akron) ; l'Estadio BBVA pour le nouveau stade de Monterrey, ouvert en 2015 et surnommé « El Gigante de Acero » (le Géant d'Acier) avec un contrat de *naming* avec BBVA, un groupe bancaire multinational espagnol, démarré en 2015 et renouvelé en 2025 jusqu'en 2030.

Notons que durant la Coupe du monde 2026, les stades retenus dans les trois pays hôtes ne pourront conserver leur *naming* et seront rebaptisés temporairement avec le nom de la ville où ils sont implantés. Ce changement de nom obéit aux directives de la FIFA (2026), qui, lors de ses compétitions internationales, exige des désignations neutres pour les stades. Cette réglementation

¹⁵ L'anneau inférieur a été démoli afin d'améliorer la visibilité, tandis que la façade, classée au Patrimoine historique et artistique, a été préservée (Rodrigues de Melo et Chaboche 2024).

visé à prévenir tout risque de conflit avec les sponsors officiels du tournoi et à garantir qu'aucune promotion de marques commerciales extérieures à l'événement ne soit associée aux noms des sites sportifs.

Résistance et négociation en Europe latine : persistance des toponymes et éponymes

Malgré la progression du *naming*, de nombreux stades emblématiques d'Europe latine conservent leur nom historique. En Espagne, l'Estadio Santiago Bernabéu (éponyme) et le Camp Nou (toponyme, devenu *Spotify Camp Nou* sans que l'usage courant n'évolue) résistent au changement. En Italie, le San Siro / Meazza demeure un double éponyme-toponyme sans *naming*. En France, le Stade de France (nom neutre) n'a jamais été vendu, le Parc des Princes reste préservé, tandis que le Vélodrome (toponyme) conserve son usage malgré l'ajout du nom « Orange ».

Dans ces trois pays, les supporters et les collectivités freinent les changements de nom des stades historiques. L'un des risques¹⁶ majeurs du *naming* réside dans le rejet par le public du nom du sponsor, comme l'illustre le stade milanais Giuseppe-Meazza, qui est toujours appelé San Siro. Le nom du sponsor doit bénéficier d'un fort enracinement local rendant légitime aux yeux du public une appellation commerciale (Marouseau 2009). Ainsi, il est plus facile d'associer le nom d'un sponsor à un nouveau stade (et encore plus si cette opération permet de financer la construction de cette nouvelle enceinte) que de débaptiser un stade existant (Delattre 2007).

Le *naming* se développe surtout sur les nouvelles enceintes (Lyon, Nice, Bordeaux, Turin, Udine) ou sur des stades secondaires.

Au final, le *naming* ne supprime plus les toponymes et éponymes : il se surajoute, les contourne ou les négocie. Nous entrons dans une ère de noms composites et négociés, où le stade devient un marqueur hybride de la globalisation footballistique, et où les trois régimes coexistent désormais, pour produire des « cultures hybrides » du lieu sportif.

Conclusion

À travers l'examen croisé des Coupes du Monde organisées en Amérique et en Europe latine depuis 1962, une même tendance majeure se dessine : le stade est à la fois une infrastructure stratégique, un marqueur identitaire et un enjeu économique. L'expansion continue du Mondial (durée, nombre d'équipes, volume de matchs et de stades mobilisés) a exigé des investissements massifs et accéléré la modernisation des enceintes. Mais elle a surtout révélé la diversité des dimensions qui façonnent la fonction sociale et le rôle symbolique d'un stade : ancrage mémoriel et toponymique (éponymes et toponymes), puissance symbolique nationale (Azteca, Maracanã, Stade de France), et, de plus en plus, marchandisation commerciale, *via* les économes.

De plus, nous mettons en évidence une tension fondamentale entre tradition et marché global. D'un côté, les stades fonctionnent comme des lieux de mémoire et de récits collectifs, témoins de matchs mythiques (Séville 1982, Mexico 1986, Rio 2014) et incarnant la fierté civique ou nationale. De l'autre, la montée des droits de *naming* et la recherche de capitaux transforment la dénomination en levier financier, parfois dissonant avec les identités locales. Cette cohabitation produit des « cultures hybrides » du lieu sportif : la commémoration se recompose sous contraintes économiques, tandis que la marchandisation cherche sa légitimité dans l'histoire et le territoire.

Pour les Coupes du Monde 2026 et 2030¹⁷, organisées dans trois pays hôtes dans un format à 48 pays, cet équilibre, entre mémoire, territoire et marché, devient décisif. Trois principes devraient guider les organisateurs et les clubs résidents : (1) l'héritage des stades hôtes du Mondial, afin d'assurer une utilisation post-événement des stades, éviter les « éléphants blancs » et assurer leur

¹⁶ Un autre risque réside dans la survenance de crises (sanitaire, financière, géopolitique) qui se traduisent par l'interruption du contrat de *naming* en cours, comme l'ont analysé Koch et al. (2024).

¹⁷ La Coupe du Monde 2030, organisée en Espagne, au Portugal et au Maroc (ainsi que trois matchs commémoratifs en Argentine, au Uruguay et au Paraguay pour le centenaire de la première édition de 1930), se distinguera par son organisation intercontinentale (Europe latine, Afrique et Amérique du Sud), combinant singularité et mémoire historique.

insertion au sein du territoire urbain ; (2) la durabilité (réduction des coûts, sobriété et impact environnemental) ; (3) la cohérence symbolique des noms, en élaborant des chartes de dénomination conciliant mémoire locale, reconnaissance des figures historiques et partenariats commerciaux). Finalement, la dénomination des stades n'est pas une simple considération accessoire, ni un pur instrument marketing : c'est une grammaire du lieu qui articule histoire, économie et pouvoir. C'est à cette condition, assumer la pluralité des fonctions du stade et en négocier les compromis, que l'héritage des Coupes du Monde pourra durablement dépasser l'événement pour renforcer les villes, leurs communautés et leurs cultures sportives.

Références bibliographiques

- Alpan, Başak, Albrecht Sonntag et Katarzyna Herd, eds. 2023. *The Political Football Stadium*. Palgrave Macmillan. <https://doi.org/10.4000/16bi1>.
- Andreff, Wladimir. 1988. "Les multinationales et le sport dans les pays en développement ou comment faire courir le Tiers Monde après les capitaux". *Revue Tiers Monde* (113) : 73–100. <https://www.jstor.org/stable/23591150>.
- Archambault, Fabien. 2013. "Le continent du football". *Cahiers des Amériques latines* (74). <https://doi.org/10.4000/cal.2963>.
- Arrondel, Luc et Richard Duhautois. 2022. "La Coupe du monde dans toutes ses dimensions. Football(s)". *Histoire culture économie société* (1) : 27–40. <https://doi.org/10.58335/football-s.94>.
- Bach, Matthieu, Javier Fernández-Cruz, Laurent Gautier, Florian Koch et Matthieu Llorca. 2021. "Renommer un stade: opportunité économique, défi linguistique". *The Conversation*. <https://theconversation.com/renommer-un-stade-opportunite-economique-defi-linguistique-164102>.
- Bach, Matthieu, Javier Fernández-Cruz, Laurent Gautier, Florian Koch et Matthieu Llorca. 2022. "Néologismes en discours spécialisé. Analyse comparée des noms de stades de football dans quatre pays européens". *Estudios Románicos* (31) : 309–27. <https://doi.org/10.6018/ER.510481>.
- Bale, John. 1993. "The Spatial Development of the Modern Stadium". *International Review for the Sociology of Sport* 28 (2-3) : 121-33. <https://doi.org/10.1177/101269029302800204>.
- Bale, John. 1995. "Introduction". Dans *The stadium and the city*, édité par Bale, John et Olof Moen. Edinburgh University Press.
- Basson, Jean-Charles. 2014. "Le progrès dans l'ordre. À propos des stades de la Coupe du monde de football". *Mouvements* 78 (2) : 31-42. <https://10.3917/mouv.078.0031>.
- Berg, Lawrence D. et Jani Vuolteenhago. 2009. *Critical Toponymies. The Contested Politics of Place Naming*. Routledge.
- Bolz, Daphné. 2022. "Le stade. Un outil idéologique des régimes totalitaires européens". Dans *Sport-Arenen – Sport-Kulturen – Sport-Welten: Deutsch-französisch-europäische Perspektiven im 'langen' 20. Jahrhundert = Arènes du sport – Cultures du sport – Mondes du sport : perspectives franco-allemandes et européennes dans le 'long' XX^e siècle*, édité par Hüser, Dietmar, Philipp Didion et Paul Dietschy. Franz Steiner Verlag.
- Bromberger, Christian. 2023. "Les stades au regard de l'anthropologie". *Hebdo Sport et Société*, <https://sportetcitoyennete.com/les-stades-au-regard-de-lanthropologie/>.
- Clavé, Yannick. 2021. *Méthodologie de la dissertation en histoire : Classes préparatoires, licence, concours*. Ellipses.
- Dauncey, Hugh. 2023. "Stade de France and Wembley as Social Space: A Tale of Two Stadiums". Dans *The Political Football Stadium*, édité par Alpan, Başak, Albrecht Sonntag et Katarzyna Herd. Palgrave Macmillan.
- Delattre, Eric. 2007. "Les enjeux marketing du naming". *La Tribune*, mercredi 12 décembre.
- Delattre, Eric et Isabelle Aimé. 2010. "Le naming: une forme de parrainage originale". *Management & Avenir* 35 (5) : 51-70. <https://doi.org/10.3917/mav.035.0051>.
- Delorme, Franck. 2025. "Les stades en France : quel patrimoine ?". *Football(s). Histoire, culture, économie, société* (6) : 207-14. <https://doi.org/10.4000/15jer>.
- Domínguez, Sara. 2024. "Los 5 estadios más grandes de Norteamérica actualmente". *Lecturas: Educación Física y Deportes* 29 (316) : 277-81. <https://efdeportes.com/efdeportes/index.php/EFDeportes/article/view/7885>.
- Duke, Vik et Liz Crolley. 1996. *Football, nationality and the state*. Longman.

- FIFA.com. 2023, 2 janvier. “Gianni Infantino attends Pelé memorial, suggests all Member Associations name a stadium after Brazil legend”. Inside FIFA. <https://inside.fifa.com/organisation/president/news/gianni-infantino-attends-pele-memorial-suggests-all-member-associations-name>.
- FIFA.com. 2026. “Introduction to FIFA Stadium Guidelines - Global framework for stadium standards” Inside FIFA. <https://inside.fifa.com/innovation/stadium-guidelines>.
- Fletcher, Paul et Ken Sharp. 2012. *The seven golden secrets of a successful stadium*. Hudson and Pearson.
- Gaffney, Christopher. 2012. *Azteca Stadium (Mexico)*. *Sports around the world: history, culture, and practice*. ABC-CLIO.
- Gerhardt, Cornelia, Ben Clarke et Justin Lecarpentier. 2021. “Naming rights sponsorship in Europe”. *AILA Review* 34 (2) : 212–39.
- Gillooly, Leah, Terry Eddy et Dominic Medway. 2022. *Stadia naming rights in sport. Sport business insights*. Routledge.
- Gomez, Carole. 2024. “La diffusion du football en Amérique latine”. *Revue internationale et stratégique* (2) : 151–59. <https://doi.org/10.3917/ris.094.0151>.
- Horne, John et Wolfram Manzenreiter. 2006. “An introduction to the sociology of sports mega-events”. *The sociological review* 54 (2) : 1–24.
- Hüser, Dietmar, Philipp Didion et Paul Dietschy, eds. 2022. *Sport-Arenen – Sport-Kulturen – Sport-Welten: Deutsch-französisch-europäische Perspektiven im ‘langen’ 20. Jahrhundert = Arènes du sport – Cultures du sport – Mondes du sport: perspectives franco-allemandes et européennes dans le ‘long’ XX^e siècle*. Franz Steiner Verlag.
- Koch, Florian et Laurent Gautier. 2022. “Allianz-Arena, Orange Vélodrome & Co: Zum Framing kommerzieller Namen von Fußballstadien im deutsch-französischen Vergleich”. *Beiträge zur Namenforschung* 58 (3): 363–85.
- Koch, Florian et Laurent Gautier. 2024. “Von der XY-Kampfbahn zur XY-Arena. Trends und Einflussfaktoren bei wiederkehrenden Wortbildungsmustern am Beispiel von kommerziellen deutschen Stadionnamen”. Dans *Diskursmuster: Band 36. Diskursmorphologie: Ansätze und Fallstudien zur Schnittstelle zwischen Diskurslinguistik und Morphologie*, édité par Sascha Michel. De Gruyter.
- Koch, Florian, Laurent Gautier, Javier Fernández-Cruz, Matthieu Llorca. 2024. “Stadium names between commodification and cultural sustainability. A quantitative study of four European countries”. *28th International Congress of Onomastic Sciences (ICOS)*, Helsinki, Finlande.
- Koch, Florian, Laurent Gautier, Matthieu Llorca, Javier Fernández-Cruz et Daniel Sebin. 2024. “Sport sponsoring in times of ‘polycrisis’. A discourse analysis of three contemporary crises”. Dans *Names in Times of Crisis. Age of pandemics, energetic deficiency, and war*, édité par Paola Cotticelli-Kurras, Francesca Cotugno et Stella Merlin. Narr.
- Klemm, Michael. 2012. “Doing being a fan im Web 2.0. Selbstdarstellung, soziale Stile und Aneignungspraktiken in Fanforen”. *Zeitschrift Für Angewandte Linguistik* (56) : 3–32. <https://doi.org/10.1515/zfal-2012-0002>.
- Marouseau, Gilles. 2009. “Nommer un stade de football: analyse de la première opération de ‘naming rights’ en France”. *8th International Marketing Trends Congress*, Paris.
- Rieck, Julian. 2022. “Das Estadio Santiago Bernabéu. Heimspiel Real Madrids and Bühne für die Welt”. Dans *Sport-Arenen – Sport-Kulturen – Sport-Welten: Deutsch-französisch-europäische Perspektiven im ‘langen’ 20. Jahrhundert = Arènes du sport – Cultures du sport – Mondes du sport: perspectives franco-allemandes et européennes dans le ‘long’ XX^e siècle*, édité par Hüser, Dietmar, Philipp Didion et Paul Dietschy. Franz Steiner Verlag.
- Rodrigues de Melo, Natalia et José Chaboche. 2024. “The influence of stadium renovations on the ambiance perceived by soccer audiences: the case of the Maracanã stadium in Rio de Janeiro”. *Loisir et Société / Society and Leisure* 47 (2) : 283–309. <https://doi.org/10.1080/07053436.2024.2368672>.
- Rusu, Mihai Stelian. 2026. “The Global Linguistic Stadiascope: A Worldwide Analysis of Football Stadium Names”. Dans *Place-making through sports activities*, édité par Florian Koch, Laurent Gautier et Matthieu Llorca. Routledge.
- Rusu, Mihai Stelian. 2021. “The toponymy of sporting venues: A multinomial logistic regression analysis of football stadium names”. *International Review for the Sociology of Sport* 57 (3) : 458–76. <https://doi.org/10.1177/10126902211011382>.
- Shobe, Hunter et Geoff Gibson. 2017. “Place, Nation, and the Mexico–US Soccer Rivalry: Dual Citizens, Home Stadiums, and Hosting the Gold Cup”. Dans *Perspectives on the U.S.-Mexico Soccer Rivalry*, édité par Jeffrey W. Kassing et Lindsey Meân. Palgrave Macmillan.

- Vuolteenaho, Jani, Matthias Wolny et Guy Puzey. 2019. “This venue is brought to you by...: the diffusion of sports and entertainment facility name sponsorship in urban Europe”. *Urban Geography* 40 (6) : 762–83. <https://doi.org/10.1080/02723638.2018.1446586>.
- Waterton, Emma et Steven Watson. 2015. *The Palgrave handbook of contemporary heritage research*. Palgrave Macmillan.
- Woisetschläger, David M., Vanessa J. Haselhoff et Christof Backhaus. 2014. “Fans’ resistance to naming right sponsorships”. *European Journal of Marketing* 48 (7/8) : 1487–1510. <https://doi.org/10.1108/EJM-03-2012-0140>.

Annexes

Pays hôte de la Coupe du Monde	Date	Durée en jours	Nombre d'équipes participantes	Nombre de stades	Nombre de matchs joués	Affluence moyenne	Stade hôte de la finale et affluence
Chili	30 mai au 17 juin 1962	19	16	4	32	28 096	Nacional (69 000)
Angleterre	11 au 30 juillet 1966	20	16	8	32	50 458	Wembley (96 924)
Mexique	31 mai au 21 juin 1970	22	16	5	32	50 124	Azteca (107 412)
Allemagne de l'Ouest	13 juin au 7 juillet 1974	24	16	9	38	46 685	Olympia-stadion (79 000)
Argentine	1er juin au 25 juin 1978	25	16	6	38	40 686	Monumental (71 483)
Espagne	13 juin au 11 juillet 1982	28	24	17	52	40 571	Santiago Bernabéu (90 000)
Mexique	31 mai au 29 juin 1986	30	24	12	52	46 025	Azteca (114 580)
Italie	8 juin au 8 juillet 1990	30	24	12	52	48 391	Olympique (73 603)
États-Unis	17 juin au 17 juillet 1994	30	24	9	52	68 991	Rose Bowl (94 194)
France	10 juin au 12 juillet 1998	32	32	10	64	43 366	Stade de France (78 000)
Allemagne	9 juin au 9 juillet 2006	30	32	9	64	52 491	Olympia-stadion (69 000)
Brésil	12 juin au 13 juillet 2014	31	32	12	64	52 919	Maracanã (74 738)
États-Unis, Canada, Mexique	11 juin au 19 juillet 2026	38	48	16	104		Metlife Stadium
Espagne, Portugal, Maroc	13 juin au 21 juillet 2030	38	48	16 (+ 3)	104		Santiago Bernabéu
MOYENNE		28	26	11	56	47 400	84 828

Tableau 1. Coupes du Monde organisées en Amérique et en Europe latine de 1962 à 2030. Source : OSTADIUM.

Coupe du Monde et Ville	Nom du stade durant la Coupe du Monde	Nom actuel du stade	Coupe du Monde et Ville	Nom du stade durant la Coupe du Monde	Nom actuel du stade
Chili 1962 Arica	Estadio Carlos Dittborn	Estadio Carlos Dittborn	Chili 1962 Santiago de Chile	Estadio Nacional	Estadio Nacional
Chili 1962 Rancagua	Estadio Braden Cooper Co.	Estadio El Teniente	Chili 1962 Viña Del Mar	Estadio Sausalito	Estadio Sausalito
Mexique 1970 Guadalajara	Estadio Jalisco	Estadio Jalisco	Mexique 1970 Mexico	Estadio Azteca	Estadio Azteca
Mexique 1970 León	Estadio Nou Camp	Estadio Nou Camp	Mexique 1970 Puebla	Estadio Cuauhtémoc	Estadio Cuauhtémoc
Mexique 1970 Toluca	Estadio Luis Gutiérrez Dosal	Estadio Nemesio Díez			
Argentine 1978 Buenos Aires	Estadio José Amalfitani	Estadio José Amalfitani	Argentine 1978 Córdoba	Estadio Olímpico Chateau Carreras	Estadio Mario Alberto Kempes
Argentine 1978 Buenos Aires	Estadio Monumental	Más Monumental	Argentine 1978 Mar del Plata	Estadio Mundialista	Estadio José María Minella
Argentine 1978 Mendoza	Estadio Ciudad de Mendoza	Estadio Malvinas Argentinas	Argentine 1978 Rosario	Estadio Gigante de Arroyito	Estadio Gigante de Arroyito
Espagne 1982 Alicante	Estadio José Rico Pérez	Estadio José Rico Pérez	Espagne 1982 Barcelone	Estadio de Sarria	Démoli en 1997
Espagne 1982 Barcelone	Camp Nou	Spotify Camp Nou	Espagne 1982 Bilbao	Estadio de San Mamés	Estadio de San Mamés
Espagne 1982 Elche	Nuevo Estadio	Estadio Martínez Valero	Espagne 1982 La Corogne	Estadio Municipal de Riazor	Estadio Municipal de Riazor
Espagne 1982 Gijón	Estadio Municipal El Molinón	Estadio Municipal El Molinón	Espagne 1982 Madrid	Estadio Vicente Calderón	Démoli en 2018
Espagne 1982 Madrid	Estadio Santiago Bernabéu	Estadio Santiago Bernabéu	Espagne 1982 Oviedo	Estadio Carlos Tartiere	Estadio Carlos Tartiere
Espagne 1982 Málaga	La Rosaleda	La Rosaleda	Espagne 1982 Saragosse	La Romareda	Ibercaja Romareda
Espagne 1982 Séville	Estadio Benito Villamarín	Estadio Benito Villamarín	Espagne 1982 Valence	Estadio Luis Casanova	Mestalla
Espagne 1982 Séville	Estadio Ramón Sánchez Pizjuán	Estadio Ramón Sánchez Pizjuán	Espagne 1982 Valladolid	Estadio José Zorilla	Estadio José Zorilla
Espagne 1982 Vigo	Estadio Municipal de Balaídos	Estadio Municipal de Balaídos			
Mexique 1986 Guadalajara	Estadio Jalisco	Estadio Jalisco	Mexique 1986 Irapuato	Estadio Irapuato	Estadio Sergio León Chávez
Mexique 1986 Guadalajara	Estadio Tres de Marzo	Estadio Tres de Marzo	Mexique 1986 León	Estadio Nou Camp	Estadio Nou Camp
Mexique 1986 Mexico	Estadio Azteca	Estadio Azteca	Mexique 1986 Monterrey	Estadio Tecnológico	Estadio Tecnológico
Mexique 1986 Mexico	Estadio Olímpico Universitario	Estadio Olímpico Universitario	Mexique 1986 Monterrey	Estadio Universitario	Estadio Universitario
Mexique 1986 Nezahualcóyotl	Estadio Neza 86	Estadio Neza 86	Mexique 1986 Querétaro	Estadio La Corregidora	Estadio La Corregidora
Mexique 1986 Puebla	Estadio Cuauhtémoc	Estadio Cuauhtémoc	Mexique 1986 Toluca	Estadio La Bombonera	Estadio Nemesio Díez
Italie 1990 Bari	Stadio San Nicola	Stadio San Nicola	Italie 1990 Cagliari	Stadio Comunale Sant'Elia	Unipol Domus
Italie 1990 Bologne	Stadio Renato Dall'Ara	Stadio Renato Dall'Ara	Italie 1990 Florence	Stadio Comunale	Stadio Artemio-Franchi
Italie 1990 Gênes	Stadio comunale Luigi Ferraris - Marassi	Stadio comunale Luigi Ferraris - Marassi	Italie 1990 Naples	Stadio San Paolo	Stadio Diego Armando Maradona
Italie 1990 Milan	Stadio Giuseppe Meazza - San Siro	Stadio Giuseppe Meazza - San Siro	Italie 1990 Palerme	Stadio Renzo Barbera - Favorita	Stadio Renzo Barbera
Italie 1990 Rome	Stadio Olímpico	Stadio Olímpico	Italie 1990 Udine	Stadio Friuli	Bluenergy Stadium

Italie 1990 Turin	Stadio Delle Alpi	Démoli en 2008	Italie 1990 Vérone	Stadio Marcantonio Bentegodi	Stadio Marcantonio Bentegodi
France 1998 Bordeaux	Parc Lescure	Stade Chaban- Delmas	France 1998 Lyon	Stade Municipal de Gerland	Matmut Stadium
France 1998 Lens	Stade Félix Bollaert	Stade Bollaert-Delelis	France 1998 Marseille	Stade Vélodrome	Orange Vélodrome
France 1998 Montpellier	Stade de la Mosson - Mondial 98	Stade de la Mosson	France 1998 Paris	Parc des Princes	Parc des Princes
France 1998 Nantes	Stade de La Beaujoire - Louis Fonteneau	Stade de La Beaujoire - Louis Fonteneau	France 1998 Saint-Denis	Stade de France	Stade de France
France 1998 Saint-Étienne	Stade Geoffroy Guichard	Stade Geoffroy Guichard	France 1998 Toulouse	Stadium	Stadium
Brésil 2014 Belo Horizonte	Estádio Governador Magalhães Pinto - Mineirão	Estádio Governador Magalhães Pinto - Mineirão	Brésil 2014 Cuiabá	Arena Pantanal	Arena Pantanal
Brésil 2014 Brasília	Estádio Nacional	Arena BRB	Brésil 2014 Curitiba	Estádio Joaquim Américo Guimarães	Estádio Joaquim Américo Guimarães
Brésil 2014 Fortaleza	Estádio Governador Plácido Castelo - Castelão	Estádio Governador Plácido Castelo - Castelão	Brésil 2014 Natal	Estádio das Dunas	Estádio das Dunas
Brésil 2014 Manaus	Arena Amazônia	Arena Amazônia	Brésil 2014 Porto Alegre	Estádio José Pinheiro Borda	Estádio José Pinheiro Borda
Brésil 2014 Recife	Arena Pernambuco	Arena Pernambuco	Brésil 2014 Salvador	Estádio Octávio Mangabeira - Fonte Nova	Casa de Apostas Arena Fonte Nova
Brésil 2014 Rio de Janeiro	Estádio do Maracanã	Estádio do Maracanã	Brésil 2014 São Paulo	Arena de São Paulo	Neo Química Arena

Tableau 2. Dénomination (passée et actuelle) des stades d'Amérique et d'Europe latine, hôtes des Coupes du Monde. Source : OSTADIUM.

ORCID

Matthieu LLORCA  <https://orcid.org/0000-0001-7390-4703>

Javier FERNÁNDEZ-CRUZ  <https://orcid.org/0000-0002-9007-9976>

Florian KOCH  <https://orcid.org/0000-0002-4897-7174>

MODELO LATINO PARA UN SUEÑO CHINO: LA INFLUENCIA DE LA CAMPEONA DEL MUNDO, ESPAÑA, EN LA REFORMA FUTBOLÍSTICA DE CHINA (2015-2025)

Latin Model for a Chinese dream: The Influence of World Champion, Spain, on China's Football Reform (2015-2025)

Ramiro CABAÑES MARTÍNEZ 

Universidad Rey Juan Carlos (España)

E-mail: ramirocm1988@gmail.com

Resumen

La influencia de España en el fútbol chino se manifiesta como un fenómeno multifacético que trasciende lo estrictamente deportivo. El modelo español, consolidado gracias a su éxito internacional –culminado con la conquista de la Copa del Mundo y de varias Eurocopas–, se erige como referente para un país que aspira a convertirse en potencia futbolística. China busca en España tanto un sistema de fútbol base estructurado que permita detectar y nutrir talento desde edades tempranas, como la transferencia de valores deportivos y culturales –respeto, trabajo en equipo, disciplina, esfuerzo y buen gobierno– que armonizan con principios centrales de la cultura china, como la unidad y la cooperación. Un elemento diferencial es el carácter latino del fútbol español, expresado en la pasión, la espontaneidad y la práctica lúdica del deporte en calles, recreos y espacios informales, en contraste con una cultura china donde el ocio infantil está más estructurado y sometido a la competitividad académica. En conjunto, la influencia española ofrece a China un modelo integral de desarrollo futbolístico que combina técnica, estructura, valores y cultura, y que resulta fundamental para afrontar los retos estructurales y de mentalidad que condicionan la evolución del fútbol en el país asiático.

Palabras clave: fútbol, China, Mundial de Fútbol, influencia española, geopolítica.

Abstract

The influence of Spain on Chinese football is a multifaceted phenomenon that goes beyond the strictly sporting sphere. The Spanish model, consolidated by its international success—culminating in the conquest of the World Cup and several European Championships—is a benchmark for a country that aspires to become a footballing superpower. China looks to Spain for both a structured grassroots football system to detect and nurture talent from an early age, as well as the transfer of sporting and cultural values—respect, teamwork, discipline, effort, and good governance—that harmonize with central tenets of Chinese culture, such as unity and cooperation. A key differentiating element is the Latin character of Spanish football, expressed in the passion, spontaneity, and playful practice of the sport in streets, playgrounds, and informal spaces, in contrast to a Chinese culture where children's leisure is more structured and subject to academic competitiveness. All in all, the Spanish influence offers China a comprehensive model for football development that combines technique, structure,

Este es un artículo de acceso abierto distribuido bajo los términos de la licencia de atribución-no comercial-sin derivados de Creative Commons (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>), que permite la reutilización, distribución y reproducción no comercial en cualquier medio, siempre que se cite adecuadamente la obra original y no se altere, transforme o construya sobre ella de ninguna manera.

values, and culture. This model is fundamental for addressing the structural and mental challenges that condition the evolution of football in the Asian country.

Keywords: football, China, Worldcup, Spanish Influence, geopolitics.

Introducción

En los últimos años, el fútbol ha adquirido un lugar central en las estrategias de proyección internacional de China. Más allá de su condición de deporte global de masas, el balompié se ha convertido en un instrumento político y cultural susceptible de ser utilizado como vehículo de legitimación interna y como herramienta de *soft power*. El propio presidente Xi Jinping lo expresó con claridad durante su visita a Corea del Sur en 2011, cuando delineó tres metas para el país en este ámbito: “clasificarnos para otro Mundial, organizar un Mundial y ganar un Mundial” (Chinadaily 2014). Estas declaraciones condensan la ambición china de situarse en el mapa futbolístico mundial, no solo desde una lógica competitiva, sino también como parte de una estrategia de inserción y prestigio internacional, en consonancia con planteamientos teóricos como los desarrollados por Pascal Boniface sobre la dimensión geopolítica del deporte (Boniface 2014).

En este contexto, la influencia del fútbol latino —particularmente a través de España— ha tenido un papel destacado en la reestructuración del proyecto futbolístico chino. El atractivo de este modelo no se limita a aspectos técnicos o tácticos, sino que responde también a un imaginario cultural caracterizado por la creatividad, la expresividad y la narrativa épica que se asocia al fútbol latino. El impacto de figuras emblemáticas, como Lionel Messi o Ronaldo, ambos jugadores de la liga, y el prestigio internacional reforzado por los triunfos de España (2010) en la Copa del Mundo y en tres Eurocopas, han contribuido a consolidar la imagen futbolística de España en la percepción china.

En el presente artículo analiza de qué manera esta influencia se ha materializado en el ámbito organizativo y formativo del fútbol en China, prestando especial atención a la llegada de entrenadores españoles, a los convenios institucionales con academias y clubes, y a la incorporación de metodologías de entrenamiento vinculadas al estilo latino. Para ello, se examinan fuentes primarias como acuerdos de cooperación, programas de formación y estructuras organizativas para comprender el alcance de esta cooperación y los objetivos y campos específicos a los que se dirige, complementadas con un análisis cuantitativo de la presencia de técnicos y jugadores españoles en el sistema futbolístico chino para comprobar la magnitud de la presencia española en China. Una vez comprobado esto, se aborda el objetivo último de la influencia española en este país.

A partir de este enfoque, se argumenta que la importación del modelo latino de fútbol responde tanto a necesidades de desarrollo deportivo como a un componente simbólico que conecta con la manera en que China aspira a proyectarse en el escenario internacional. En otras palabras, la “latinidad” en el fútbol no constituye únicamente un conjunto de prácticas deportivas, sino también una forma de imaginar y narrar el juego que resulta especialmente atractiva para los objetivos estratégicos del proyecto futbolístico impulsado por Pekín.

El artículo se organiza en cuatro secciones. En primer lugar, se aborda la importancia del fútbol en las relaciones internacionales y su papel como herramienta de proyección exterior, lo que permite enmarcar el caso chino dentro de una dinámica más amplia de diplomacia deportiva. En segundo lugar, se analizan los planes chinos de desarrollo futbolístico en la última década, con especial atención a sus principales problemas estructurales y limitaciones. En tercer lugar, se estudia la influencia española, tanto desde la perspectiva organizativa y metodológica como desde su proyección internacional tras la conquista del Mundial de 2010. Finalmente, se presentan las conclusiones, en las que se sintetiza cómo estas experiencias han contribuido a conformar una narrativa del fútbol en China que combina objetivos políticos, culturales y deportivos.

El fútbol como herramienta de *soft power* y proyección exterior

El fútbol, más allá de lo deportivo, es un fenómeno global con gran impacto sociocultural, económico y político (Torgler 2004). No puede entenderse solo como espectáculo, sino como un espacio donde confluyen intereses sociales, económicos y estratégicos, utilizado por los Estados como instrumento de legitimación, cohesión y diplomacia blanda.

Hoy el poder no se mide solo en términos militares o económicos, sino también por visibilidad, prestigio y capacidad de atracción (Boniface 2010). En este marco, el deporte y en especial el fútbol se convierten en herramientas estratégicas para alcanzar al gran público y proyectar influencia internacional, reforzadas por la globalización, que amplifica su alcance y lo sitúa en el centro de la llamada “geopolítica del deporte” (Gallois 1992).

El fútbol es una manifestación destacada del *soft power*: los éxitos internacionales, figuras globales como Messi o Cristiano Ronaldo y grandes eventos como la Copa del Mundo refuerzan el prestigio y notoriedad de los países. China, como potencia emergente, ha identificado en el balompié un medio clave para aumentar su influencia, invirtiendo en su desarrollo interno y buscando protagonismo internacional.

El deporte se utiliza también como vehículo de notoriedad mediante patrocinios o la organización de competiciones globales. El fútbol aporta beneficios materiales (ingresos y economía), semi-materiales (infraestructuras y capacidad organizativa) e inmateriales (marca-país y comunicación cultural), consolidándose como un recurso estratégico de proyección exterior.

Asimismo, funciona como herramienta diplomática y de cohesión: partidos organizados entre comunidades en conflicto o iniciativas como la “diplomacia del ping-pong”¹ demuestran su potencial como facilitador político. Al mismo tiempo, la selección nacional actúa como símbolo de unidad y pertenencia, adquiriendo un valor comparable al reconocimiento en organismos internacionales. Para los Estados jóvenes, la presencia deportiva internacional consolida la identidad nacional y refuerza su legitimidad frente al exterior.

Importancia estratégica de las Copas del Mundo

Las Copas del Mundo de fútbol constituyen el fenómeno deportivo más globalizado y el evento, junto con los Juegos Olímpicos, que congrega a la mayor cantidad de personas a nivel planetario, desempeñando un papel central en la proyección internacional de los Estados (Gratton y Solberg 2014).

La Copa del Mundo ofrece una visibilidad masiva sin parangón. El Mundial de 1966, retransmitido por primera vez en “mondovisión”, alcanzó a aproximadamente 2.000 millones de espectadores, con una final seguida por 400 millones de personas en 36 países. Posteriormente, la final del Mundial de 1998 superó los 2.000 millones de espectadores (Boniface 2010). Esta magnitud convierte al evento en una plataforma idónea para la proyección internacional de un país, permitiendo mostrar su dinamismo, infraestructura y capacidad organizativa.

El Mundial también ha servido para superar barreras geopolíticas. La coorganización del torneo de 2002 entre Japón y Corea del Sur buscó promover el acercamiento político entre dos naciones con conflictos históricos. Asimismo, la edición de 2010 en Sudáfrica simbolizó el reconocimiento internacional al proceso pacífico de desmantelamiento del *apartheid* y a la integración de África en la globalización. De manera similar, la asignación de eventos deportivos de gran magnitud a países BRICS², como Brasil y Rusia, refleja el ascenso de potencias emergentes y la creciente multipolaridad en el ámbito deportivo (Arnold y Foxal 2018).

Las Copas del Mundo movilizan directamente a los aparatos estatales. Los jefes de Estado y de gobierno participan activamente en las candidaturas para albergar estos torneos, conscientes de los beneficios que aportan tanto en términos de prestigio internacional como de popularidad interna.

¹ Diplomacia deportiva que relanzó las relaciones entre China y EEUU en los años setenta tras años de ruptura diplomática.

² Los BRICS son una coalición económica y política que agrupa a Brasil, Rusia, India, China y Sudáfrica.

La intervención de Nelson Mandela fue determinante para que Sudáfrica obtuviera la organización del Mundial de 2010, ejemplificando el impacto político de estas iniciativas (Boniface 2010).

El fútbol, y especialmente la Copa del Mundo, puede actuar como facilitador de paz y diálogo, proporcionando un espacio de acercamiento diplomático donde los canales tradicionales han fracasado. Sin embargo, su influencia tiene límites: no puede resolver conflictos profundos sin una voluntad política subyacente. En este sentido, se ha señalado que el fútbol funciona como una “guerra por otros medios”, trasladando rivalidades nacionales al terreno deportivo de forma pacífica y reglada. Ejemplos como el Argentina-Inglaterra del Mundial de México, donde ambos países llevaron narrativas sociales y geopolíticas derivadas de la Guerra de las Malvinas muestran como el deporte puede canalizar las tensiones existentes (Ciccone 2016).

Finalmente, la exclusión de un país de competiciones internacionales puede constituir un mecanismo de sanción simbólica y política, como ocurrió con Yugoslavia en la Eurocopa de 1992 o en el Mundial de 1998, o lo que ocurre con Rusia y Bielorrusia en la actualidad, enviando advertencias diplomáticas claras a nivel global.

El fútbol chino: problemas, evolución y planes de desarrollo

El desarrollo del fútbol en China en las últimas décadas se ha definido por la puesta en marcha de ambiciosos planes estatales y una inversión económica considerable, aunque este proceso ha estado acompañado de profundas limitaciones estructurales y de obstáculos culturales que han dificultado su consolidación.

Durante las últimas décadas ha estado marcado por una tensión constante entre ambiciosas reformas impulsadas desde el Estado y una serie de problemas estructurales que han limitado sus resultados. Desde 2014, bajo el liderazgo de Xi Jinping, el fútbol ha sido elevado a prioridad nacional dentro de una estrategia de modernización que combina objetivos deportivos, políticos y geopolíticos (Gündoğan 2024). Sin embargo, la evolución del sistema muestra que las reformas, aunque profundas, han tenido resultados desiguales frente a los desafíos existentes.

Uno de los problemas más evidentes es el bajo rendimiento de la selección nacional masculina, que contrasta con la magnitud de las inversiones realizadas. Desde su única participación en la Copa del Mundo en 2002, China no ha logrado consolidarse internacionalmente y ha descendido en el ranking FIFA (Federación Internacional de Fútbol Asociación) hasta posiciones alejadas de otras potencias asiáticas (Ma y Kurscheid 2019; FIFA 2024). Para revertir esta situación, el gobierno articuló una estrategia a largo plazo recogida en el *Plan de Desarrollo a Medio y Largo Plazo del Fútbol Chino (2016-2050)*, que fija como objetivos la clasificación regular para el Mundial, la organización del torneo y la conquista del título antes de 2050 (Pulleiro 2021). No obstante, los resultados hasta el momento han sido limitados, evidenciando que la planificación estratégica no se ha traducido aún en mejoras sustanciales en el rendimiento competitivo.

Relacionado con ello, otro problema ha sido la dependencia de inversión externa y talento importado, especialmente visible en la Chinese Super League (CSL). Entre 2013 y 2020, la llegada de jugadores internacionales de élite y grandes inversiones buscó elevar el nivel del fútbol chino de forma rápida (Zhang 2020). Sin embargo, esta estrategia no ha generado una mejora estructural, sino un crecimiento económico desarticulado del rendimiento deportivo (Selgas 2018). Como respuesta, el gobierno introdujo reformas como el impuesto del 100% sobre fichajes costosos para redirigir recursos hacia el fútbol base (Pedro 2021). A pesar de ello, la sostenibilidad del modelo sigue siendo cuestionable, ya que no ha logrado consolidar una cantera nacional sólida ni mejorar significativamente los resultados internacionales.

Un problema estructural de gran relevancia ha sido la debilidad del fútbol base y la escasa participación juvenil, derivada tanto de factores culturales como institucionales. Para solucionarlo, el Estado impulsó una de las reformas más ambiciosas: la integración del fútbol en el sistema educativo. Desde 2015, el fútbol se incorporó como contenido obligatorio dentro de la asignatura de Educación Física, con el objetivo de alcanzar decenas de miles de escuelas y millones de estudiantes (Zhang 2015). En este contexto se desarrolló el programa “campus football”, que promueve la

práctica sistemática, la competición escolar y la detección de talento (Jia *et al.* 2022). Además, se han creado academias, ligas escolares y programas de formación de entrenadores (LaLiga 2016; Zhang 2015). Esta reforma ha logrado una expansión cuantitativa notable, con millones de jóvenes implicados, pero aún enfrenta desafíos en términos de calidad formativa y en la transición efectiva hacia el fútbol profesional (Li *et al.* 2025). La falta de una práctica espontánea, lúdica y no estructurada del fútbol es también un problema, ya que al practicarse siempre dentro de clubes donde los entrenamientos están organizados en torno a la automatización y la repetición de técnicas. Los beneficios de un juego más improvisado han sido demostrados por diferentes estudios, que muestran cómo mejora la toma de decisiones (Machado *et al.* 2023) o la creatividad de los jugadores (Roca y Ford 2021).

Otro obstáculo importante es la falta de una cultura futbolística sólida, resultado de factores históricos y sociales como el aislamiento internacional, la Revolución Cultural y la primacía del rendimiento académico en la sociedad china (Angelini y Mamone 2008; Morales y Zhang 2018; Pedro 2021). Para contrarrestar esta debilidad, las reformas han incluido la promoción del fútbol como herramienta de cohesión social y la cooperación internacional, como acuerdos mediáticos y deportivos con ligas extranjeras (*Diario AS* 2024). Sin embargo, el interés por el fútbol sigue siendo en gran medida coyuntural y no se ha consolidado una cultura comparable a la de otras potencias futbolísticas (Morales y Zhang 2018).

En el ámbito institucional, la corrupción sistémica ha sido uno de los principales frenos al desarrollo del fútbol chino, manifestada en amañes de partidos, sobornos y escándalos arbitrales (Peng *et al.* 2018). Para hacer frente a este problema, se implementaron reformas como la desvinculación formal de la Asociación China de Fútbol (CFA) de la Administración General del Deporte en 2015 y campañas anticorrupción intensificadas, especialmente entre 2022 y 2023, con detenciones de altos cargos (Gündoğan 2024). No obstante, los resultados han sido limitados, ya que la CFA continúa fuertemente subordinada al Estado y carece de autonomía real, lo que reduce la efectividad de estas medidas.

Otro problema clave es la inestabilidad estructural y la intervención política constante en el fútbol profesional. A pesar de las reformas orientadas a la profesionalización y la apertura al mercado (Peng *et al.* 2018), el control centralizado y los cambios frecuentes de políticas han generado incertidumbre entre clubes e inversores (Pedro 2021, 122). Reformas recientes, como la flexibilización del traslado de clubes en 2024, buscan mejorar la viabilidad económica del sistema (Li *et al.* 2024), pero la falta de estabilidad normativa sigue siendo un obstáculo para el desarrollo a largo plazo.

En términos de infraestructura, el desarrollo desigual entre regiones ha limitado el acceso al fútbol. Aunque el gobierno fijó objetivos ambiciosos de construcción de campos y expansión de instalaciones (Pedro 2021), persisten fuertes disparidades territoriales que dificultan la detección de talento y el desarrollo del fútbol base. A esto se suma el elevado coste de uso de las instalaciones, que restringe la participación de amplios sectores de la población, reduciendo la base potencial de jugadores.

Asimismo, el sistema presenta problemas en la transición del fútbol base al profesional, debido a la fragmentación territorial, la falta de mecanismos eficientes de captación y la influencia de redes informales en el acceso a oportunidades (Pedro 2021). Las reformas recientes, como el programa de ciudades clave del fútbol y el aumento de la inversión en desarrollo juvenil, buscan crear un sistema más integrado y sostenible (Yin *et al.* 2024), pero sus efectos aún están en fase de consolidación.

Por último, persisten limitaciones derivadas de los métodos de entrenamiento tradicionales, basados en la repetición y la disciplina jerárquica, que dificultan el desarrollo de creatividad y toma de decisiones en el juego (Pedro 2021). Aunque las reformas educativas y deportivas intentan introducir enfoques más modernos, estos cambios culturales requieren un proceso a largo plazo y sus resultados todavía no son plenamente visibles.

En conjunto, el caso del fútbol chino muestra cómo un ambicioso proyecto de reforma estatal puede enfrentarse a profundas limitaciones estructurales, culturales e institucionales. A pesar de los avances en infraestructura, participación y planificación estratégica, los resultados deportivos y la

consolidación de un sistema sostenible siguen siendo retos pendientes, lo que evidencia la complejidad de transformar el fútbol en una potencia global mediante políticas dirigidas desde el Estado.

La colaboración España-China

El fútbol se ha consolidado en las últimas décadas como una herramienta clave de la denominada *diplomacia deportiva* (*sports diplomacy*), entendida como el uso estratégico del deporte para fortalecer las relaciones internacionales, generar canales informales de cooperación y proyectar una imagen positiva del país en el exterior (Dubinsky 2019). En este contexto, la relación entre España y China a través del fútbol constituye un caso paradigmático de interacción entre intereses deportivos, económicos y geopolíticos.

Desde la perspectiva española, la internacionalización del fútbol responde a una estrategia clara de proyección global. Competiciones como LaLiga y organismos como la Real Federación Española de Fútbol (RFEF) representan un modelo de éxito basado en la profesionalización, la calidad técnica y la capacidad de generar una potente industria de entretenimiento. La expansión hacia mercados como el chino permite a España reforzar su imagen-país, asociándola con valores de excelencia deportiva, innovación y prestigio internacional (Cinco Días 2018).

En este sentido, el interés de LaLiga y la RFEF por China es, en primer lugar, económico. El mercado chino ofrece un enorme potencial en términos de derechos audiovisuales, patrocinio y desarrollo de audiencias, lo que permite diversificar ingresos y reducir la dependencia del mercado europeo. La comercialización del producto futbolístico en China no solo implica la retransmisión de partidos, sino también la creación de acuerdos comerciales, academias de formación y programas de desarrollo deportivo.

Asimismo, esta expansión tiene una dimensión estratégica. La presencia estable en China permite a LaLiga consolidarse como una competición global, compitiendo con otras grandes ligas europeas en términos de visibilidad y penetración internacional. A largo plazo, la implantación en el país asiático facilita la fidelización de nuevos aficionados, así como la formación de jugadores y técnicos bajo el modelo español, reforzando su influencia internacional.

Por otro lado, el fútbol actúa como un instrumento de diplomacia económica e institucional. Los acuerdos con entidades como la Chinese Football Association incluyen memorandos de entendimiento, intercambio de expertos y programas de formación (LaLiga 2026), reproduciendo mecanismos propios de la diplomacia clásica. Estas dinámicas configuran una forma de *track II diplomacy*, en la que actores deportivos complementan la acción de instituciones estatales, contribuyendo a fortalecer las relaciones bilaterales (Montville 1991).

Además, el fútbol español desempeña un papel relevante en la diplomacia cultural. La creación de academias, los intercambios educativos y la presencia de entrenadores y profesionales en China facilitan la difusión de la lengua y la cultura españolas. En este ámbito, instituciones como el Instituto Cervantes encuentran en el deporte un aliado indirecto para ampliar su alcance, integrando el fútbol en la proyección cultural de España en el exterior (FundeuRAE 2019).

Desde la perspectiva china, el interés por la colaboración con España se inscribe en una estrategia más amplia de desarrollo nacional y proyección internacional. Desde 2015, China ha impulsado una ambiciosa política de promoción del fútbol como parte de su estrategia de *soft power*. El objetivo no es únicamente mejorar el rendimiento deportivo, sino también fortalecer su imagen internacional y consolidarse como un actor relevante en la gobernanza del deporte global.

En este contexto, la cooperación con actores españoles resulta especialmente valiosa. China busca aprender de los modelos europeos más exitosos en términos de gestión de ligas, formación de cantera y profesionalización del deporte. España se convierte así en un socio privilegiado, tanto por su prestigio futbolístico como por la transferencia de conocimiento que puede ofrecer. Esta colaboración permite a China acelerar el desarrollo de su sistema futbolístico y avanzar en la construcción de una liga competitiva a nivel internacional.

Además, el fútbol forma parte de una estrategia más amplia de diplomacia económica y modernización. La colaboración con entidades extranjeras facilita la atracción de inversión, el desarrollo de infraestructuras y la profesionalización del sector deportivo, contribuyendo al crecimiento de industrias vinculadas al entretenimiento y la cultura. Al mismo tiempo, refuerza la imagen de China como un país abierto a la cooperación internacional.

En términos geopolíticos, el fútbol ofrece un espacio de cooperación particularmente valioso. A diferencia de otros ámbitos más sensibles, constituye un terreno poco conflictivo, altamente simbólico y políticamente rentable. Esto permite mantener relaciones fluidas entre España y China, incluso en contextos internacionales complejos, consolidando el deporte como un canal privilegiado de entendimiento y colaboración pragmática (Allen Pigman y Rofe 2014).

España: un modelo latino de éxito para el fútbol chino

La influencia de España se configura como un factor estratégico esencial para que China pueda superar los retos que limitan el desarrollo de su fútbol. Este país cuenta con ligas profesionales altamente consolidadas y asociaciones de larga tradición histórica. Además, ha alcanzado el máximo reconocimiento internacional al proclamarse su conjunto nacional campeones del mundo, lo que le otorga una autoridad incuestionable como modelo de referencia.

La relación con España responde a una estrategia de transferencia de conocimiento y metodología, con el objetivo de implantar progresivamente estos modelos en las estructuras chinas. El atractivo del fútbol español, identificado internacionalmente con el estilo de posesión y toque del “tiki-taka”, popularizado tras las victorias en dos Eurocopas y en la Copa del Mundo de Sudáfrica, ha llevado a China a incorporar entrenadores españoles en escuelas y academias con la finalidad de formar tanto a jugadores como a técnicos locales. Aunque en algunos casos estos procesos se plantean como una transferencia inicial, que posteriormente busca ser internalizada, lo relevante es que China reconoce en España un modelo de éxito consolidado (Chinadaily 2025), sustentado en una liga altamente competitiva y económicamente solvente (Xinhuanet 2018), en una asociación con más de un siglo de historia y, sobre todo, en el prestigio que otorga el título de campeona del mundo. A ello se suma el atractivo del carácter latino del fútbol español, vinculado a una cultura donde el deporte se vive con pasión popular, espontaneidad y fuerte arraigo social, lo que confiere un componente cultural y humano adicional al modelo que China busca emular (Pedro 2021).

Los pilares de la cooperación futbolística

La influencia de España en el fútbol chino se manifiesta de manera multifacética y tangible, extendiéndose desde la formación de talentos hasta la transferencia de metodologías de entrenamiento y valores culturales asociados al deporte. En este proceso, China recurre de forma activa a la experiencia acumulada por el fútbol español con el propósito de superar los desafíos estructurales que enfrenta su sistema futbolístico y avanzar hacia el cumplimiento de sus ambiciosas metas de desarrollo.

En este sentido, la colaboración España-China se ha sustentado en varios pilares: la formación de talento desde la infancia; la cooperación institucional y la diplomacia deportiva. Mientras la colaboración entre el país asiático y otras ligas de importancia europeas como la Premier League se han centrado en el apartado mediático y de marketing, LaLiga ha puesto el foco en una colaboración más institucional y estructural, ofreciendo su experiencia y trayectoria.

En primer lugar, el envío de entrenadores españoles a China constituye uno de los pilares fundamentales de la cooperación futbolística entre ambos países. Desde 2015, en el marco de un acuerdo entre LaLiga, el Ministerio de Educación chino y la Asociación China para el Intercambio Educativo Internacional (CEAIE), cerca de 200 entrenadores españoles han sido destinados a escuelas públicas del país asiático (García Roperó 2018). Su labor responde a una doble función: por un lado, fomentar el interés por el fútbol entre los alumnos a través de las clases de educación física, introduciendo al mismo tiempo las habilidades básicas del juego; por otro, entrenar a los equipos escolares con el propósito de instaurar una metodología de trabajo que permita la mejora progresiva

de la técnica y la táctica de los jugadores (LaLiga 2016). En 2016, el programa *Entrenadores en China* se amplió, alcanzando más de medio centenar de técnicos que, durante estancias de 10 meses en colegios e institutos, transmiten los métodos de trabajo propios del fútbol español, favoreciendo así la asimilación de un modelo consolidado. El alcance de este proyecto ha sido notable, llegando a más de 100.000 jóvenes chinos (Pedro 2021, 60), y enmarcándose en la estrategia de reforma integral lanzada por el gobierno chino en 2015 para potenciar el fútbol nacional desde la base. Asimismo, esta cooperación se ha reforzado con iniciativas paralelas, como los convenios que permiten a selecciones juveniles chinas entrenar y disputar partidos en Madrid, o los planes de construcción de la primera escuela de LaLiga en territorio chino, lo que evidencia la apuesta conjunta por fortalecer el desarrollo del fútbol formativo (García Ropero 2018).

En este sentido, los programas de intercambio y las bases de entrenamiento en España han representado un componente esencial en la estrategia de cooperación futbolística entre China y el país ibérico. En este marco, LaLiga y la CFA, con la colaboración de la Real Federación de Fútbol de Madrid (RFFM), han presentado oficialmente la *Base Permanente de Entrenamiento* en la localidad madrileña de Santo Domingo. En estas instalaciones, jugadores y técnicos de los equipos de base de la CFA desarrollan programas formativos que abarcan tanto el ámbito deportivo como el educativo y cultural, ofreciendo una preparación integral que trasciende lo estrictamente futbolístico (LaLiga 2018).

Por otro lado, en junio de 2020 la Real Federación Española de Fútbol (RFEF) hizo público un proyecto estratégico con una duración prevista de diez años, mediante el cual se compromete a asesorar a organismos chinos y a formar a técnicos y jugadores, con el objetivo de replicar en la capital china una “Ciudad del Fútbol” similar a la que la propia federación gestiona en Las Rozas (Madrid). Esta iniciativa refleja la intención de trasladar un modelo de éxito contrastado al contexto chino, adaptando sus estructuras a los estándares que han contribuido al desarrollo del fútbol español (RFEF 2020).

A estas acciones se suma la colaboración entre Evergrande y el Real Madrid, materializada en la creación de una filial en España destinada a reforzar la formación de jóvenes futbolistas chinos. En el marco de este proyecto, cada año se seleccionan veinticinco jugadores siguiendo los criterios técnicos del Real Madrid, quienes viajan a España para continuar su formación deportiva y académica (Morales y Zhang 2018). Esta dinámica no solo refuerza la calidad de la preparación de los jugadores, sino que también fomenta la transferencia cultural y la integración de valores deportivos en un entorno internacional de alto rendimiento. Aunque el equipo Evergrande ha desaparecido este año (2025) debido a deudas de su principal patrocinador, la empresa homónima.

La colaboración institucional y comercial entre la CFA y LaLiga constituye un eje estratégico para el desarrollo del fútbol en China. La CFA ha señalado explícitamente que la elección de LaLiga responde a su reconocida experiencia y profesionalidad, con la convicción de que esta cooperación beneficiará a los jugadores y al conjunto del ecosistema futbolístico chino. Como afirmó el Vicesecretario General de la CFA, Fei Jian (LaLiga 2018), la expectativa es que los futbolistas chinos crezcan “en todos los ámbitos”, consolidando así una formación integral. En esta misma línea, LaLiga enfatiza que el fútbol trasciende la mera competición, al integrar también valores educativos y culturales, con el objetivo de formar personas además de deportistas (LaLiga 2018).

Dentro de esta colaboración, LaLiga ha buscado incrementar su visibilidad en el mercado chino mediante la adaptación de los horarios de transmisión de sus partidos a las tardes locales, lo que ha derivado en un aumento significativo de la audiencia y el consumo televisivo. Este esfuerzo se ha consolidado recientemente con la firma de un acuerdo estratégico de retransmisión con China Media Group (CMG), que marca el regreso de este gigante mediático como socio oficial de LaLiga en China. A partir de la temporada 2024-25, los aficionados chinos podrán disfrutar en abierto de dos partidos por jornada a través de distintas plataformas del CMG, lo que refuerza la difusión del fútbol español en todo el país. La importancia de este acuerdo se evidenció también en el almuerzo oficial al que asistió el presidente de LaLiga junto con el primer ministro Li Qiang y destacados representantes empresariales de ambos países, fortaleciendo los lazos bilaterales (*Diario As* 2024).

Esta estrategia de internacionalización se ha complementado con la implicación directa de varios clubes españoles, como el Atlético de Madrid, el Barcelona, el Espanyol, el Granada, el Real Madrid, el Villarreal, el Rayo Vallecano, la Real Sociedad y el Sevilla. Dichos clubes han recibido inversiones o patrocinios de capital chino. Estas operaciones han generado notoriedad en el mercado asiático y han permitido a los inversores acceder a un *know-how* consolidado en materia de gestión deportiva, creando así un intercambio mutuo de beneficios en el ámbito institucional, económico y formativo (*Diario As* 2015).

Los acuerdos más recientes y significativos entre las instituciones del fútbol español y la CFA se formalizaron en febrero de 2026, consolidando una relación estratégica de largo recorrido. En el marco del 10.º Foro España-China celebrado en Madrid el 5 de febrero de 2026, tanto LaLiga como la RFEF firmaron sendos memorandos de entendimiento independientes con la CFA, estableciendo un marco de colaboración renovable por tres años que abarca diversos pilares del desarrollo futbolístico. Entre sus principales objetivos se incluyen la formación de talento joven, mediante estancias de jugadores juveniles chinos en academias españolas; la capacitación de técnicos chinos directamente en instalaciones de los clubes de LaLiga; el intercambio de conocimiento técnico para facilitar la identificación de talento; la organización de competiciones y torneos entre academias de ambos países, junto con programas de intercambio cultural; y la consultoría profesional, que en 2025 ya había comenzado con el acuerdo de LaLiga con la Liga Profesional China (CFL) para impulsar el fútbol profesional en el país asiático. Estos acuerdos refuerzan la continuidad y expansión de la cooperación, asegurando que la influencia española en el fútbol chino se mantenga de manera sostenible, integrando dimensiones deportivas, educativas, culturales y profesionales (LaLiga 2026).

Mentalidad y carácter latino del fútbol español transferidos a China

La transferencia de la mentalidad y el carácter del fútbol español hacia China se ha convertido en un eje central de la cooperación deportiva entre ambos países. Para las autoridades chinas, no se trata únicamente de importar técnicas, sino de asumir un modelo de desarrollo que ha llevado a España a situarse en la élite mundial, tanto con su selección nacional —campeona de la Eurocopa y del Mundial— como con sus clubes más prestigiosos.

Metodología de entrenamiento y toma de decisiones

Uno de los contrastes más visibles entre ambas culturas futbolísticas radica en los métodos de entrenamiento. Como coinciden en señalar diversos técnicos españoles entrevistados, en el fútbol chino predomina un enfoque basado en la repetición mecánica y la creación de automatismos. Sergio Pou lo resumía de manera clara:

Sus métodos, tanto de entrenamiento como de aprendizaje, se basan mucho en la repetición y automatismo de los gestos técnicos. Son capaces de invertir muchas sesiones largas de entrenamiento durante una semana, repitiendo y repitiendo lo que se quiera aprender en ese momento (Pedro 2021, 112).

De manera similar, Alexandra Fernández relataba las dificultades encontradas al intentar aplicar un modelo integrado de entrenamiento:

Yo llegué queriendo entrenar de manera integrada, al inicio les costaba a los entrenadores chinos entender los ejercicios y tuve que terminar sustituyendo el entrenamiento integrado por sesiones de técnica individual y entrenamiento por repetición (Pedro 2021, 112).

Este énfasis en la repetición, aunque eficaz en disciplinas individuales, limita la improvisación y la toma de decisiones autónomas, aspectos fundamentales en un deporte colectivo como el fútbol. Por ello, China busca aprender e implementar los métodos de entrenamiento españoles, que promueven la creatividad, la lectura del juego y la capacidad de resolver situaciones dinámicas en el campo.

Desarrollo del fútbol base y detección del talento

Otro de los elementos clave es el fortalecimiento del fútbol base en China, con jugadores de las categorías inferiores de los clubs y de los proyectos de “campus *football*”, considerado una de las grandes apuestas del país debido a su importancia para la consolidación del fútbol de alto nivel, como demuestran diversos autores (Hamzah *et al.* 2025). Ejemplo de ello fue la escuela Evergrande en Guangzhou, que acogía a más de 3.000 jóvenes futbolistas, en lo que representó una inversión sin precedentes (Stayton 2016). A esto se suman programas de captación e intercambio con países de reconocido prestigio como España, cuyo sistema de categorías bien estructuradas —desde prebenjamín hasta juvenil— permite un seguimiento sistemático y continuo de los jugadores.

En contraste, como señalaba Jaime Pérez (Pedro 2021, 120), la gran extensión geográfica de China y la dispersión de sus competiciones dificultan enormemente el rastreo y desarrollo del talento:

En España los mejores jugadores de 17 años están entre liga nacional juvenil y división de honor juvenil, se puede realizar un seguimiento de los mismos por los equipos importantes de las diferentes zonas del país. Sin embargo, en China un joven de 17 años puede estar jugando en algún instituto, club de ligas chinas, de SuperLiga o incluso en algún país extranjero con su propio equipo chino, con lo que es mucho más difícil el seguimiento de este.

Esta fragmentación del sistema reduce la competitividad y la coherencia en la progresión formativa de los jóvenes jugadores.

Profesionalización y organización

Finalmente, la influencia española alcanza también al plano institucional. La CFA busca aproximarse a un modelo de gestión profesionalizado y estable, inspirado en estructuras como la de la Real Federación Española de Fútbol, con departamentos especializados en áreas clave (finanzas, relaciones internacionales, recursos humanos) (Pedro 2021, 32). El objetivo es garantizar una mayor transparencia y autonomía en la gestión, en línea con los estándares de la FIFA y alejándose de las interferencias políticas que históricamente han afectado al fútbol chino.

En suma, la transferencia del modelo español a China no se limita a un simple intercambio técnico, sino que abarca una visión integral: desde la metodología de entrenamiento y el desarrollo de la creatividad en el campo, hasta la transmisión de valores deportivos y culturales, el fortalecimiento del fútbol base y la profesionalización institucional. Estos elementos constituyen la base de lo que China aspira a construir para alcanzar su meta de convertirse en una potencia futbolística de primer nivel.

Conclusiones

La cooperación entre España y China en el ámbito futbolístico revela un proceso de transferencia estructural que trasciende ampliamente la dimensión técnica del juego. A lo largo del periodo analizado, se observa que la influencia española no se limita a la formación puntual de jugadores o entrenadores, sino que se articula como una intervención sistémica orientada a transformar las bases organizativas del fútbol chino. En este sentido, el papel de instituciones como LaLiga y la RFEF resulta clave, al actuar no solo como agentes deportivos, sino como vectores de conocimiento institucional, capaces de exportar modelos de gestión, planificación y desarrollo a largo plazo.

Uno de los elementos más relevantes de esta cooperación es su enfoque estructural. Frente a estrategias anteriores basadas en la importación de talento extranjero o en inversiones a corto plazo, el modelo impulsado desde España incide en la construcción de un sistema sostenible desde la base. La implantación de metodologías, la formación de técnicos locales y el establecimiento de marcos estables de colaboración institucional permiten sentar las bases de un ecosistema futbolístico más

coherente, menos dependiente de factores externos y mejor adaptado a los objetivos estratégicos del Estado chino.

En este contexto, el fútbol base emerge como el eje central de la influencia española. La experiencia de España demuestra que el éxito deportivo no es el resultado de intervenciones aisladas, sino de un trabajo continuado en las categorías inferiores, donde se combinan formación técnica, desarrollo personal y seguimiento sistemático del jugador. La transferencia de este modelo a China, a través de programas escolares, academias, intercambios y presencia de entrenadores, responde directamente a una de las principales debilidades del sistema chino: la falta de una cantera estructurada y conectada con el fútbol profesional. Así, la cooperación hispano-china contribuye a crear una base más amplia de practicantes y a mejorar la calidad formativa desde edades tempranas.

Ligado a ello, la detección y desarrollo del talento constituye otro de los ámbitos donde la influencia española resulta más significativa. El modelo español se caracteriza por la existencia de redes organizadas de captación, competiciones jerarquizadas y mecanismos claros de progresión, lo que facilita la identificación de jugadores con potencial y su integración en itinerarios formativos definidos. En contraste, la fragmentación territorial y organizativa del fútbol chino ha dificultado históricamente este proceso. La introducción de herramientas, metodologías y estructuras inspiradas en el sistema español permite avanzar hacia un modelo más eficiente de *scouting* y seguimiento, reduciendo la dispersión y mejorando la competitividad del conjunto del sistema.

Asimismo, los acuerdos institucionales más recientes consolidan esta tendencia hacia una cooperación estructural de largo recorrido. La formalización de marcos de colaboración estables, renovables y orientados a objetivos concretos —como la formación de jóvenes, la capacitación de técnicos o el intercambio de conocimiento— evidencia un cambio cualitativo en la relación entre ambos países. Ya no se trata únicamente de iniciativas puntuales, sino de una estrategia coordinada que busca integrar progresivamente el modelo español en las estructuras del fútbol chino.

Otro eje principal de colaboración ha sido la búsqueda de la sostenibilidad del sistema deportivo chino, con necesidades importantes de reformas tras los casos de corrupción o la caída en desgracia de uno de los equipos más importantes del país, el Guangzhou Evergrande, símbolo de la Super Liga China, pero también de sus excesos y limitaciones. Naturalización de deportistas brasileños, enormes inversiones en jugadores extranjeros y corrupción fueron los principales motivos de colapso. El modelo español ofrece a China herramientas para evitar que estos problemas vuelvan a repetirse como el *fair play* financiero o la promoción de jugadores locales para evitar compras estratosféricas o naturalizaciones, como ya se ha mencionado.

En última instancia, la influencia española en China debe interpretarse como un proceso de construcción institucional compartida. España aporta un modelo probado, basado en la solidez de sus estructuras, mientras que China ofrece el contexto, los recursos y la voluntad política para adaptarlo a gran escala. El éxito de esta cooperación dependerá, no obstante, de la capacidad de las autoridades chinas para internalizar estos principios y adaptarlos a sus propias características culturales, sociales y territoriales.

En definitiva, la colaboración entre ambos países pone de manifiesto que el desarrollo de una potencia futbolística no puede sustentarse únicamente en la inversión económica o en la importación de talento, sino que requiere una transformación profunda de sus estructuras formativas e institucionales. En este proceso, el modelo español se consolida como un referente no solo por sus éxitos deportivos, sino por su capacidad para articular un sistema coherente de formación, detección y desarrollo del talento desde la base.

Bibliografía

- Angelini, Pietro y Germana Mamone. 2008. *Il Podio Celeste: Storia dell'educazione fisica e dello sport in Cina*. Stampa Alternativa.
- Arnold, Richard y Andrew Foxall. 2018. "The Beautiful Game". *Problems of Post-Communism* 65 (2): 79–87.

- 鲍文轩 y 李凤新. 2021. “谈中国足球的发展方向”, 体育科学进展 2: 223–27. <https://doi.org/10.12677/aps.2021.92033>.
- Boniface, Pascal. 2010. *Football et mondialisation*. Armand Colin.
- Boniface, Pascal. 2014. *Géopolitique du sport*. Armand Colin.
- Cicccone, Carlos Sebastián. 2016. “Malvinas en México 86: Una lectura en clave política del discurso del diario Crónica”. *Cuadernos de H Ideas* 10: 1–19.
- Dubinsky, Yoav. 2019. “From Soft Power to Sports Diplomacy: A Theoretical and Conceptual Discussion”. *Place Branding and Public Diplomacy* 15: 156–64. <https://doi.org/10.1057/s41254-019-00116-8>.
- Gallois, Pierre M. 1992. *Geopolítica: Los caminos del poder*. Ediciones Ejército.
- Gündoğan, Ilker. 2024. “Institutional Change in the Governance of Chinese Football: The Era of ‘Top-Level Design’ Under the Leadership of Xi Jinping”. *The International Journal of the History of Sport* 41 (4): 333–54. <https://doi.org/10.1080/09523367.2024.2353281>.
- Hamzah, Nooraini, Zulakbal Abd Karim, Jeffrey Low Fook Lee, Nurhidayah Yaakop y Amin Akbar. 2025. “Key Factors Influencing Talent Development in Youth Football: A Systematic Literature Review”. *Retos* 62: 948–57. <https://doi.org/10.47197/retos.v62.109470>.
- Jia, Hong, Bin Wan, Te Bu, Yang Luo, Weiping Ma, Sen Huang, Liang Gang, Wei Deng y Zeyong Liu. 2022. “Chinese Physical Fitness Standard for Campus Football Players: A Pilot Study of 765 Children Aged 9 to 11”. *Frontiers in Physiology* 13: 1023910. <https://doi.org/10.3389/fphys.2022.1023910>.
- Li, Danyi, Chengxin Lin, Maoteng Cheng, Tangyun Leng y Shuo Yang. 2024. “Analysis of the Spatio-Temporal Distribution of Chinese Professional Football Clubs and Influential Factors Based on Empirical Evidence of Clubs”. *Scientific Reports* 14: 21415. <https://doi.org/10.1038/s41598-024-69131-x>.
- Li, Zeng, Peng Du, Wanjin Deng, Dawei He, Xinyi Dong y Qifei Xia. 2025. “The Decade of China’s Football Reform: Evolutionary Characteristics, Performance Evaluation, and Reflections and Insights”. *PLoS One* 20 (12): e0339264. doi:10.1371/journal.pone.0339264.
- Machado, Guilherme, Sixto González Villora e Israel Teoldo. 2023. “The Relationship between Deliberate Practice, Play, and Futsal in Childhood and Adolescence and the Development of Different Decision-Making Skills in Professional Female Soccer Players”. *Psychology of Sport and Exercise* 68 (3): 102470. doi:10.1016/j.psychsport.2023.102470.
- Montville, Joseph V. 1991. “Track Two Diplomacy: The Work of Healing History”. En *Psychodynamics of International Relationships*, editado por Vamik Volkan. Lexington Books.
- Morales Ruvalcaba, Daniel y Zhang Zhongli. 2018. “Fútbol y poder nacional: Un marco teórico aplicado a China y Argentina”. *Transgresiones* 1 (1): 77–102.
- Pedro de Blas, Jennifer. 2021. La competitividad internacional en el fútbol: Un análisis comparativo entre España y China. Tesis doctoral, Universidad de Alicante. <http://hdl.handle.net/10045/119224>.
- Peng, Qi, James Skinner y Barrie Houlihan. 2018. “An Analysis of the Chinese Football Reform of 2015: Why Then and Not Earlier?”. *International Journal of Sport Policy and Politics* 11: 1–18. <https://doi.org/10.1080/19406940.2018.1536075>.
- Pigman, Geoffrey Allen y J. Simon Rofe. 2014. “Sport and Diplomacy: An Introduction”. *Sport in Society* 17 (9): 1095–97.
- Pulleiro, Carlos. 2021. “International Relations and Football: Limits and Possibilities for China to Become a Global Football Power by 2050”. *Estudos Internacionais: Revista de Relações Internacionais* 9 (4): 7–24.
- Roca, André y Paul R. Ford. 2021. “Developmental Activities in the Acquisition of Creativity in Soccer Players”. *Thinking Skills and Creativity* 41: 100850. <https://doi.org/10.1016/j.tsc.2021.100850>.
- Selgas, Marc. 2018. “China y el fútbol”. En *Actas del IX Simposio Electrónico Internacional sobre Política China*: 1–21 marzo de 2018.
- Solberg, Harry Arne y Chris Gratton. 2014. “Broadcasting the World Cup”. En *The Economics and Management of Mega Sporting Events*, editado por James Zhang y Brenda G. Pitts. Routledge.
- Torgler, Benno. 2004. “The Economics of the FIFA Football World Cup”. *Kyklos* 57 (2): 287–300. <https://doi.org/10.1111/j.0023-5962.2004.00255.x>.
- Yin, Peiqiang, Mohd Firdaus Bin Abdullah, Mohamad Faithal y Bin Haji Hassan. 2024. “The Key Factors of Talent Development Environment for Campus Football Athletes in China”. *Cogent Social Sciences* 10 (1): 2431590. <https://doi.org/10.1080/23311886.2024.2431590>.
- Zhang, Jiashu. 2020. “Commercialization of Football in China”. *Frontiers in Sport Research* 2 (5): 7–11. <https://doi.org/10.25236/FSR.2020.020503>.

Zhang, Jie. 2020. "Problems and Prospects: A Study on the Development History of Chinese Football Industry". *The International Journal of the History of Sport* 37 (1): 102–23. <https://doi.org/10.1080/09523367.2020.1723552>.

Artículos periodísticos

- Shijia, O. 2014. "Chinese Leaders' Pasion for Sport". *ChinaDaily*, 28 de marzo. <https://www.chinadaily.com.cn/a/202512/24/WS694b49b3a310d6866eb3034e.html>.
- Shijia, O. 2025. "LaLiga Sees 'Enormous' Potential in Nation". *ChinaDaily*, 24 de diciembre. <https://www.chinadaily.com.cn/a/201403/28/WS5a570ed4a3102c394518e8df.html>.
- Diario AS*. 2015. "Los equipos de la Liga y China". 7 de octubre. https://as.com/futbol/2015/10/07/primera/1444173213_089274.html.
- Diario AS*. 2024. "LaLiga emitirá dos partidos en abierto en China". 11 de septiembre. <https://as.com/futbol/primera/laliga-sera-gratis-en-china-n/>.
- Cadena Ser*. 2024. "El HLA Alicante realizará parte de la pretemporada en China tras firmar un acuerdo estratégico con Guanou Sports". 14 de agosto. <https://cadenaser.com/comunitat-valenciana/2024/08/14/el-hla-alicante-realizara-parte-de-la-pretemporada-en-china-tras-firmar-un-acuerdo-estrategico-con-guanou-sports-radio-alicante/>.
- FundéuRAE. 2019. "El español y el fútbol se unen en China para acercar a los niños al deporte". 14 de marzo. <https://www.fundeu.es/noticia/el-espanol-y-el-futbol-se-unen-en-china-para-acercar-a-los-ninos-al-deporte/>.
- García Roper, Javier. 2018. "LaLiga pasa al ataque en China: quiere superar a NBA y Premier como primer torneo extranjero." *Cinco Días*, 28 de noviembre. https://cincodias.elpais.com/cincodias/2018/11/27/companias/1543346232_805083.html.
- LaLiga. 2016. "Representar a LaLiga y trasladar sus valores en China es un privilegio". 22 de marzo. <https://www.laliga.com/noticias/representar-a-laliga-y-trasladar-sus-valores-en-china-es-un-privilegio>.
- LaLiga. 2018. "LaLiga y la Federación China presentan su base permanente de entrenamiento en Madrid". 30 de noviembre. <https://www.laliga.com/noticias/laliga-y-la-federacion-china-presentan-su-base-permanente-de-entrenamiento-en-madrid>.
- LaLiga. 2026. "LaLiga and the RFEF Sign Separate Cooperation Agreements with the Chinese Football Association". 5 de febrero. <https://www.laliga.com/en-GB/news/laliga-and-the-rfef-sign-separate-cooperation-agreements-with-the-chinese-football-association>.
- Sanz, Javier. 2015. "China quiere jugar la Champions". *AS*, 7 de octubre. https://as.com/futbol/2015/10/07/primera/1444173213_089274.html.
- Stayton, Jonathan. 2016. "Escuela Evergrande: Dentro de la academia china de fútbol de 185 millones de dólares". *CNN en Español*, 20 de marzo. <https://cnnespanol.cnn.com/2016/03/20/escuela-evergrande-dentro-de-la-academia-china-de-futbol-de-185-millones-de-dolares>.
- Xinhua*. 2018. "Chinese Football Clubs on Fact-Finding Visit to Spain". 18 de diciembre. https://www.xinhuanet.com/english/2018-12/18/c_137682857.htm.

Fuentes Primarias

- Real Federación Española de Fútbol. Estatutos. Madrid, noviembre 2022.
- Real Federación Española de Fútbol. Reglamento General. Madrid, septiembre 2020.
- Ranking FIFA (Federación Internacional de Fútbol Asociación) 2024. <https://www.fifa.com/es/world-rankings>.

ORCID

Ramiro CABAÑES MARTÍNEZ  <https://orcid.org/0009-0003-4869-577X>

IN MEMORIAM



La revista *Materiales para la Historia del Deporte* ha recibido con profunda tristeza la noticia del fallecimiento de **Marcello Marchioni**, responsable de la sección italiana de la revista y miembro de su comité científico, además de querido amigo desde hace muchos años. La noticia de su muerte, ocurrida en Florencia el 24 de abril de 2026, nos ha dejado consternados. Con la desaparición de Marcello perdemos no solo a un colaborador fundamental para la dimensión internacional de este proyecto editorial y para el fortalecimiento de los vínculos con la comunidad académica italiana, sino también a una figura muy querida, cuya presencia ha estado unida durante años a la vida de la revista. En su labor al servicio de *Materiales*, Marcello se distinguió siempre por el rigor intelectual, la seriedad profesional y una disponibilidad constante para colaborar. Facilitó contactos, promovió iniciativas, revisó trabajos y contribuyó de manera decisiva a mantener vivo el diálogo académico entre Italia y España.

Sin embargo, más allá de los méritos profesionales y de las numerosas responsabilidades asumidas a lo largo de su carrera, quienes tuvieron la fortuna de conocerlo saben que su grandeza residía, sobre todo, en sus cualidades humanas. Era un hombre de extraordinaria gentileza, discreto en las formas, prudente en el juicio y siempre dispuesto a ayudar. A lo largo de los muchos años de amistad que compartimos, nunca lo vi buscar reconocimientos personales ni reclamar papeles protagonistas. Al contrario, encontraba satisfacción en favorecer el trabajo de los demás, en aproximar entre sí a personas e instituciones y en contribuir al éxito de los proyectos colectivos. Para Marcello, escuchar era más importante que hablar y, cuando intervenía, sus palabras aportaban serenidad, sentido común y una perspectiva siempre fecunda. Poseía una autoridad natural que no procedía de los cargos desempeñados, sino del respeto que suscitaban su trayectoria personal, su profunda integridad y su modo de relacionarse con los demás. En ámbitos como el académico y el deportivo, en los que no faltan rivalidades ni personalismos, Marcello representó siempre un ejemplo de lealtad, elegancia, generosidad y discreta fiabilidad.

Su trayectoria institucional fue amplia y diversa. Tras haber presidido el Comité Provincial de la **Federación Italiana de Atletismo** (FIDAL) en Florencia entre 1980 y 1982 y, posteriormente, el Comité Regional de la FIDAL en Toscana entre 1982 y 1992, asumió la presidencia del **CONI Toscana** entre 1993 y 2001 y formó parte de la **Junta Nacional del CONI** desde 2001 hasta 2013. Después de haber sido dirigente deportivo desde 1964, desde 2008 dirigía la histórica sociedad benemérita **Assi Giglio Rosso Firenze** y, en el momento de su fallecimiento, ejercía como presidente del **Centro de Estudios para la Educación Física y el Deporte —Cesefas—**. Durante casi un año desempeñó el cargo de comisario extraordinario de la **Federación Italiana de Bridge**. Su recorrido por los complejos ámbitos del gobierno del deporte italiano se completó con la asunción, a partir de 2021, de la representación de las **Asociaciones Beneméritas** en el seno del Consejo Nacional del CONI, responsabilidad que, al igual que todas las anteriores, ejerció siempre con equilibrio y espíritu de servicio.

En el ámbito educativo y formativo, su impacto fue igualmente notable. Diplomado por el ISEF de Florencia, enseñó en su alma mater y dirigió el curso de perfeccionamiento en gestión deportiva entre 1991 y 2001. En la **Universidad de Florencia** impartió la asignatura «Organización y gestión de los organismos deportivos» y ocupó la vicepresidencia del grado en Ciencias del Movimiento Humano entre 2001 y 2006. Durante más de treinta años fue docente de la **Escuela del Deporte del CONI** y, entre 2001 y 2015, dirigió el **Liceo Científico «Dante Alighieri»** de Florencia, promoviendo la integración de la educación física en la formación científica. Contribuyó de manera significativa al nacimiento del liceo deportivo florentino, una realidad innovadora para Florencia y para la Toscana, convertida en una institución de absoluta relevancia en el ámbito nacional. Para él, la formación de los jóvenes no se limitaba a la enseñanza técnica, sino que incluía necesariamente la transmisión de valores como la disciplina, el compromiso y la cooperación.

Su contribución a la cultura del deporte abarcó también el ámbito editorial y científico. Desde 2015 coordinaba la revista técnico-científica SDS – Scuola dello Sport; desde 2012 dirigía el **Centro de Estudios de la FIDAL**, y en 1971 había fundado el **Centro de Estudios y Documentación Assi Giglio Rosso**, que presidió hasta 1989. En enero de 2004 fue uno de los fundadores de la **Sociedad Italiana de Historia del Deporte** y, desde 1995, presidió la Sociedad Italiana de Management del Deporte. Participó, tanto como promotor como en calidad de apreciado ponente, en organismos europeos como la **European Association for Sport Management** y el **Comité Europeo de Historia del Deporte —CESH—**, a los que aportó una perspectiva original y positiva que combinaba la práctica y la teoría del deporte en un contexto internacional.

La figura de Marcello Marchioni quedará indisolublemente unida a la historia del deporte italiano y al crecimiento de esta revista. Supo integrar de manera ejemplar la gestión deportiva, la enseñanza y la investigación, encarnando una visión del deporte como espacio de formación y cultura. Su legado, confiado a instituciones y proyectos que continúan su obra, recuerda que la excelencia profesional adquiere su pleno significado solo cuando va acompañada de valores de profunda humanidad. Su memoria seguirá inspirando a quienes trabajan por un deporte culturalmente más elevado, más ético y más solidario.

Teresa González Aja
Directora

IN MEMORIAM



La rivista *Materiales para la Historia del Deporte* ha appreso con profonda tristezza la notizia della scomparsa di **Marcello Marchioni**, responsabile della sezione italiana della rivista e membro del suo comitato scientifico, oltre che caro amico da molti anni. La notizia della sua morte, avvenuta a Firenze il 24 aprile 2026, ci ha lasciati costernati. Con la scomparsa di Marcello perdiamo non solo un collaboratore fondamentale per la dimensione internazionale di questo progetto editoriale e per il rafforzamento dei legami con la comunità accademica italiana, ma anche una figura molto amata la cui presenza è rimasta legata per anni alla vita della rivista. Nel suo lavoro al servizio di *Materiales*, Marcello si è sempre distinto per il rigore intellettuale, la serietà professionale e una costante disponibilità a collaborare. Ha facilitato contatti, promosso iniziative, revisionato lavori e contribuito in modo decisivo a mantenere vivo il dialogo accademico tra Italia e Spagna.

Eppure, al di là dei meriti professionali e delle numerose responsabilità assunte lungo la sua carriera, chi ha avuto la fortuna di conoscerlo sa che la sua grandezza risiedeva soprattutto nelle sue qualità umane. Era un uomo di straordinaria gentilezza, discreto nei modi, prudente nel giudizio e sempre disposto ad aiutare. Nel corso dei molti anni di amicizia che abbiamo condiviso non l'ho mai visto cercare riconoscimenti personali né reclamare ruoli da protagonista. Al contrario, trovava soddisfazione nel favorire il lavoro degli altri, nell'avvicinare tra loro persone e istituzioni e nel contribuire al successo dei progetti collettivi. Per Marcello ascoltare era più importante di parlare e, quando interveniva, le sue parole portavano serenità, buon senso e una prospettiva sempre feconda. Possedeva un'autorità naturale che non derivava dalle cariche ricoperte, ma dal rispetto che suscitavano il suo percorso personale, la sua profonda integrità e il suo modo di rapportarsi con gli altri. In ambiti come quello accademico e quello sportivo, in cui non mancano rivalità e personalismi, Marcello ha rappresentato sempre un esempio di lealtà, eleganza, generosità e discreta affidabilità.

Il suo percorso istituzionale è stato ampio e variegato. Dopo aver presieduto il Comitato Provinciale della **Federazione Italiana di Atletica Leggera** (FIDAL) a Firenze (1980-1982) e,

successivamente, il Comitato Regionale della FIDAL in Toscana (1982-1992), assunse la presidenza del **CONI Toscana** fra il 1993 e il 2001 e fece parte della **Giunta Nazionale del CONI** dal 2001 al 2013. Dopo esserne stato dirigente sportivo sin dal 1964, dal 2008 dirigeva la storica società benemerita **Assi Giglio Rosso Firenze** e, al momento del decesso, era in carica come Presidente del **Centro studi per l'educazione fisica e lo sport (Cesefas)**. Per quasi un anno, ha ricoperto il ruolo di commissario straordinario della **Federazione Italiana Gioco Bridge**. Il suo percorso nei complessi quadri del governo dello sport italiano si completò con l'assunzione del ruolo di rappresentanza delle **Associazioni Benemerite** all'interno del Consiglio Nazionale del CONI a partire dal 2021, responsabilità che, al pari di tutte le altre, esercitò sempre con equilibrio e spirito di servizio.

In ambito educativo e formativo il suo impatto fu altrettanto notevole. Diplomato all'ISEF di Firenze, insegnò nella sua alma mater e diresse il corso di perfezionamento in gestione sportiva tra il 1991 e il 2001. Presso l'**Università di Firenze** insegnò "Organizzazione e gestione degli organismi sportivi" e ricoprì la vicepresidenza del corso di laurea in Scienze del Movimento Umano (2001-2006). Per oltre trent'anni fu docente della **Scuola dello Sport del CONI** e, tra il 2001 e il 2015, diresse il **Liceo Scientifico "Dante Alighieri"** di Firenze, promuovendo l'integrazione dell'educazione fisica nella formazione scientifica. Egli aveva significativamente contribuito alla nascita del liceo sportivo fiorentino, una realtà innovativa per Firenze e per la Toscana, divenuta un'istituzione di rilievo assoluto in campo nazionale. Per lui, la formazione dei giovani non si limitava all'insegnamento tecnico, ma includeva necessariamente la trasmissione di valori quali la disciplina, l'impegno e la cooperazione.

Il suo contributo alla cultura dello sport ha abbracciato anche l'ambito editoriale e scientifico. Dal 2015 coordinava la rivista tecnicospettiva SDS – Scuola dello Sport, dal 2012 dirigeva il **Centro Studi della FIDAL** e aveva fondato nel 1971 il **Centro Studi e Documentazione Assi Giglio Rosso**, che presiedette fino al 1989. Nel gennaio 2004, fu tra i fondatori della **Società Italiana di Storia dello Sport** e dal 1995 presiedette la **Società Italiana di Management dello Sport**. Partecipò sia come promotore che come apprezzato relatore a organismi europei come la **European Association of Sport Management** e il **Comitato Europeo di Storia dello Sport (CESH)**, apportandovi un'originale e positiva prospettiva che combinava pratica e teoria dello sport in un contesto internazionale.

La figura di Marcello Marchioni rimarrà indissolubilmente legata alla storia dello sport italiano e alla crescita di questa rivista. Ha saputo integrare in modo esemplare la gestione sportiva, l'insegnamento e la ricerca, incarnando una visione dello sport come spazio di formazione e cultura. Il suo lascito, affidato a istituzioni e progetti che continuano la sua opera, ricorda che l'eccellenza professionale acquista il suo pieno significato solo quando è accompagnata da valori di profonda umanità. La sua memoria continuerà a ispirare chi opera per uno sport più culturalmente elevato, più etico e più solidale.

Teresa González Aja
Direttrice